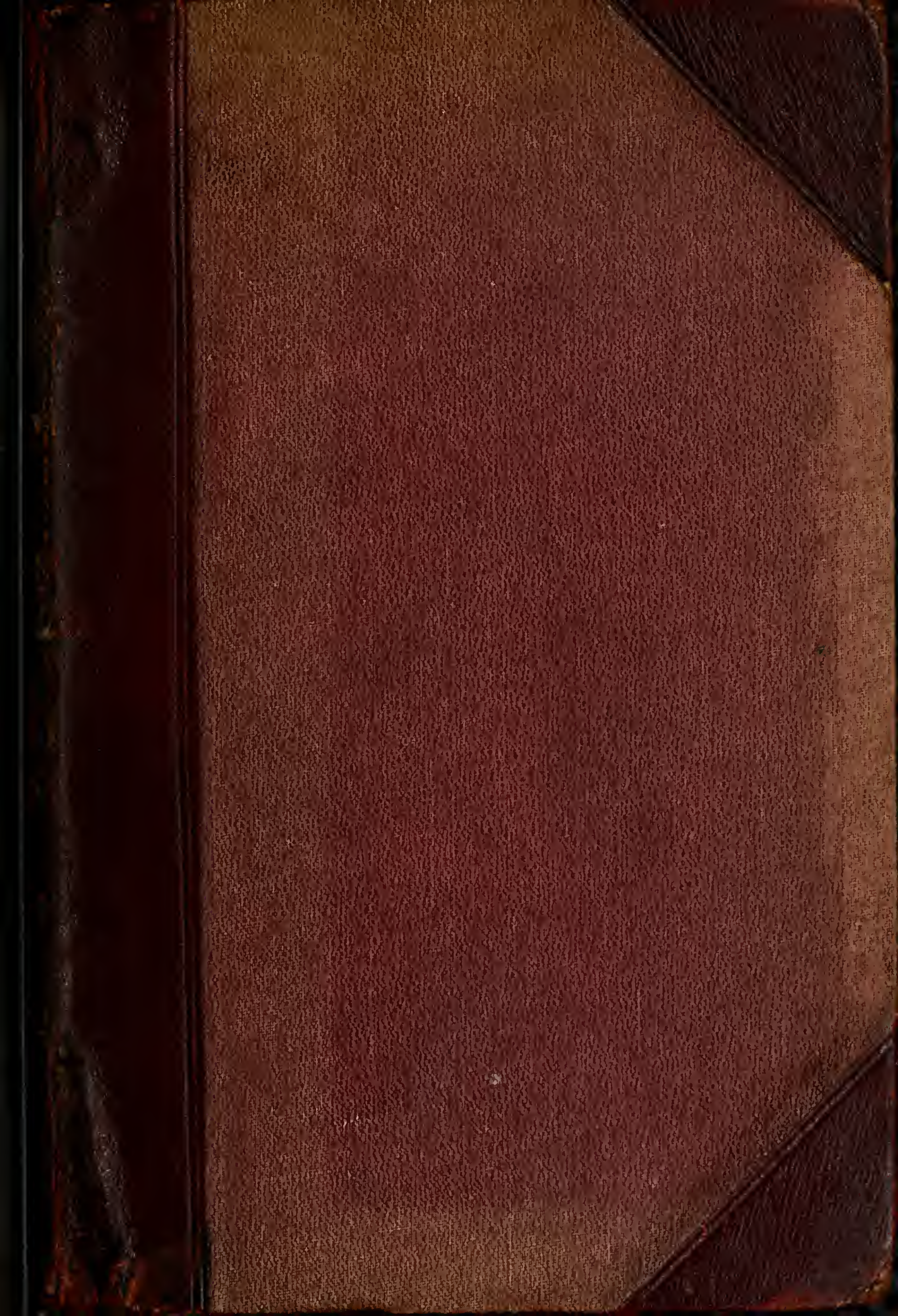


Les

PETITES ÉCOLIÈRES

dans les

Cinq Parties du Monde


TU PENSES
J'ŒUVRE
IMPie
C.MOTTEROZ

Les

PETITES ÉCOLIÈRES

dans les

Cinq Parties du Monde

par

ÉLIE BERTHET



DAPHNÉ, LA PETITE GRECQUE — EMMA, LA PETITE HAVAÏENNE
DARINKA, LA PETITE MONTÉNÉGRINE — LORY, LA PETITE NOIRE
IZANAMI, LA PETITE JAPONAISE
JUANA, LA PETITE MEXICAINE — SITA, LA PETITE HINDOUE



PARIS
FURNE, JOUVET & Cie, ÉDITEURS
JOUVET ET Cie, SUCCESSEURS
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

MDCCCLXXX

To Claire,

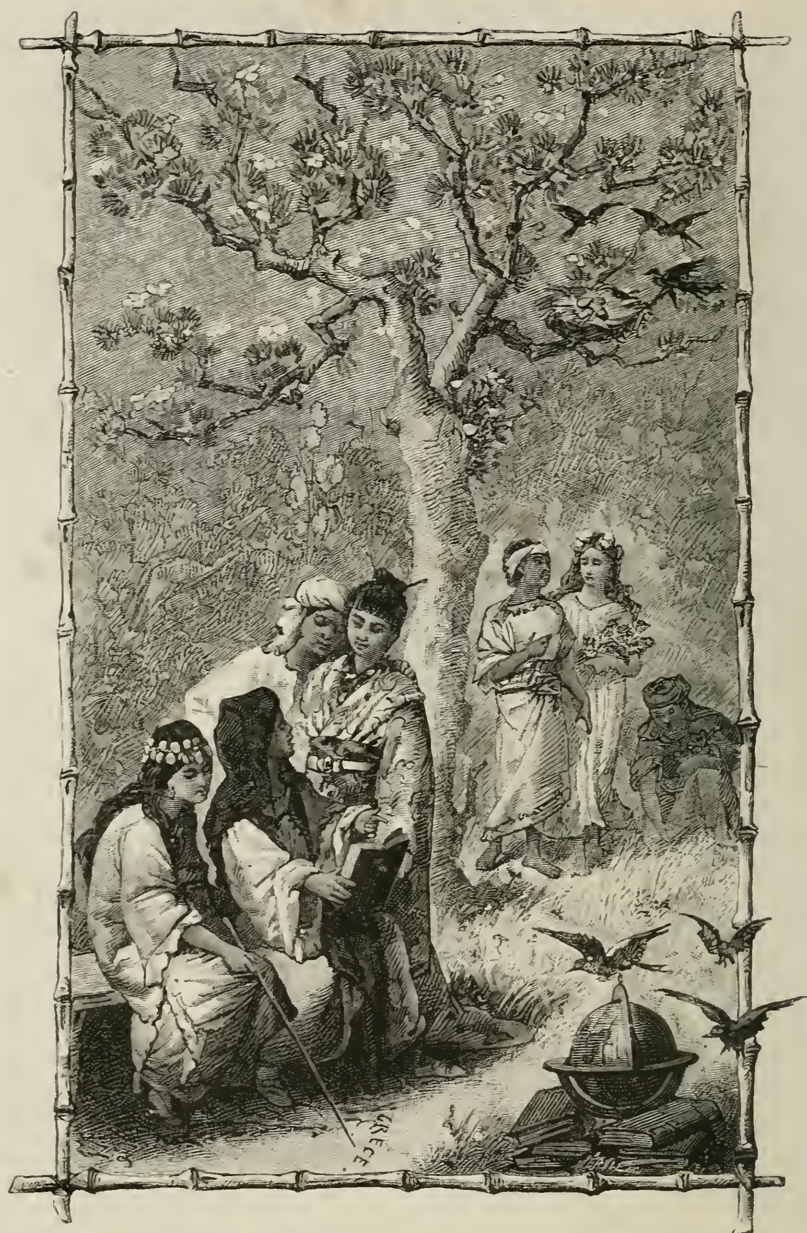
With love

from grandmamma

and Auntie

Marie & Louie

Jany 1st 1857


GRECE



DAPHNÉ

LA PETITE GRECQUE

I

Les traditions mythologiques. — La coïffure de Sequins.
Le pédagogos.

La Grèce qui, dans les temps antiques, atteignit un si haut degré de gloire et de puissance, qui fut le berceau des civilisations européennes, n'a jamais été renommée pour l'éducation qu'elle donnait aux femmes. Les petites Spartiates, sous la dure loi de Lycurgue, étaient plus occupées, comme leurs frères, des exercices du corps, la lutte, la course, le saut, que de lecture, d'écriture et de beaux-arts. Les petites Athéniennes elles-mêmes, quoique de mœurs plus douces, ne sem-

blent guère avoir été plus instruites; elles quittaient rarement le *gynécée* ou appartement des femmes, dans lequel, en compagnie de leur mère et de leurs servantes, elles s'occupaient, comme Hélène et Pénélope, à filer de la laine, à fabriquer des étoffes pour l'habillement de la famille. Alexandre-le-Grand, après avoir conquis une partie du monde connu des anciens, ne portait d'autres vêtements que ceux tissés et cousus par sa mère et par ses sœurs, restées en Macédoine.

Ce n'est donc pas dans les traditions de l'antiquité que la Grèce a puisé sa sollicitude actuelle pour l'éducation féminine. Jusqu'au jour, encore peu éloigné de nous, où elle a conquis son indépendance, nous vivions, comme les femmes en Orient, dans une sorte d'esclavage. Maintenant, on tente de louables efforts pour répandre l'instruction parmi les filles, comme parmi les garçons. Il existe à Athènes un vaste établissement, appelé l'*Arsakion*, qui sert d'école normale pour les jeunes personnes. On y forme chaque année neuf cents élèves instruites, dont les unes, les études terminées, rentrent dans leurs familles, tandis que les autres se placent comme institutrices dans de riches maisons, ou bien deviennent des *didaskallisas* ou maîtresses d'école. C'est à une de ces didaskallisas, établie à Livadie, ma ville natale, que je dois le peu que je sais.

D'ailleurs, comment la jeunesse grecque resterait-elle ignorante, quand sa patrie, dont elle se montre si fière, est pleine des souvenirs de l'histoire, de la mythologie et de la poésie? Chez nous, les enfants de l'un et de l'autre sexe apprennent avec avidité tout ce qui se rat-

tache au glorieux passé de la Grèce et particulièrement aux traditions de la partie du pays qu'ils habitent.

J'ai éprouvé ce sentiment national, autant que mes petits compatriotes; et laissez-moi, par exemple, vous exposer en peu de mots la situation, les fables et les légendes de la ville où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse.

Livadie (l'ancienne *Lébadée*) est une des villes principales de la Béotie. Elle se trouve au pied de l'Hélicon, belle montagne consacrée jadis aux muses, dont les statues s'élevaient à son sommet, et célèbre dans tous les poèmes. A une courte distance de l'Hélicon, se dresse une montagne plus haute et plus célèbre encore, le mont Parnasse, où les anciens avaient placé la demeure d'Apollon, dieu des vers. Le nom du Parnasse est resté dans les littératures grecque, latine et même française, comme synonyme de poésie ; mais la suite de cette histoire fera connaître au lecteur la réalité présente au sujet de ce mont fameux.

La ville est bâtie à l'entrée d'un défilé sombre, étroit, encombré de rochers, où souffle en toute saison un vent glacial, et qui est également renommé dans la mythologie de la Grèce. De cette gorge sauvage, hérissée de sapins, s'échappe en grondant le torrent l'Hercyne, qui va se perdre dans le lac Copaïs. L'Hercyne a deux sources : la *fontaine de mémoire* ou de Mnémosyne, et la *fontaine d'oubli* ou le Léthé, que les anciens considéraient comme un des sept fleuves des enfers. Les faiseurs de vers en tous pays ont singulièrement abusé, comme l'on sait, du nom de l'une et de l'autre, et il n'y a pas bien

longtemps que les poètes de la France se sont affranchis de cette phraséologie surannée.

Dans cette gorge eut lieu aussi l'enlèvement de Proserpine par Pluton, dieu des enfers. On croit reconnaître, encore aujourd'hui, la roche derrière laquelle la petite nymphe Hercyra avait caché une oie, que cherchait sa compagne Proserpine. Un peu plus loin, à l'extrémité du défilé, au milieu d'énormes blocs de pierre, s'ouvre une caverne, dont l'entrée est en partie obstruée par du sable et des éboulements. Cette caverne est l'antre de Trophonius où, dans l'antiquité, se tenait un oracle redoutable que l'on ne venait consulter qu'en tremblant; on avait d'autant plus sujet de trembler que l'oracle battait comme plâtre les croyants qui recouraient à lui.

Après cet aperçu des légendes, dont un seul petit coin de la Grèce a été le théâtre, et qui se sont répandues dans le monde entier, comment les enfants, ainsi que les hommes, se montreraient-ils indifférents à ces classiques souvenirs? Mais laissons l'histoire et la mythologie pour revenir au présent.

Livadie est située à l'extrémité d'une plaine fertile; ses maisons blanches, aux toits rouges, s'étagent au milieu de la verdure et des fleurs, sur les premières pentes de l'Hélicon. Le commerce et l'industrie lui donnent une certaine aisance. Sa rue principale, la rue de Minerve, occupée surtout par des commerçants, ne déparerait pas certaines villes industrielles de la France; ma famille demeurait dans la rue de Minerve.

Mon père, M. Stravopoulo, était, en effet, un des plus riches négociants de Livadie. Il achetait les laines et les

cotons que produit la contrée, pour les expédier à Athènes, et il possédait de vastes magasins. Son commerce l'obligeait à une vie très active ; il lui fallait sans cesse parcourir à cheval les fermes et les villages. Aussi était-il connu à vingt lieues à la ronde, et, dans un pays pauvre comme le nôtre, on s'exagérait beaucoup son opulence.

Encore jeune, il avait cette noble prestance qui caractérise notre race. Il portait le brillant costume national, fustanelle blanche, veste soutachée aux manches pendantes ; il était coiffé du fez rouge, et ses jambes étaient enveloppées de longues guêtres brodées d'or et de soie. Ainsi équipé, on le rencontrait à cheval, trottant par monts et par vaux ; mais les pistolets, le magnifique canjiar, passés dans sa ceinture, rappelaient qu'il pouvait ne pas être prudent de l'offenser ou de l'obliger à se défendre.

Ma mère, encore fort belle et adorant son mari, était une modeste, pacifique et douce créature. Comme je l'ai dit déjà, les femmes grecques ont conservé les habitudes orientales et tremblent devant leur seigneur et maître. Aussi Mme Stravopoulo, enfermée dans sa maison qu'elle dirigeait avec sagesse et économie, étrangère aux affaires du négoce, n'avait-elle ni volonté ni initiative. Mon père décidait seul de toutes choses, même en ce qui me concernait, moi leur unique enfant, pour laquelle ils avaient une tendre affection.

M. Stravopoulo, né pendant la guerre terrible de la Grèce contre les Turcs, était, j'ai regret de le dire, fort peu lettré ; à peine savait-il signer. Mais, imbu des idées

qui ont cours aujourd'hui chez nous, il sentait vivement le prix de l'éducation. Il voulut donc que, dès l'âge de six ans, je fusse envoyée chez la didaskallisa de la ville, et il se montra disposé à faire tous les sacrifices pour me rendre digne de jouer un rôle convenable dans le monde.

La didaskallisa de Livadie était pleine de zèle, et plus savante qu'il ne semblait nécessaire pour instruire des enfants très jeunes, comme la plupart de ses élèves. Chez elle, j'appris rapidement à lire, à écrire, à calculer ; j'acquis quelques connaissances en géographie, en histoire et surtout en histoire grecque. On mettait entre nos mains les meilleurs livres, traduits du français et de l'anglais ; et la maîtresse eût bien désiré m'enseigner ces langues. Mais mon père, Hellène renforcé et exclusif, ne permettait pas que j'étudiasse un autre idiome que le sien; ce fut seulement beaucoup plus tard que je pus lire les auteurs français ou anglais dans le texte original.

Grâce à ces études et à mes progrès en couture, en broderie, en musique, j'étais, vers ma douzième année, un véritable puits de science aux yeux de mes bons parents. Toutefois, une chose tracassait mon père : quoique j'écrivisse d'une manière correcte et lisiblement, il ne trouvait pas mon écriture conforme aux règles de la calligraphie. Or, selon lui, une belle écriture était de la plus haute importance, et il chercha les moyens de perfectionner la mienne.

Il y avait alors à Livadie un pauvre diable de Palicare, qui venait on ne savait d'où et qui menait une vie misé-

rable. Cet homme, appelé le pédagogos (pédagogue), possédait une superbe écriture, et plusieurs négociants de la ville, ayant eu recours à lui, en étaient émerveillés. Mon père surtout admirait sa calligraphie, et il conçut la pensée de me faire donner des leçons par cet habile maître.

L'arrangement ne fut pas difficile à conclure. Le pédagogos, je le répète, ne se trouvait pas dans une situation prospère; cette proposition était une bonne fortune pour lui. Aussi l'accepta-t-il avec empressement, et il vint chaque jour, aux heures où je rentrais au logis, m'enseigner l'écriture.

Réellement sa méthode était excellente, et il me dirigea avec beaucoup d'intelligence. Le succès ne se fit pas attendre, et l'on pouvait prévoir que je deviendrais bientôt moi-même une véritable artiste en calligraphie. Par malheur, une circonstance fâcheuse m'arrêta net au milieu de mon essor.

Selon une mode déjà fort ancienne de mon pays, les jeunes filles se coiffent, les jours de fête, d'une espèce de calotte garnie de haut en bas de piécettes de monnaie. Les piécettes sont tantôt en argent, tantôt en or, selon la fortune des jeunes propriétaires dont cette coiffure précieuse est souvent toute la dot. Moi aussi, je possédais une calotte de ce genre; elle était couverte de sequins en or le plus pur, que mon père m'avait donnés un à un afin de récompenser mon travail. Il y en avait pour une somme considérable et je me parais volontiers de ce riche ornement.

Je m'étais montrée plusieurs fois ainsi à mon maître

d'écriture, et il m'avait semblé qu'alors ses yeux s'attachaient sur moi avec une expression particulière. Mais je ne m'en inquiétais pas et je remettais insoucieusement devant lui la coiffure de sequins dans un meuble de la pièce où je prenais mes leçons.

Un jour que le pédagogos venait d'arriver et que je me disposais à l'aller rejoindre, j'entendis un grand bruit de voix, comme une dispute, dans cette pièce.



Je me hâtai d'accourir, et je reconnus que le vacarme provenait de mon père et du maître d'écriture. Que s'était-il passé exactement? Je ne saurais le dire; mais la serrure du meuble avait été forcée, et mon père tenait à la main ma calotte, à moitié déchirée, dont plusieurs sequins d'or roulaient par terre. Il avait le teint enflammé, les yeux lui sortaient de la tête; et en accablant d'injures le pédagogos, il le frappait des pieds et des poings, sans que celui-ci prononçât une parole ou fît la moindre tentative de résistance.

Selon toute apparence, M. Stravopoulo qui, lorsqu'il était au logis, assistait souvent à mes leçons d'écriture, avait surpris le pédogogue en train de dérober ma coiffure de sequins, et châtiait à sa guise l'abominable voleur.

Je me sauvai en poussant des cris; je redoutais que

mon père, qui était la violence même, ne tuât ce malheureux. Il n'en fut rien pourtant ; le pédagogos, après avoir reçu une correction méritée, fut jeté à la porte, et quelques coups de pied dans les reins accélérèrent sa retraite.

Comme je l'ai dit, il n'avait pas fait un geste, pas prononcé un mot pour protester contre ces mauvais traitements ou s'y dérober. Seulement, dès qu'il se sentit



hors des atteintes de mon père, il se retourna et lui lança un regard furieux, chargé de menaces.

M. Stravopoulo n'en prit aucun souci et ne daigna même pas porter plainte contre le maître d'écriture. Celui-ci, de son côté, n'eut garde de se montrer désormais, et le bruit se répandit qu'il avait quitté la ville.

On pouvait donc espérer que l'interruption de mes études calligraphiques serait le seul résultat de cette aventure. Il n'en fut rien, et l'affaire eut, pour ma famille et pour moi, des conséquences plus funestes que la perte de vingt coiffures chargées de pièces d'or.

II

Les bergers et les brigands. — Les dangers du commerce. — Le capitaine Alexandros. — Le THÊTA grec. — Grande détermination.

Une des plaies de notre nationalité renaissante a été le brigandage. On assure que le gouvernement actuel est parvenu à l'extirper d'une manière presque complète, excepté dans les montagnes qui avoisinent la frontière de la Turquie ; mais, au temps de mon enfance, les brigands pullulaient partout et leurs hideux exploits venaient chaque jour terrifier les paisibles citadins.

Les bandes de scélérats se recrutaient surtout parmi les bergers nomades, appelés *vlaques*, qui, suivis de leurs troupeaux, parcourent chaque année la Grèce continentale à la recherche des pâturages. Rien de hargneux, de sauvage, de féroce comme ces bergers, appartenant à une race spéciale et dont la vie errante développe encore les instincts indomptables. Ceux d'entre eux qui restaient fidèles à leur profession ne fournissaient pas moins d'utiles enseignements à leurs compagnons devenus voleurs de grands chemins, et malheureusement les gens du pays, craignant d'impitoyables vengeances, ne trahissaient jamais les malfaiteurs. Aussi les bandes étaient-elles insaisissables, et malgré le zèle courageux des gendarmes grecs et des gardes-frontières, elles étendaient leurs ravages jusqu'aux portes des villes.

Un de leurs exploits habituels était de s'emparer

d'un homme riche, de l'entraîner dans leurs repaires, au milieu de montagnes inaccessibles, et de le mettre à rançon. Si la famille du prisonnier n'avait pas payé au jour dit la somme fixée pour le rachat, le prisonnier était massacré et l'on n'entendait plus jamais parler de lui.

Mon père, que sa profession obligeait de parcourir seul des régions désertes, devait être aussi exposé que personne aux entreprises de ces voleurs. Néanmoins, soit qu'il leur payât secrètement un tribut, comme faisaient alors certains négociants, soit qu'il manœuvrât avec habileté pour éviter leur rencontre, il avait pu, pendant plusieurs années, voyager impunément à droite et à gauche, et il semblait croire qu'il en serait toujours ainsi. Quand on lui parlait des brigands et de leur audace, il souriait d'un air moqueur et haussait les épaules. Quels que fussent les motifs de sa confiance, elle se trouva cruellement démentie.

Sept ou huit mois environ après que le pédagogos eut été expulsé de notre maison, mon père était parti pour une longue tournée dans le nord de la Grèce. C'était l'époque de la tonte des moutons, et il comptait acheter beaucoup de laine dans la Phocide et la Phthiotide. En cas pareil, il se faisait accompagner de plusieurs agoyates ou muletiers, ainsi que d'un nombre suffisant de mulets pour porter ses acquisitions à Livadie. Cette fois encore, tout se passa aussi bien qu'à l'ordinaire. Plusieurs agoyates étaient revenus avec des mulets chargés ; un seul restait avec mon père, qui nous avait fait annoncer son prochain retour au logis.

Le jour indiqué s'écoula, sans que le voyageur eût reparu. M. Stravopoulo était habituellement d'une grande exactitude; sachant que ma mère et moi nous l'attendions avec impatience, il ne manquait jamais d'arriver à l'heure annoncée. Cependant, des circonstances fort naturelles pouvant le retenir, nous ne fûmes pas trop inquiètes; mais le lendemain se passa encore, aucune nouvelle de notre bien aimé voyageur.

Pour le coup, la frayeur et le chagrin nous gagnèrent. Ma mère se lamentait, moi je fondais en larmes. Le troisième jour, nos angoisses furent justifiées.

L'agoyate, qui était resté le dernier avec mon père, arriva triste et abattu. Il raconta qu'en revenant avec M. Stravopoulo, ils avaient été cernés tout à coup par une bande de brigands, dans une gorge de montagnes. Le voyageur avait essayé de résister et avait fait feu de ses pistolets ; mais on l'avait jeté à bas de son cheval, on l'avait désarmé, garrotté et entraîné dans un bois voisin. Quant à l'agoyate, les scélérats lui permirent de continuer son chemin avec les mulets de bât, en le chargeant de dire à la famille de M. Stravopoulo qu'une lettre annoncerait bientôt à quelles conditions le prisonnier pourrait être rendu.

On comprendra notre désespoir en recevant ces affreuses nouvelles. L'agoyate qui nous les apportait était un très brave homme, estimé de toute la ville, et que mon père employait depuis longtemps. On l'accabla de questions ; il ne savait rien de plus et affirmait n'avoir reconnu aucun des brigands, auteurs de cette audacieuse agression.

Le lendemain, arriva par la poste la lettre promise. Elle était laconique et contenait à peu près ceci :

« Je suis vivant et l'on ne me maltraite pas ; mais on
« m'oblige à prévenir ma chère femme et mes amis
« que si, dans le délai de huit jours, une somme de qua-
« rante mille drachmes (environ trente-six mille francs)



« n'a pas été déposée sous le sixième sapin à gauche,
« dans le bois de l'Hélicon, c'en est fait de moi, et que
« je serai impitoyablement mis à mort le lendemain du
« huitième jour. »

Cette lettre, datée de la veille, n'était pas de la main de mon père qui, comme on le sait, avait reçu une instruction fort incomplète, mais elle portait incontestablement sa signature.

Ma mère, frappée de terreur et sachant bien que les brigands ne manquaient jamais d'accomplir leurs menaces, songea d'abord à réunir la somme fixée pour la rançon de son mari. Cette somme, en raison de notre fortune, n'était pas exorbitante, et le caissier de la maison fut invité à se la procurer immédiatement. Quoique la chose ne fût pas facile, vu la rareté de l'argent dans notre pays et la brièveté du délai, le caissier se mit à l'œuvre aussitôt.

L'affaire avait fait du bruit et toute la ville était en rumeur. Le soir, un grand nombre de personnes se réunirent chez nous. Outre les amis de la maison, il y avait là les premières autorités de Livadie, le démarque ou sous-préfet, le parèdre ou maire de la ville, et le capitaine de gendarmerie, qui s'appelait M. Alexandros, et qui était très lié avec mon père. On discutait chaleureusement les mesures à prendre dans ces circonstances difficiles. Ma mère persistait dans son projet de payer intégralement la rançon ; mais les fonctionnaires publics assuraient que ce serait une honte, une lâcheté, et qu'il valait mieux chercher un moyen d'arracher le prisonnier aux exécrables bandits.

J'assistais moi-même à cette réunion ; j'avais alors, comme je l'ai dit, environ douze ans et j'étais en état de comprendre la gravité du cas. Personne n'ignorait, du reste, les procédés habituels des brigands quand ils avaient fait une capture. Parfois, si la rançon n'était pas payée d'une manière complète le jour convenu, ils se contentaient de couper au prisonnier une oreille, que l'on envoyait à la famille avec une sommation nouvelle.

Si cette sommation restait encore sans résultat, la seconde oreille arrivait trois jours plus tard; c'était seulement après cette double mise en demeure que l'on massacrait le malheureux.

Aucune de ces éventualités, on en conviendra, n'était de nature à nous rassurer, et l'on s'expliquera sans peine l'obstination de ma mère; mais elle était seule de son avis, et ces messieurs continuaient d'examiner la question sous toutes ses faces. Chacun d'eux prenait la lettre à son tour et faisait ses observations. Bien que cette lettre portât le timbre de la poste de Lamia, le capitaine Alexandros semblait convaincu que les brigands n'étaient plus dans le voisinage de cette ville.

— Ils doivent s'être rapprochés de nous, disait-il; les coquins demandent que les quarante mille drachmes soient déposées dans le bois de l'Hélicon, aux portes de Livadie, et sans doute ils se tiennent à portée avec leur prisonnier, pour surveiller nos démarches. Il ne manque pas d'endroits dans les environs où ils ont pu se cacher et cacher ce cher Stravopoulo, ne fût-ce que les gorges du Parnasse, à deux pas d'ici.

Les autres assistants exprimèrent une opinion différente.

— Je vous dis que je ne me trompe pas, répliqua le capitaine avec énergie; je flaire ces brigands comme le chien de chasse flaire le gibier et, si je possédais le moindre indice... Tenez, je donnerais tout au monde pour savoir qui a écrit cette lettre; ce n'est pas Stravopoulo, quoiqu'il l'ait signée.

— Bah! répliqua le parèdre, c'est sans doute un homme de la bande, peut-être le chef lui-même.

— Les bergers vlaques, qui probablement ont fait le coup, reprit Alexandros, ne sont pas ferrés sur l'écriture, et cette lettre est très bien écrite. Si donc on découvrait le coquin qui leur a servi de secrétaire, on finirait par apprendre de lui....

— Je sais qui a écrit cette lettre, moi! m'écriai-je.



Tous les yeux se tournèrent de mon côté. Je venais aussi d'examiner le papier étalé sur la table, et je croyais être sûre de mon fait.

Ma mère, malgré l'estime qu'elle avait pour mon savoir, me lança un regard sévère. Le capitaine Alexandros me dit, en adoucissant sa voix naturellement un peu rude :

— Quoi! ma petite Daphné, tu connais celui qui a écrit cette lettre ?

— Oui, répondis-je avec assurance.

— Et qui est-il ?

— C'est le pédagogos.

Ce nom causa un tressaillement général. Nul n'ignorait comment le pédagogos avait été chassé de chez nous, à la suite d'une tentative de vol, et mes paroles produisirent l'effet d'une révélation.

— Quelle preuve en as-tu, Daphné? me demanda le capitaine.

— Cette écriture est celle d'un habile calligraphe.

— Il y a bien des habiles calligraphes en Grèce !

— C'est vrai, mais il n'y en a qu'un qui fasse les *th* (*Thêta* en grec) comme celui-ci.

En même temps, j'expliquai à quels signes indubitables j'avais reconnu la main de mon maître.

Le grec moderne a conservé les caractères du grec ancien, et parmi ces caractères, un des plus difficiles à tracer est le TH ou *Thêta*. Or, le pédagogos, en me donnant des leçons d'écriture, m'avait montré un thêta de forme spéciale et que je n'avais vu nulle autre part. Dans quel vieux manuscrit avait-il découvert cette lettre élégante? Je ne saurais le dire ; mais ce *Thêta* m'avait frappée, et j'avais essayé de l'imiter.

Maintenant, si le pédagogos était vraiment l'auteur de la missive, comment n'avait-il pas modifié ce perfide thêta, qui apparaissait deux ou trois fois dans le texte et pouvait trahir son intervention? Peut-être s'était-il laissé entraîner par la force de l'habitude; peut-être aussi n'avait-il pas supposé que la lettre serait mise sous les yeux de son ancienne élève. Dans tous les

cas, aucun doute ne m'était permis, et je répétai énergiquement mon affirmation.

Cette fois, ma mère, heureuse de ma perspicacité, m'embrassa avec transport. Le capitaine Alexandros s'écria :

— Certainement Daphné a raison, et elle vient de me fournir le fil d'Ariane qui me guidera dans ce labyrinthe. Il importe donc de découvrir ce coquin de maître d'écriture, et quand j'aurai mis la main sur lui, ce sera bien le diable si je ne lui fais pas dire à quels scélérats il a prêté sa plume... Mais où demeure-t-il à présent?

Personne ne put répondre sur ce point, non plus que sur les habitudes du pédagogos, qui avait quitté la ville aussitôt après sa mésaventure.

— Je vais, poursuivit le capitaine, battre avec mes gendarmes tout le pays entre Livadie et Lamia; si je rencontre le pédagogos, ce sera une preuve que le prisonnier et la bande sont dans le voisinage... Mais comment le connaîtrai-je, moi qui ne l'ai jamais vu? Quelqu'un de vous, messieurs, dit-il aux amis de mon père qui étaient présents, ne consentira-t-il pas à nous accompagner pour désigner cet homme, s'il se trouve sur notre chemin?

Cette proposition mit dans un mortel embarras ceux à qui elle s'adressait. L'expédition devait être fort dangereuse et, en cas de rencontre entre les gendarmes et les brigands, une lutte sanglante était inévitable. D'autre part, on n'oubliait pas que les bandits, toujours bien informés de ce qui pouvait les intéresser, se montreraient impitoyables envers quiconque aurait contribué à faire

avorter leurs projets, et en tireraient une vengeance terrible. Aussi, nos meilleurs amis s'empressèrent-ils de décliner l'invitation. L'un ne pouvait en ce moment s'absenter de Livadie; l'autre n'était pas sûr de reconnaître le pédagogos, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Bref, nul ne consentit à accompagner le capitaine.

— Je m'en doutais! reprit Alexandros avec un mélange de colère et de mépris; comment viendrons-nous à bout de ces brigands, qui sont la honte de notre pauvre Grèce, si les honnêtes gens nous refusent assistance?... Je gage que, parmi tant de personnes qui se sont trouvées en rapport avec le pédagogos, il n'y en aura pas, dans toute la ville, une seule assez hardie pour se joindre à nous et nous fournir les indications nécessaires!

Quelques sourires équivoques confirmèrent l'assertion de l'officier. Comme tout le monde se taisait, je m'écriai :

— Eh bien, et moi, monsieur Alexandros, pourquoi n'irais-je pas avec vous? Je connais ce vilain homme, qui a voulu me prendre ma coiffure de sequins.

On se regardait avec stupeur.

— Malheureuse enfant ! s'écria ma mère en fondant en larmes, y penses-tu? T'exposer à ce point quand je n'ai plus que toi ?

— Eh ! maman, répliquai-je en pleurant à mon tour, ne dois-je pas travailler aussi à la délivrance de mon père ? Puisque le seul moyen de le retrouver est de s'emparer du méchant pédagogos...

— Je ne veux pas que tu me quittes ! je ne consentirai jamais... jamais à te laisser partir !

Le capitaine était pensif. Il posa la main sur ma tête, et dit d'un ton caressant :

— Une vaillante enfant, cette petite Daphné... et qui aime bien son père !.. Ma foi ! Si madame Stravopoulo voulait me la confier, Daphné pourrait nous être fort utile, et je répondrais de la ramener saine et sauve d'ici à quelques jours.

— Ne me demandez pas cela, capitaine ! s'écria ma mère ; n'est-ce pas assez que mon mari soit exposé à un si grand danger, et me faudra-t-il encore trembler pour ma fille ?

— De grâce, écoutez-moi, madame. La présence d'un enfant avec nous présentera beaucoup moins d'inconvénients et de périls que n'en présenterait celle d'une grande personne... Je le répète, je réponds de tout !

Et il exposa en peu de mots le plan qu'il venait de concevoir. On se procurerait un mulet et on m'installerait confortablement dans un des paniers que portent ces bêtes de somme. On prendrait grand soin de moi ; M. Alexandros, qui m'aimait comme sa propre fille, veillerait avec sollicitude à mon bien-être, à ma sûreté. Mon unique tâche serait de désigner le pédagogos si nous le rencontrions ; je voyagerais au milieu d'une troupe de gendarmes robustes, courageux et parfaitement armés. Le voyage ne devait pas durer plus de trois ou quatre jours, et Alexandros jurait de revenir avec moi au bout de ce temps.

— A moins que les coquins ne m'aient tué, ajouta-t-il; mais j'ai la vie dure et ils le savent bien!

Ma mère résista de tout son pouvoir; tantôt elle suppliait et pleurait, tantôt elle s'irritait. Mais les assistants, même les amis de la famille, approuvaient le projet d'Alexandros. Ils remontrèrent à Mme Stravopoulo quelle joie ce serait pour mon père de me voir après cette dure captivité. Quant au danger, il n'en existait aucun, et elle serait impardonnable de ne pas faire une légère concession pour assurer la délivrance de son mari.

Je l'ai dit déjà, à cette époque, les femmes grecques, façonnées de longue date à la soumission, étaient habituellement dépourvues de volonté et d'énergie. Mme Stravopoulo fut bientôt réduite au silence; entraînée, vaincue, fascinée, elle finit par donner au projet une sorte d'acquiescement.

Alexandros se leva et se disposa à se retirer, de peur qu'elle ne revînt sur sa promesse.

— C'est entendu, dit-il; chère madame, vous ne vous repentirez pas de votre condescendance... Vous reverrez bientôt cette gentille enfant, je vous le jure!.. Allons! que tout soit prêt demain matin avant le jour... Nous partons à quatre heures... heure militaire. Je me charge de trouver une monture pour ma petite compagne de voyage.

— Capitaine, capitaine, s'écria ma mère, je ne suis pas décidée encore... je crains...

— Vous n'avez rien à craindre. Courage! Dans trois jours vous embrasserez votre fille et, je l'espère aussi,

votre mari, cet excellent Stravopoulo, car je le délivrerai ou j'y laisserai ma peau… A demain.

Et, après avoir échangé encore quelques paroles avec les personnes présentes, il alla faire les préparatifs de l'expédition.

Quelle nuit passa ma pauvre mère ! Ses angoisses ne lui laissèrent pas un seul instant de repos. Elle ne pouvait tenir en place, criant et se lamentant, changeant de



détermination de minute en minute. Néanmoins, elle céda aux instances de quelques serviteurs fidèles, qui avaient foi dans la parole du brave Alexandros, et disposa ce qui pouvait m'être nécessaire pendant le voyage. Pour moi, je n'avais pas tardé à succomber au sommeil, si impérieux à mon âge, et je dormis jusqu'à l'heure fixée pour le départ.

Avant le jour, il y avait dans la rue, en face de notre maison, une troupe de gendarmes à pied qui attendaient sans bruit et en bon ordre. La mule qu'on me destinait était chargée de deux paniers ou cacolets. Dans un, on

plaça des provisions et quelques effets de rechange, tant pour moi que pour mon père, si l'on parvenait à le délivrer; je pris place dans l'autre, où l'on m'établit commodément, et l'on me couvrit avec soin afin de me préserver du froid, très vif le matin dans les montagnes.

Ma mère m'ayant embrassée plusieurs fois avec désespoir et ayant fait les recommandations les plus pressantes au capitaine, on partit, toujours en silence, car le succès de l'expédition dépendait du secret, et nous sortîmes de la ville.

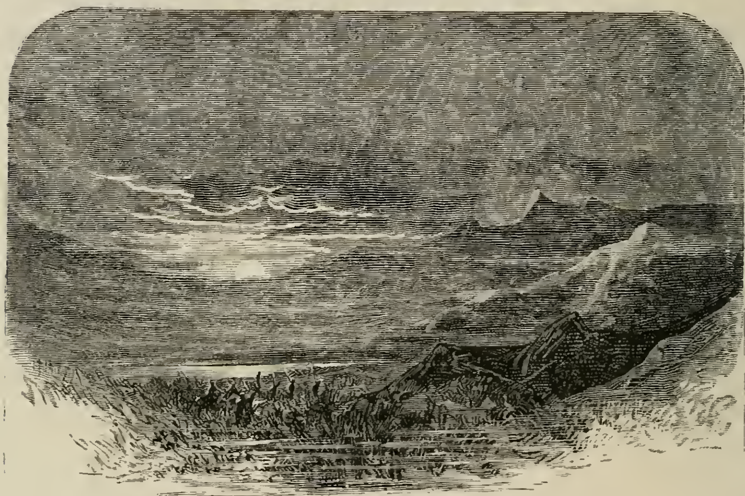
III

**Le voyage. — Le café grec. — L'homme au THÊTA.
Parfait accord.**

Malgré les inquiétudes que devait me causer le sort de mon père, malgré le chagrin de ma mère et les périls auxquels j'allais moi-même être exposée, je n'éprouvais pas une grande tristesse en m'éloignant de ma ville natale. La vie aventureuse, le spectacle de choses nouvelles, a du charme pour les enfants, et tout excitait ma curiosité. D'autre part, j'étais rassurée par la présence d'Alexandros, qui veillait sur moi avec une sollicitude paternelle. Aussi, dès que je fus parvenue à chasser les velléités de sommeil qui appesantissaient encore mes paupières, me mis-je à contempler la campagne avec un intérêt extrême.

Le jour se levait; les montagnes et la plaine prenaient ces teintes roses et poétiques, propres aux paysages de

la Grèce. Les premiers rayons du soleil faisaient briller comme des perles les gouttes de rosée, suspendues aux buissons sur les bords du chemin. Autour de la petite mule qui me portait, marchaient à pied une vingtaine de gendarmes, couverts d'une espèce de capote et coiffés d'un képi, armés de fusils à baïonnette et de sabres, avec des revolvers et de longs poignards à la ceinture.



Quelques-uns allaient en avant pour éclairer la route; d'autres composaient l'arrière-garde, afin de prévenir toute surprise. Ces uniformes, ces armes étincelantes produisaient un effet pittoresque au milieu de la verdure, et cet appareil guerrier m'enchantait; le capitaine Alexandros s'approchait à chaque instant de moi, pour m'adresser une parole affectueuse ou un sourire.

Nous longions les rives du lac Copaïs, cette vaste plaine d'eau, encadrée de montagnes, qui entretient

dans les environs la fertilité et la fraîcheur, mais qui, en même temps, y engendre la fièvre et la mort, à cause de ses marécages malsains. Nous nous dirigions vers le Parnasse, dont le double sommet, encore couvert de neige, se dessinait sur l'azur du ciel, et nous étions engagés dans les contre-forts de cette colossale montagne. Plus nous avançions, plus le paysage devenait âpre et stérile. Au bord des torrents, on n'apercevait plus de lauriers-roses, ces fleurs de la Grèce qui ont inspiré à un poète français les vers si connus :

Eurotas, Eurotas, que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil, par la mort habité?
Est-ce pour faire outrage à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses?

Partout maintenant des roches nues ou des bruyères, des bouquets de sapins au feuillage sombre. Ces sites renfrognés me faisaient peur, mais dans cette peur même il y avait du plaisir. Je pouvais d'autant moins être rassurée que les gorges du Parnasse ont toujours passé pour être fréquentées par les brigands. Nous rencontrâmes plusieurs fois des campements de ces vlaques ou bergers, parmi lesquels se recrutent, dit-on, les bandits; et, malgré la sécurité que devait me donner ma nombreuse escorte, je ne pouvais m'empêcher de frissonner quand nous nous trouvions à leur portée.

Chacun de leurs campements consistait en cinq ou six hangars couverts de branches, sous lesquels on voyait quelques sacs de peaux, quelques seaux en bois de sapin, composant tout leur bagage. A l'entour erraient

des troupeaux de moutons bruns et de chèvres aux cornes enroulées, que gardaient des chiens énormes, fort disposés à dévorer le voyageur qui les approchait trop. Les bergers eux-mêmes, drapés dans de grossières capes de laine, des pistolets à la ceinture, appuyés sur de longs bâtons recourbés, avaient des figures sauvages, avec le front fuyant, la mâchoire forte, le regard faux, des cheveux noirs ou roux qu'ils portaient fort longs. Ils appartenaient, comme nous savons, à une race particulière, et du premier coup d'œil on les jugeait capables de tous les crimes. Quand nous passions, ils jetaient sur nous des regards furieux; si nous n'avions été en force, ils ne se seraient pas gênés sans doute pour nous manifester leur mauvais vouloir. En attendant, ils laissaient leurs chiens aboyer contre nous avec rage; il fallait les menacer de faire feu sur ces bêtes hargneuses pour les décider à rappeler la meute acharnée.

Le capitaine m'obligeait de m'arrêter devant ces groupes farouches et me demandait avec douceur :

— Daphné, ma chère enfant, parmi ces gens vois-tu « l'homme au thêta? »

C'est ainsi qu'il appelait le pédagogos.

— Oh ! non, non, monsieur Alexandros, répondais-je en détournant la tête; il n'est pas aussi mal habillé... et puis, il n'a pas l'air aussi méchant.

— C'est qu'il l'est peut-être davantage !

Et nous continuions notre chemin.

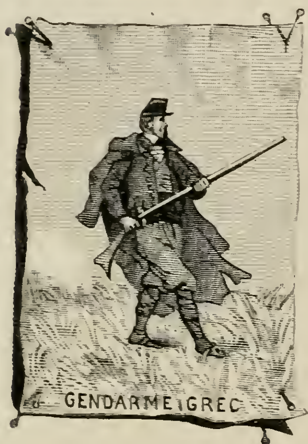
Vers midi, nous fîmes halte dans un couvent grec, au milieu des montagnes, pour prendre un peu de nourriture et de repos. Alexandros essaya d'interroger les

moines sur les gens suspects du voisinage; mais les moines, tout en nous traitant de leur mieux, ne purent ou ne voulurent nous fournir aucune indication. Les habitants du pays craignaient qu'une parole imprudente n'attirât sur leur tête la vengeance des bandits et restaient absolument muets lorsqu'il s'agissait d'eux.

N'obtenant rien des moines, pas plus que des autres, le capitaine les remercia de leur hospitalité et nous repartîmes.

Le chef de l'expédition réservait pour le lendemain la visite au mont Parnasse; il s'était imposé la tâche, dans cette première journée, de parcourir tous les environs. Jusqu'au soir, nous fûmes en marche par des sentiers horribles et la mule qui me portait avait souvent peine à garder son équilibre. Nous passâmes non loin des ruines de Delphes, où se trouvait dans l'antiquité un oracle célèbre, et l'on me montra la roche d'où les Delphiens avaient précipité Ésope le fabuliste. Nous longeâmes la rivière du Céphise; d'un point élevé je pus voir, dans l'éloignement, le fameux défilé des Thermopyles, que Léonidas défendit avec trois cents Spartiates contre l'innombrable armée de Xerxès. Toutefois, cette longue et pénible marche n'eut aucun résultat utile pour le succès de notre entreprise. Certains individus que l'on rencontra pouvaient bien être affiliés aux brigands dont mon père était prisonnier; mais, aucune charge positive ne s'élevant contre eux, on n'avait pas le droit de les arrêter. Quant à des renseignements, nous n'en recevions de personne; le hasard seul pouvait nous en fournir.

Sur le soir, nous arrivâmes à un grand village, situé au pied même du Parnasse, et où nous devions passer la nuit. Les braves gendarmes du capitaine Alexandros, comme leur chef, étaient épuisés de fatigue. Moi-même, quoique je n'eusse guère quitté ma mule que dans certains passages périlleux, je me sentais brisée; quand on me remit sur pied, j'avais à peine la force de me tenir debout. Les gendarmes se logèrent dans le village, après avoir reçu l'ordre d'être prêts à partir le lendemain matin avant le jour, et Alexandros me conduisit à une espèce d'auberge, où il espérait me procurer un gîte pour la nuit.



Quand nous entrâmes dans la salle du rez-de-chaussée, qui semblait être un café, les principaux habitants du village s'y trouvaient réunis, causant politique et fumant des cigarettes. Cette salle était tout simplement blanchie à la chaux: selon l'usage, quelques tables peintes en rouge et des bancs de bois composaient le mobilier. Les consommateurs, qui faisaient tant de bruit et de fumée, n'avaient guère devant eux que de petites tasses de café ou même des verres d'eau, car la race grecque est d'une sobriété extrême. Deux ou trois lampes fumeuses venaient d'être allumées, la nuit commençant à tomber.

La présence inattendue du capitaine de gendarmerie

jeta du froid parmi l'assistance. Les discoureurs baissèrent sensiblement le ton; plusieurs ne purent cacher une sorte de malaise. Pour lui, après avoir promené un regard inquisiteur dans la salle, il s'avança vers le maître de l'auberge et lui parla bas en me désignant. L'aubergiste, gros homme en fustanelle blanche, m'adressa un sourire et proposa de me confier à sa femme, qui prendrait soin de moi.

Pendant qu'il allait la prévenir, j'étais tombée sur un banc. Quoique mourant de faim, j'avais encore plus besoin de repos et de sommeil; mes yeux se fermaient. Alexandros me laissa reprendre haleine et échangea des poignées de main avec quelques personnes qu'il avait reconnues dans la salle.

Livrée à moi-même pour un instant, la curiosité finit par me faire lever la tête. Tout à coup, je secouai mes velléités de sommeil. A l'autre extrémité de la salle, je venais d'apercevoir un homme à figure basse et rusée, revêtu d'un beau costume palicare aux riches broderies. Tout en fumant une cigarette comme les autres, il continuait de pérorer au milieu des oisifs du village, bien que la vue du capitaine lui donnât des distractions évidentes. Cet homme, aux manières fanfaronnes, était mon ancien maître d'écriture, le pédagogos.

Je comprenais l'importance de cette rencontre pour le salut de mon père; mon saisissement fut tel que je faillis m'évanouir. Heureusement le pédagogos ne m'avait pas remarquée.

Enfin le capitaine revint vers moi. Frémissant de tous mes membres, je lui dis à voix basse de quoi il s'agissait.

Il darda un regard rapide sur le pédagogos, mais demeura impassible.

— Ne te trompes-tu pas, Daphné? demanda-t-il en baissant la voix à son tour ; est-ce bien là ton ancien maître, l'homme au *thêta?*



— J'en suis sûre.

— Il suffit... Ne dis plus rien et laisse-moi faire.

Il me conduisit dans une pièce contiguë à la salle publique ; j'y trouvai l'hôte et l'hôtesse, qui s'empressèrent autour de moi. Quelques mots, que leur glissa Alexandros, parurent les frapper d'étonnement et d'inquié-

tude; il ne s'en occupa pas et sortit avec précipitation.

J'ignorais que deux de ses gendarmes nous avaient suivis et étaient restés devant la maison, en prévision d'une circonstance semblable à celle qui se produisait. Quoi qu'il en fût, il ne tarda pas à reparaître accompagné du beau palicare. Derrière eux marchaient les deux soldats, qui se hâtèrent de refermer la porte et de la garder, le sabre à la main, après avoir fait sortir les maîtres de l'auberge.

Le pédagogos, bien qu'il eût grand'peur, affectait toujours un air arrogant.

— Ah ! ça, monsieur l'officier, demanda-t-il, m'apprendrez-vous enfin de quoi il s'agit ?

— Tout à l'heure, répondit Alexandros sans s'émouvoir ; d'abord, monsieur, veuillez regarder cette petite fille et me dire si vous la reconnaissez... quoiqu'elle n'ait plus sa coiffure de sequins ?

Le pédagogos m'examina avec attention et pâlit. Il détourna la tête, en balbutiant :

— Je ne crois pas l'avoir jamais vue.

— Vraiment !... Et toi, Daphné, persistes-tu à soutenir que tu reconnais ton ancien maître d'écriture dans le particulier que voici ?

L'assurance m'était revenue.

— Oui, oui, répliquai-je nettement; c'est le pédagogos.

Le calligraphe tressaillit; mais, après réflexion, il reprit en affectant l'indifférence :

— Au fait, je me souviens à présent... Eh bien,

quand cela serait? Les parents de cette enfant n'ont pu porter plainte contre moi, et ce qui s'est passé entre nous ne regarde personne.

— Ainsi vous convenez que vous êtes bien le pédagogos? La justice, il est vrai, n'a reçu aucune plainte au sujet de la fameuse coiffure de sequins, mais on pourra revenir sur cette affaire, s'il y a lieu... Pour le moment, il s'agit d'autre chose, monsieur le pédagogos!

— Je... je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre... Vous êtes un habile calligraphe, mon cher, si habile que peu vous égalent, et qu'on distinguerait votre écriture entre mille. Vous avez surtout une manière de faire les *thêta* que nul ne saurait imiter. Or, on a constaté dans une certaine lettre, arrivée depuis peu, au sujet de mon ami Stravopoulo...

— Je n'ai pas écrit cette lettre! interrompit le pédagogos dont le front ruisselait de sueur.

— Quoi! vous renieriez un pareil chef-d'œuvre? répliqua Alexandros avec ironie; tout le monde est convaincu que seul vous êtes capable... On a reconnu votre main exercée, vos sublimes *thêta*... Voilà pourquoi, cher monsieur, vous êtes de bonne prise.

Il dit un mot aux deux gendarmes. Avant que le maître d'écriture eût songé à résister, ils s'élancèrent, lui attachèrent les mains et les pieds avec des cordes qu'ils tirèrent de leur poche, et, l'ayant fait asseoir, il se trouva bel et bien prisonnier.

Il demeura un moment comme anéanti; puis, des larmes coulèrent sur ses joues, et, quoique je susse que cet homme était l'ami des scélérats qui voulaient tuer

mon père, sa douleur me navrait. Bientôt il dit à Alexandros, d'un ton lamentable :

— Bon Dieu ! monsieur le capitaine, que va-t-on faire de moi ?

— Demain matin, je vous enverrai sous escorte à Livadie, où vous serez emprisonné... Si vraiment vous êtes complice des brigands qui ont mis à rançon M. Stravopoulo, on vous jugera et condamnera comme tel... Vous savez de quoi il retourne !

Le capitaine eut un geste terrible, qui me donna le frisson.

— Je suis perdu ! je suis perdu ! murmura le pédagogos.

Et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance.

Alexandros l'observait du coin de l'œil, paraissant attendre que le malheureux eût bien compris la profondeur de l'abîme où il était tombé. Enfin, il ordonna aux gendarmes de se retirer à l'autre bout de la chambre et prit place à côté du prisonnier. Quoique la conversation qui va suivre eût lieu à voix basse, j'étais assez près pour n'en pas perdre un mot.

— Voyons! pédagogos, dit l'officier, il y aurait peut-être un moyen de vous tirer d'affaire.

— Est-il possible ? s'écria le maître d'écriture avec chaleur.

— Vous savez où est à cette heure le pauvre M. Stravopoulo ?

— Oh! non, non, je vous assure.

— Vous le savez... De plus, je suis convaincu qu'il est dans le voisinage et qu'on vous a placé ici en

éclaireur, pour informer la bande de ce qui se passe.

— Vous vous trompez, capitaine ; je vous affirme que vous vous trompez.

— Alors n'en parlons plus... Je voulais vous sauver... Demain matin, vous serez envoyé à Livadie ; vous vous arrangerez avec les juges.

Et Alexandros feignit de s'éloigner. Le pédagogos s'agitait sur son siège, malgré ses liens, ses angoisses paraissaient affreuses. Il dit enfin avec effort :

— Eh bien, capitaine, à supposer que vous ayez deviné juste, qu'exigerez-vous de moi ?

— Une chose fort simple ; il faut nous aider à délivrer M. Stravopoulo et à mettre la main sur les scélérats qui vous ont obligé, ne sachant pas écrire eux-mêmes, d'écrire cette malencontreuse lettre.

— Y pensez-vous ? Ce serait moi qu'ils tueraient le premier.

— C'est une mauvaise chance à courir ; mais ne la cours-je pas aussi ? D'ailleurs, on pourra prendre ses précautions. Nous sommes ici une vingtaine d'hommes aguerris, habitués à la marche dans les montagnes. Outre cela, toutes les brigades de gendarmes, tous les gardes-frontières sont sur pied, à dix lieues à la ronde. Vous le voyez, si nous rencontrons la bande, elle sera exterminée.

Le pédagogos eut l'air de réfléchir.

— Fort bien, dit-il, préoccupé toujours de la même idée ; mais, s'il s'en échappe un seul, on saura que c'est moi qui vous ai conduits, et je recevrai un coup de couteau dans la poitrine ou une balle dans la tête, à la première occasion.

— On vous procurera les moyens de quitter le pays, de gagner une île de l'archipel. Pour les frais du voyage, la famille Stravopoulo vous remettra la somme de mille drachmes, avec laquelle vous vous établirez quelque part, et vous vivrez en honnête homme... si c'est possible.

Les yeux du padagogos brillèrent dans l'ombre. Mille drachmes ! Il n'avait pas possédé semblable somme depuis qu'il était au monde.

— Et vous répondez, reprit-il, que cette somme me sera exactement payée ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur... Je n'y ai jamais manqué, même envers un brigand.

— En ce cas, répliqua le pédagogos avec résolution, je vais tout dire ; ce ne sera pas ma faute si, d'ici à quelques heures, vous n'avez pas délivré M. Stravopoulo et pris ces coquins comme dans un filet.

Il fit à Alexandros des confidences complètes.

Il assurait qu'on avait employé la force pour l'obliger d'écrire la lettre reçue par ma mère à Livadie ; et les brigands, en promettant de lui donner une part dans les quarante mille drachmes de la rançon, l'avaient chargé de rôder dans le pays pour s'enquérir de ce qui pourrait être tenté contre eux.

Depuis qu'ils s'étaient emparés de M. Stravopoulo, ils avaient été constamment en marche, afin de déjouer les recherches, couchant tantôt ici, tantôt là. En ce moment, ils se trouvaient avec leur prisonnier dans la grotte Corycienne, sur le flanc du Parnasse, à moins d'une lieue de nous. Ils n'étaient que sept ou huit, y com-

pris Daveli, leur chef, pour garder M. Stravopoulo. Le pédagogos les nomma tous, et l'officier de gendarmerie, bien que plusieurs, surtout le chef, fussent d'anciennes connaissances, les nota sur son carnet. Le maître d'écriture affirma encore que le prisonnier était bien traité, et qu'on ne le laissait manquer de rien, les bandits ayant l'espoir de tirer une grosse somme de sa famille.

On comprend avec quelle joie j'apprenais ces bonnes nouvelles concernant mon père. J'aurais bien voulu questionner à mon tour; mais je ne l'osais pas, et bientôt le pédagogos reprit :

— La bande ne quittera pas la grotte demain matin avant de m'avoir vu, car elle attend les renseignements que je dois lui donner. Si vous voulez, un peu avant le jour, m'accompagner avec votre monde, je vous conduirai et vous viendrez aisément à bout des coquins de Daveli... Je ne les aime pas plus que vous, allez! mais je les redoute, et je suis forcé de leur obéir... Ah! par exemple, il faudra bien veiller sur moi, car au moindre soupçon je serai tué ainsi que le prisonnier.

— Nous agirons avec prudence et célérité, répliqua Alexandros; les bandits ne se doutent de rien... ayez confiance. Seulement marchez droit de votre côté, monsieur le pédagogos; à la moindre trahison, je vous ferai sauter le crâne d'un coup de pistolet, je vous en avertis!

Le maître d'écriture protesta de sa bonne volonté, et ils arrêtèrent ensemble un plan de campagne. Il fut convenu que, le lendemain matin, le pédagogos servirait de guide et faciliterait les moyens de surprendre les

brigands dans la grotte Corycienne. En attendant, il devait rester prisonnier à l'auberge et être gardé à vue.

J'avais entendu faire ces arrangements; quand le capitaine, très content en apparence du secours qui lui arrivait, put de nouveau s'occuper de moi, je lui dis :

— J'irai avec vous à la grotte, n'est-ce pas, monsieur Alexandros ?

— Tu rêves, ma pauvre Daphné! A quoi nous servirais-tu? Ce Davéli est un rude coquin; il y aura certainement des coups de fusil d'échangés. Je te laisserai ici, et je te reprendrai à mon retour.

— Non, non, je veux aller avec vous. J'ai hâte de voir mon père chéri, de l'embrasser !... Il a dû tant souffrir parmi ces méchants hommes !... Et puis, j'aurais peur en restant sans vous dans cet endroit inconnu.

Alexandros essaya de résister encore; je redoublai de supplications, et il finit par me dire :

— Tu es hardie comme une petite lionne, Daphné... Allons! je m'arrangerai pour que tu n'aies rien à craindre dans une bagarre possible, et il sera facile de te tenir à l'écart au moment décisif... Tu viendras avec nous, je te le promets... Maintenant tu vas souper et te coucher, mon enfant ; car je dois rendre bon compte de toi à Mme Stravopoulo.

— Et vous, capitaine?

— Oh! moi, répliqua-t-il en souriant, j'ai autre chose à faire.

Il rappela le maître et la maîtresse de la maison, auxquels il me confia, et qui étaient de braves gens, dignes

de cette confiance. On me servit un souper assez frugal, auquel néanmoins je fis honneur, et on me donna, dans une petite chambre, un lit sur lequel je me couchai tout habillée. Cinq minutes plus tard, je dormais d'un profond sommeil.

IV

Le mont Parnasse. — La grotte Corycienne. Coups de feu et coups de poignard. Pauvre Alexandros!

Le capitaine Alexandros me tint parole. Longtemps avant le jour, la maîtresse de l'auberge, une lumière à la main, vint m'éveiller. Elle m'aida

Ch. Gosselin

à ma toilette, me servit un déjeuner plus frugal encore que le dîner, et nous descendîmes au rez-de-chaussée de la maison, où tout s'apprêtait pour le départ.

La bonne femme me regardait avec tristesse, comme si elle redoutait pour moi les suites de cette aventure, et elle m'embrassa plusieurs fois. Elle ne me dit pourtant rien pour me faire changer de résolution ; c'eût été inutile, car j'étais bien déterminée à suivre la fortune de braves soldats qui allaient tenter la délivrance de mon père.

Devant l'auberge, les gendarmes d'Alexandros attendaient déjà. On ne pouvait que les entrevoir dans l'obscurité ; mais leurs armes brillantes se trahissaient au moindre mouvement par des jets lumineux. Alexandros ne tarda pas à paraître lui-même. Il semblait n'avoir pas pris une heure de repos pendant la nuit qui finissait ; c'était un homme de fer, insensible à la fatigue, et il se montrait aussi vif, aussi alerte qu'à l'ordinaire.

Il m'enleva dans ses bras et m'installa dans le cacolet de ma mule.

— Tu veux absolument venir avec nous, me dit-il ; puissions-nous, toi et moi, n'avoir pas à nous repentir de ma condescendance !

Je lui adressai quelques câlineries pour le remercier, et nous partîmes.

La nuit était très sombre ; un brouillard, qui s'élevait des marécages du lac Copaïs, la rendait plus obscure encore. Je ne distinguais rien autour de moi, sauf la forme noire des hommes de l'escorte ; je jugeais seulement, aux allures de ma mule, que nous montions une pente de plus en plus rocailleuse. Ce qui m'étonnait

c'était que ses fers ne produisissent aucun bruit sur le rocher. J'eus bientôt l'explication de cette singularité. On avait enveloppé de chiffons les pieds de ma monture, afin que ses pas ne pussent être entendus au milieu du calme absolu de la montagne. De leur côté, les gen-



darmes se taisaient ou se contentaient d'échanger quelques mots à voix basse.

Les premières lueurs du jour me permirent d'avoir une idée exacte de la situation. Nous escaladions les flancs abrupts du mont Parnasse, dont les deux cimes, couronnées de neige, ne tardèrent pas à s'allumer comme des phares par l'effet du soleil levant, tandis que les assises inférieures demeuraient plongées dans les ténèbres.

Nous suivions un sentier à peine tracé, véritable escalier où l'on ne pouvait souvent marcher qu'un à un. Plusieurs éclaireurs précédaient la troupe afin d'empêcher les surprises. Puis, s'avançait le pédagogos, débarrassé de ses liens, mais placé entre deux hommes qui surveillaient ses mouvements; Alexandros, la main sur ses pistolets, marchait derrière lui. Je venais ensuite, montée sur ma bête; et la marche était fermée par le reste de la troupe, qui formait une longue file. Les gendarmes, le fusil au bras, ne cessaient de promener les yeux sur les pierres, les broussailles, les bouquets de sapins, avoisinant le sentier.

Le jour grandit et, malgré nos précautions, nous aurions pu être aperçus par quelque brigand posté aux abords de la grotte Corycienne. Heureusement, le brouillard enveloppait encore la montagne, et nous espérions que rien ne trahirait notre approche.

Nous débouchâmes d'un ravin, et nous atteignîmes une espèce de haut-plateau, couvert de verdure, où se trouvaient deux petits lacs d'une eau limpide. Là, nous étions déjà à quatre mille pieds d'élévation au-dessus de la plaine et, si le temps avait été clair, nous aurions joui d'une vue magnifique sur une partie de la Grèce, la Béotie, l'Attique et jusqu'au golfe de Corinthe. Quoique la brume nous cachât cette vaste perspective, on fit halte.

— Attention! capitaine, dit le pédagogos; la grotte est seulement à quelques centaines de pas d'ici, un peu au-dessus d'un de ces lacs... La sentinelle des brigands se tient sur un rocher, situé près de l'entrée, et que l'on nomme le rocher Rouge.

— Je le connais, dit Alexandros; suffit, on va manœuvrer en conséquence.... Et vous, l'ami, continuez de marcher droit, car j'ai l'œil sur vous.

Le pédagogos, qui tremblait de tous ses membres à mesure que la crise approchait, balbutia des protestations nouvelles. Sans l'écouter, le capitaine donna un ordre bref à ses gens; ils se dispersèrent aussitôt et disparurent dans le brouillard. Alors il s'approcha de moi et me dit, de ce ton caressant qu'il prenait pour me parler :

— Tu ne peux aller plus loin, Daphné. Je vais te quitter; mais, rassure-toi, bientôt je te ramènerai ton père... Viens de ce côté.

Il conduisit ma mule par la bride dans un enfoncement, entouré de buissons, et donna une consigne sévère à deux gendarmes qui ne devaient pas plus me quitter que mon ombre, quoi qu'il arrivât. Si des brigands passaient à portée, il leur était permis de tirer, mais sans s'éloigner de moi, qui devais être leur principal, sinon leur unique souci. Après leur avoir fait des recommandations minutieuses, il me remit sur mes jambes, car j'étais transie de froid, m'embrassa et me dit encore :

— N'aie pas peur, ma fillette; tout ira bien... Cependant, prie Dieu... Les prières d'une honnête enfant telle que toi, nous porteront bonheur !

A son tour, il s'enfonça dans la brume pour aller rejoindre ses gens.

Je suivis son conseil et, m'agenouillant sur la mousse, je priai la *Panagia* (la Sainte Vierge) de protéger mon père et mes amis.

Tandis que j'étais encore en prière, j'entendis un faible cri à quelque distance, puis comme le bruit d'un corps qui roulait de roche en roche et qui finit par s'abîmer dans un des lacs.

Je ne savais ce que cela pouvait être, mais je m'interrompis toute tremblante.

— Allons! dit un de mes gardiens à son camarade, voilà la sentinelle des brigands qui a son compte... Maintenant, les choses vont marcher comme sur des roulettes!



Je ne sais ce que l'autre répondit; j'étais incapable d'écouter et de comprendre. Aucun bruit ne s'élevait plus du côté du lac et j'ignorais ce qui se passait. Ce fut seulement plus tard que j'appris les événements accomplis dans la grotte.

Le capitaine Alexandros ayant rejoint ses hommes, tous ensemble s'étaient glissés de bloc en bloc, de buisson en buisson et dans le plus grand silence, vers le rocher Rouge, où l'un des coquins avait été placé en vedette. Grâce au brouillard, ils purent surprendre la sentinelle, et un coup de crosse de fusil la fit rouler dans le précipice.

Le cri qu'elle avait poussé ayant pu donner l'a-

larme dans l'intérieur de la caverne, ils se tinrent sur le qui-vive; mais rien ne bougea et, après un moment d'attente, ils se disposèrent à envahir le repaire des brigands.

La grotte Corycienne était célèbre au temps du paganisme; on l'avait consacrée au dieu Pan et aux nym-



phes. Quoique elle soit très vaste, l'entrée en est étroite et si basse qu'il faut se baisser pour y pénétrer. De nos jours, elle n'est guère visitée que par les touristes, amateurs d'antiquités grecques; mais, à l'époque où se passa cette histoire, les brigands du Parnasse s'y réfugiaient souvent, et l'on raconte encore beaucoup de faits tragiques dont elle a été le théâtre.

Le capitaine posta six de ses hommes derrière les touffes d'arbustes voisines de la caverne; ils avaient

ordre de faire feu sur quiconque essayerait d'en sortir. Quant à lui, il se glissa, avec le reste de son monde, sous la voûte obscure.

D'abord on ne voyait rien, quoique une forte odeur de fumée annonçât des habitants dans la grotte. La voûte s'étant élevée, on put se redresser, et à mesure que l'on avançait, on distinguait, à la lueur d'un feu alimenté par des branches de sapin, un spectacle vraiment grandiose.

On était à présent dans une immense salle, longue de deux cents pieds et haute de quarante, coupée çà et là par des stalactites merveilleuses, qui formaient comme des arceaux gothiques. Les unes descendaient de la voûte, les autres s'élevaient du sol, toutes sveltes, élégantes, d'une blancheur de marbre et affectant parfois les formes les plus bizarres. La flamme du foyer se jouait à travers leurs colonnades à demi transparentes et les faisait étinceler comme des prismes de cristal; on se serait cru dans un palais de fée.

Cependant, ce ne furent pas les merveilles naturelles de la grotte Corycienne qui attirèrent l'attention des survenants et leurs yeux se portèrent sur les hôtes temporaires de ce vaste souterrain. Auprès du feu, dont le bois résineux répandait une odeur aromatique, on n'apercevait que deux hommes debout; mais, à l'arrière-plan, on entrevoyait plusieurs formes humaines, couchées sur le sol, avec une pierre pour oreiller. Sans doute, parmi ces personnes endormies était le pauvre Stravopoulo.

Bien que les gendarmes marchassent avec des précau-

tions extrêmes, en se cachant derrière les stalactites, leur approche avait excité la défiance d'un des hommes qui se tenaient près du feu. Il se tourna vers l'entrée de la grotte et demanda impérieusement :

— Est-ce vous enfin, pédagogos? Pourquoi venez-vous si tard? Vous savez bien que nous vous attendons avec impatience !



Celui qui parlait était Davéli, le chef des brigands.

Les gendarmes s'étaient arrêtés tout à coup. Comme le pédagogos hésitait, Alexandros le poussa, en lui disant à voix basse :

— Parlez-lui et occupez-le pendant quelques minutes.

L'ancien maître d'écriture ne pouvait faire autrement que d'obéir. Bien que ses jambes se dérobassent sous lui, il s'avança avec précipitation, en balbutiant quelques paroles inintelligibles.

Davéli, Albanais robuste, à la barbe noire, aux yeux étincelants, était lui-même trop préoccupé pour remarquer le trouble du pédagogos.

— Est-il vrai, demanda-t-il avec un mélange d'inquiétude et de colère, que les *chorophylakes* (gendarmes) sont à nos trousses et qu'ils parcourent déjà la montagne?

— Oui... non... c'est possible... je ne sais, répliqua le pédagogos qui perdait la tête.

— Ah ça! êtes-vous fou? reprit Davéli en fixant sur lui son regard ardent; je vous demande...

Il n'acheva pas; de derrière chaque faisceau de stalactites sortaient des hommes en uniforme, qui l'ajustaient avec leurs fusils, tandis qu'une voix ferme, celle du capitaine Alexandros, s'écriait:

— Que personne ne bronche!... Celui qui fera le moindre mouvement est mort!

Davéli, en ce moment rapide où tant d'armes menaçantes étaient dirigées contre lui, n'eut qu'une pensée.

— Ah! coquin, dit-il au pédagogos, vous nous avez trahis!

Il tira de sa ceinture un long poignard turc, et le plongea dans la poitrine du maître d'écriture, d'une main exercée et vigoureuse. Le misérable tomba sur le sol, comme un bœuf assommé, et expira sans même pousser un gémissement.

A peine ce meurtre était-il accompli que le capitaine commanda *Feu!* et la décharge simultanée d'une douzaine de fusils retentit, semblable à un coup de tonnerre, dans les profondeurs de la grotte Corycienne.

Davéli roula par terre, ainsi que l'autre brigand qui avait fait mine de se jeter sur les gendarmes, un pistolet à la main. La fumée de la poudre emplissait la caverne, et la clarté du foyer en était obscurcie. A la suite de la formidable explosion, un morne silence s'établit dans le souterrain. On n'entendait plus que l'écho expi-



rant au fond des galeries et quelques stalactites qui, détachées par la commotion de l'air ou par des balles égarées, s'écroulaient avec un cliquetis sinistre.

Néanmoins, derrière ce rideau de fumée, devaient se trouver encore une demi-douzaine de scélérats, que l'on savait résolus et armés jusqu'aux dents. Éveillés en sursaut, ils se concertaient entre eux et se préparaient à la résistance. Alexandros, qui voulait le plus possible

éviter l'effusion du sang, cria, pendant que ses hommes rechargeaient leurs fusils :

— Tous ceux qui mettront bas les armes seront traités avec indulgence; mais malheur à ceux qui résisteront! Nous sommes en force, et pas un n'en réchappera.

Comme le silence continuait de régner derrière le rideau de fumée, Alexandros ajouta :

— Stravopoulo!... mon ami Stravopoulo, êtes-vous ici?

— Oui, oui, mon brave Alexandros, répliqua une voix faible et gémissante, dans l'obscurité ; venez à mon secours !

C'était mon père, en effet.

Mais cet appel fut suivi d'une rumeur sourde et menaçante, dans la partie de la grotte d'où la voix partait. Davéli, que l'on croyait mort, reprit tout à coup avec un accent sauvage :

— Vengeons-nous... Tuez ce marchand de Livadie, qui est cause de notre désastre !

On vit des ombres s'agiter dans la fumée.

— Me voici, Stravopoulo ! s'écria Alexandros.

Sans réfléchir, sans prendre aucune précaution, il s'élança en avant, son sabre d'une main, son revolver de l'autre. Il se heurta contre plusieurs bandits, dont l'un, le poignard levé, allait frapper mon père, selon l'ordre du chef.

— Coquin ! dit le capitaine.

Et d'un coup de revolver il lui fit sauter la cervelle.

Au même instant, un nouveau coup de feu retentit ; c'était Davéli qui, quoique blessé à mort, s'était soulevé péniblement et venait de décharger un de ses pistolets,

presque à bout portant, sur Alexandros. Le pauvre capitaine tomba à son tour.

Les gendarmes s'élancèrent pour mettre fin à la résistance.

J'attendais toujours, dans une anxiété mortelle, non loin de la grotte Corycienne. Je n'avais plus la force de prier; mon cœur battait à briser ma poitrine. Les deux hommes restés avec moi semblaient partager mes angoisses et regardaient fréquemment vers la caverne. Rien ne bougeait de ce côté, mais nous avions entendu de sourdes explosions annonçant que le combat était engagé. Malgré notre désir d'en connaître le résultat, ni l'un ni l'autre de mes gardiens ne songeait à me quitter, selon la consigne donnée par mon ami le capitaine Alexandros.

Enfin des bruits de voix s'élevèrent à quelque distance, des pas précipités se firent entendre sur les pierres mobiles du sentier. Mes compagnons se redressèrent, le fusil à l'épaule; moi-même je me levai, oppressée, haletante. Jugez de mon bonheur! Mon père, à qui l'on venait d'indiquer le lieu de ma retraite, accourait vers moi de toute sa vitesse.

Je m'élançai au-devant de lui, et je tombai dans ses bras. Je le mangeais de caresses, qu'il me rendait de bon cœur. Le premier transport passé, je l'examinai avec plus d'attention. Dieu! quel changement! Lui, autrefois si gai, si dispos, si élégant sous son costume aux broderies d'or, était pâle, abattu, les joues amaigries, les yeux caves; ses vêtements salis étaient en



JE M'ÉLANÇAI AU-DEVANT DE LUI, ET JE TOMBAI DANS SES BRAS.

lambeaux, il avait presque l'apparence d'un mendiant.

— Ah! père, m'écriai-je, comme vous avez dû souffrir!... Mais les mauvais jours sont passés... Ma mère, qui vous attend avec tant d'impatience, va être bien contente de votre retour!

Mon père me serrait toujours dans ses bras.

— Daphné, dit-il en détournant les yeux, tu ne sais pas combien ma délivrance aura coûté cher!

Je le regardai avec étonnement. Tout à coup, une pensée me vint, et je m'écriai :



— Où est Alexandros!... pourquoi Alexandros n'est-il pas là pour se réjouir avec nous?

Mon père, par un geste douloureux, me montra des gendarmes qui sortaient de la grotte Corycienne, portant dans leurs bras, avec beaucoup de précautions, un homme mort ou blessé, mais très pâle et immobile ; c'était le pauvre capitaine.

Mon saisissement m'empêcha de remarquer que l'on portait derrière lui plusieurs cadavres, parmi lesquels se trouvait celui du pédagogos ; je ne vis même pas les brigands, étroitement garrottés, que l'on se disposait à conduire en prison.

Mon père et moi nous courûmes vers l'officier; ses

hommes venaient de le déposer délicatement sur un lit de bruyère.

— Alexandros ! mon ami Alexandros ! m'écriai-je avec désespoir.

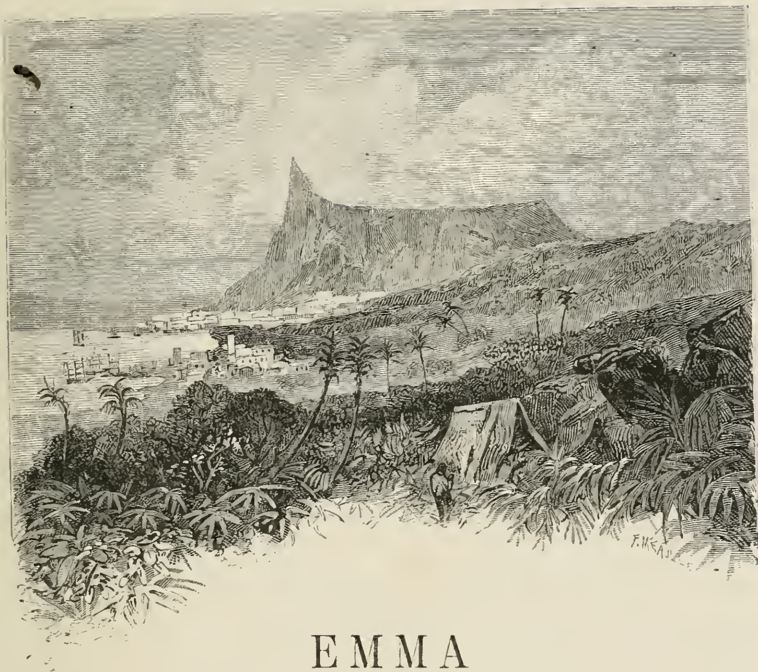
Nos voix parurent le ranimer. Il rouvrit les yeux et nous adressa un de ses bons sourires.

— Bah ! ne te désole pas, ma petite Daphné, dit-il ; ce ne sera rien... Et vous, Stravopoulo, ajouta-t-il en s'adressant à mon père, il n'y a pas tant de quoi vous lamenter. J'ai une balle dans la cuisse ; mais le coffre est bon, et j'en guérirai... Je vous dis que les brigands grecs ne sont pas encore débarrassés de moi !

Nous le remerciâmes affectueusement de ces consolantes paroles.

Alexandros guérit en effet ; toute sa vie il est resté l'ami de ma famille et le mien.





EMMA

LA PETITE HAVAÏENNE

I

Cannibales et civilisés. — Le pensionnat de Punahou. — Miss Lambert. La perte d'une amie.

Quand, au siècle dernier, le capitaine Cook découvrit les îles Havaïennes, qu'il appela îles Sandwich, et dans l'une desquelles il devait plus tard trouver la mort, notre archipel était habité par des sauvages, qui faisaient des sacrifices humains et que l'on soupçonne, non sans raison, d'avoir été cannibales. On ne peut parcourir nos îles sans rencontrer des ruines de *heiaus*, espèce de

temples découverts, où des victimes humaines étaient sacrifiées à des divinités féroces; et dans le voisinage des heiaus existent d'immenses amas d'ossements, appartenant à tous les sexes et à tous les âges, qui témoignent du nombre incroyable de ces victimes au temps de la barbarie. Les sauvages havaïens, à peine vêtus, habitaient des huttes couvertes de feuilles de pandanus; les animaux domestiques, chevaux, bœufs, chèvres et moutons, qui pullulent aujourd'hui dans nos îles, y étaient inconnus; les naturels, outre le produit de leur pêche, ne vivaient que de taros, de fruits de l'arbre à pain, de bananes et de quelques autres productions indigènes. Ils employaient leur temps aux exercices du corps, surtout à la natation, dans laquelle ils excellaient; et les relations de voyage racontent comment hommes et femmes, couchés ou debout sur un simple planche, se jouaient au milieu des vagues de la mer irritée. Continuellement en guerre les uns contre les autres, ils avaient des sentiments de farouche indépendance. Lorsque Kaméhaméha I[er], le grand conquérant qu'on a appelé le *Napoléon* de l'archipel, livra bataille aux guerriers d'Havaï, trois mille d'entre eux, plutôt que de se rendre, se précipitèrent dans le gouffre du pali de Nuanu, où l'on retrouve leurs ossements encore aujourd'hui.

Tel est le passé des îles Sandwich, et ce passé ne remonte guère à plus de cinquante ans; or, voulez-vous savoir où en sont actuellement les Havaïens? Laissez-moi vous faire la description d'Honolulu, la capitale de l'archipel et ma ville natale.

Au pied d'une montagne volcanique, de forme allon-

gée, qu'on appelle la *Pointe du Diamant*, s'étend une petite plage, parsemée de palmiers et de cocotiers. C'est sur cette plage qu'Honolulu est bâti; son port, grand et sûr, qui, à certaines époques de l'année, regorge de vaisseaux, est bordé de quais magnifiques, dignes de l'admiration des voyageurs. La ville elle-même est propre, bien percée, bien bâtie et entrecoupée de jardins.



Quoique elle ait à peine quinze ou vingt mille habitants, elle contient beaucoup d'édifices publics, des églises, des écoles, sans compter le palais du roi, élégante construction qui conviendrait à une capitale européenne. Les maisons sont blanches, avec des persiennes vertes; sous de larges vérandas enguirlandées de fleurs, les habitants prennent le frais dans des hamacs d'écorce ou dans des chaises à bascule.

A travers cette pimpante ville, s'agite une population active, bienveillante, dont l'humeur gaie ressemble à celle des Français méridionaux. Les hommes sont vêtus à

l'européenne ; quelques-uns montrent beaucoup de prestance sous l'uniforme militaire. Les femmes, en général, fort jolies et innocemment coquettes, portent d'habitude une longue robe, qui n'est pas serrée à la taille, mais qui est toujours de couleur claire et voyante. Elles ont de beaux cheveux, qu'elles tressent de mille manières et qu'elles enroulent en torsades entremêlées de fleurs



d'oranger ou de jasmin. La plupart du temps, leur coiffure consiste en une couronne de fleurs de la même espèce. Ainsi parées, la bouche souriante, elles ont des allures vives et joyeuses, qui leur donnent une grâce nouvelle.

Dans ces îles montueuses, produits de volcans sous-marins, il existe peu de routes carrossables et pas du tout de carrosse ; aussi, hommes et femmes vont-ils à cheval, dans la ville aussi bien que dans la campagne. C'est une véritable population de centaures, et les chevaux sont parfois des bêtes superbes, d'une grande valeur. Les fem-

nes montent à califourchon, selon la mode des hommes; mais alors elles s'enveloppent dans des draperies depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Souvent leur monture est enguirlandée, comme elles-mêmes, de feuillage et de fleurs, car la verdure et les fleurs semblent être la passion dominante des Havaïennes.



Voilà ce qu'est devenue la population farouche et sanguinaire que Cook avait trouvée aux îles Sandwich. Le christianisme d'abord, puis la civilisation ont eu raison de la férocité de ces sauvages, en ont fait une nation douce et policée. Mais ce n'est rien encore, et je vais vous donner une description succincte de la maison d'éducation où j'ai été élevée, à Punahou, tout près d'Honolulu.

Cette maison, composée de plusieurs corps de logis et très vaste, est partagée en deux parties à peu près éga-

les : l'une destinée aux jeunes garçons, l'autre aux jeunes filles ; c'est seulement de cette dernière que je parlerai.

Elle s'élève dans une situation pittoresque, en face de la mer, au milieu de vertes pelouses et de frais ombrages. Chaque pensionnaire a une petite chambre particulière, qu'elle est libre d'arranger et de parer à sa guise, mais dont elle doit prendre soin toute seule. Seule, elle la balaye, fait le lit, tient tout en ordre, et la moindre négligence est sévèrement blâmée.

A l'école de Punahou, fréquentée par les filles de résidents étrangers et par celles des riches Havaïens, on enseigne, outre le français et l'anglais, l'histoire, la géographie, la musique, le chant, le dessin, la couture. Des maîtresses habiles, sous la surveillance de la directrice générale, sont chargées de chaque branche de l'enseignement. Pour constater les progrès des élèves, il y a chaque année des examens publics, auxquels sont conviées les familles et les personnes notables de l'archipel.

On se préoccupe surtout, dans cette école-modèle, de préparer les jeunes filles à la vie pratique, de les rendre aptes à mener plus tard une maison. Toutes les quinzaines, la directrice générale désigne à tour de rôle des pensionnaires pour conduire l'établissement. Chacune d'elles est chargée d'une partie du ménage. Elles commandent les repas, inspectent la cuisine, font elles-mêmes les plats fins, les entremets, les pâtisseries. Elles achètent les provisions, mettent le couvert, entretiennent le linge, répondent de la bonne tenue de l'école. Quand il y a de grandes réceptions, ce qui arrive fréquemment,

elles servent les invités, font les honneurs du logis, cherchent à se surpasser les unes les autres dans la confection de certaines friandises, et remplissent enfin les devoirs ordinaires d'une bonne maîtresse de maison.

Ce n'est pas tout ; on leur apprend à soigner les malades et les blessés. Pour récréation, elles ont le jardinage, la culture des fleurs ; elles cultivent aussi des plantes médicinales, dont on leur enseigne les propriétés salutaires. Sous la conduite d'un professeur d'histoire naturelle, elles parcourent souvent les montagnes voisines de l'école, et on leur montre les pierres, les plantes, les animaux dont l'étude peut être utile ou agréable.



Grâce à cette éducation, les jeunes pensionnaires sortent de Punahou avec les connaissances nécessaires à une femme qui doit un jour accomplir dans sa famille une mission de sagesse et de dévouement.

C'est donc à Punahou que j'ai été élevée, que j'ai passé les plus heureux jours de ma vie, et il est temps de parler de moi.

J'étais, ne vous déplaise, une *chefesse* (titre particulier aux princesses du pays) de l'île d'Oahu, et je possédais, dans le canton le plus productif de cette île, une vaste habitation, avec des plantations, des pâturages, des troupeaux, qui faisaient de moi une des plus

riches héritières du pays. Hélas! cette fortune m'était venue beaucoup trop tôt, et à la suite d'une catastrophe épouvantable. J'avais à peine cinq ans, lorsque mon père et ma mère périrent dans un de ces tremblements de terre, si nombreux aux îles Sandwich qu'on ne les compte plus. Restée orpheline, je ne me trouvai pourtant pas sans appui. Un conseil de tutelle, composé de plusieurs personnages importants du royaume Havaïen, prit en main l'administration de mes domaines. Quant à moi, je fus mise en pension à Punahou, où je devais rester jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir et de gérer moi-même ma fortune.

Dans cette paisible et hospitalière maison, je trouvai les soins délicats, la tendresse, la sollicitude que j'aurais pu attendre des parents les plus affectionnés. Maîtresses et élèves furent pour moi une nouvelle famille, et ni la protection des unes ni l'amitié des autres ne me manqua. Aussi m'identifiai-je avec l'école; il me semblait y être née, et je ne croyais pas devoir jamais la quitter. Je m'y plaisais, j'y avais toutes les satisfactions du cœur et de l'esprit; j'y faisais des progrès rapides, dont mes tuteurs, mes maîtres et mes amis étaient fiers autant que moi.

Que de beaux jours ont charmé mon enfance! Dans une délicieuse demeure, sous le plus admirable climat du monde, au pied de montagnes pittoresques, en face de la mer bleue, je passais doucement ma vie avec des émules que je chérissais et dont j'étais chérie, avec des maîtresses qui avaient pour moi des attentions maternelles. Je ne voyais rien au delà du bel horizon

9



LE JARDIN DE PUNAHOU.

qui m'entourait; je ne désirais, je n'ambitionnais rien. Partagée entre les études et des distractions, qui étaient encore du travail, je ne songeais qu'à ma leçon du jour, à l'éclosion d'une fleur rare dans le jardin, à une promenade dans les montagnes, ou bien à la prochaine réception à l'école. Et puis, que de bonnes causeries avec mes jeunes compagnes, sous nos ombrages de palmiers ! Il y avait parmi nous, outre les Havaïennes, des Anglaises, des Américaines, des Allemandes et même des Françaises; mais toutes, en dépit de leurs caractères nationaux, montraient cette bienveillance, cette douceur, cette fraternité qui semblaient être l'esprit commun de notre maison, et la plus touchante harmonie ne cessait de régner parmi nous.

Le bonheur sans nuage n'est pourtant pas dans la condition humaine ; je me souviens encore du premier grand chagrin que j'éprouvai à cette époque de ma vie.

Quand j'étais arrivée à Punahou, l'école avait pour directrice une jeune femme fort instruite, appelée miss Lambert. On la disait d'origine française, bien que sa mère fût Américaine, et elle était fille d'un colon de l'île Maurice, ruiné par de fausses spéculations. Quels que fussent les motifs qui l'avaient amenée aux îles Sandwich, miss Lambert prouvait, dans l'exercice de ses fonctions, des qualités éminentes, et, grâce à elle, l'école était en pleine prospérité.

Je ne saurais énumérer les soins dont je fus l'objet de la part de cette bonne et intelligente personne. Dans les premiers temps, j'étais une enfant taciturne, rebelle, à moitié sauvage. Quoique je ne comprisse pas bien le

malheur qui me frappait, j'avais dans l'âme je ne sais quelle amertume hargneuse. Miss Lambert, par ses caresses, par ses douces paroles, par sa patience, m'apprivoisa peu à peu, réveilla mes facultés affectives, apaisa ma morosité. Aussi en vins-je à l'aimer autant que j'avais aimé ma mère, et elle profita de cet attachement pour me rendre meilleure.

Depuis plusieurs années, miss Lambert était notre protectrice, notre idole à Punahou, quand une nouvelle retentit comme un éclat de tonnerre dans l'école : Miss Lambert allait se marier et s'établir à l'île d'Havaï, à quatre-vingts lieues de l'île d'Oahu que nous habitions.

Nul ne voulait y croire d'abord. Est-ce que miss Lambert pouvait se séparer de nous? Est-ce que nous pouvions nous séparer d'elle? Mais bientôt on nous donna des détails, et il n'y eut plus moyen de mettre en doute le fait annoncé.

Au temps où miss Lambert vivait dans sa famille à l'île Maurice, son père était lié avec un officier de la marine américaine, nommé George Hamilton. Peut-être y avait-il eu quelques projets de mariage entre miss Lambert et lui; mais le capitaine Hamilton était reparti avec son navire, et peu de temps après son départ s'était produit la catastrophe commerciale par suite de laquelle la famille Lambert avait quitté Maurice.

Or, le capitaine Hamilton, fatigué de la marine, venait d'acheter dans l'île d'Havaï une vaste propriété, où il comptait se livrer à l'élevage des bœufs et des chèvres, l'industrie la plus lucrative du pays. Se trouvant à

Honolulu, avant d'aller prendre possession de sa ferme, il avait voulu assister, comme tous les riches habitants de la ville, aux examens publics et à la distribution des prix de l'école de Punahou. On devine le reste ; Hamilton et miss Lambert s'étaient reconnus, d'anciens sentiments d'affection mutuelle s'étaient ranimés, si bien que, comme on l'avait dit, miss Lambert allait, sous peu de jours, devenir mistress Hamilton et partir avec son mari pour l'île d'Havaï.

Que de larmes et de sanglots quand arriva le moment fatal ! Nous étions toutes désespérées, les maîtresses et sous-maîtresses comme les élèves. Miss Lambert ne savait laquelle entendre, laquelle consoler. Je me distinguais par l'excès de ma douleur ; mon cœur se déchirait. Aussi, miss Lambert me parut-elle avoir pour moi plus de caresses, plus de tendres paroles que pour les autres, et je crois encore l'entendre me dire, quand nous nous séparâmes :

— Chère petite, aime-moi toujours... Moi je me souviendrai que tu as été comme ma fille !

Le temps, le travail, d'autres affections, finirent par amoindrir nos regrets. Mais, quoique j'eusse beaucoup d'amitié pour la nouvelle directrice, qui elle-même avait été fort intime avec miss Lambert, je ne cessais de penser à l'ancienne, et souvent je la pleurais à l'écart. De son côté, mistress Hamilton, car c'est le nom que je lui donnerai désormais, ne nous oubliait pas et ne voulait pas être oubliée de nous. Bien qu'elle fût mère de famille, elle nous envoyait fréquemment des bagatelles d'Europe en guise de souvenirs, et ma part était toujours la meil-

leure dans ces envois, dont l'arrivée nous causait une joie inexprimable.

Plusieurs années se passèrent ainsi. J'avais environ douze ans et, sous nos climats tropicaux, on est déjà presque une jeune fille à cet âge, quand eut lieu une catastrophe qui, en menaçant l'existence même d'une partie du royaume Havaïen, raviva toutes mes tendresses pour la bonne mistress Hamilton.

II

Le volcan de MAUNA LOA. — L'alarme au pensionnat. Les colères d'une enfant gâtée.

J'ai dit déjà que notre archipel est ravagé par de fréquents tremblements de terre. Ce fléau a pour centre l'île principale du groupe Havaïen, île où se trouvent trois formidables volcans, dont un au moins est toujours en activité. L'habitude fait qu'on ne donne pas trop d'attention à ce vilain voisinage, et nous sommes tellement favorisés par la nature sous d'autres rapports, que nous oublions les continuels dangers auxquels il expose.

Or, un jour d'avril 1868, un changement extraordinaire et sinistre se fit dans notre ciel toujours si radieux, et, quoique l'on ne vît aucun nuage, le soleil se voila comme d'un crêpe lugubre. On eût dit qu'une épaisse fumée ou une poussière noire envahissait l'atmosphère. Bien qu'il n'y eût pas le moindre souffle d'air, la mer s'enfla, s'agita violemment et vint battre le rivage avec furie.

A tous ces signes, il n'y avait pas à se méprendre ; un volcan venait d'entrer en éruption non loin de nous, et cette éruption devait être effroyable. On en douta encore moins quand nous ressentîmes à Punahou une secousse de tremblement de terre. Nous apprîmes plus tard que cette secousse s'était propagée dans tout l'archipel, jusqu'à plus de cent lieues à la ronde. Mais comme, en prévision des événements de ce genre, nos maisons sont basses et de construction légère, en bois ou même en bambou, les habitations d'Oahu n'éprouvèrent aucun dommage sérieux, et l'on n'eut à déplorer la perte de personne.

En revanche, trois jours après, on reçut, par un navire baleinier qui revenait d'Havaï, les plus douloureuses nouvelles. C'était dans cette île qu'avait éclaté le désastre. Elle avait été secouée par un tremblement de terre tel que, de mémoire d'homme, on n'avait rien vu de semblable. Dans certains districts, toutes les constructions étaient anéanties ; la terre fendue laissait échapper des torrents de boue brûlante ou des vapeurs mortelles. Un ras-de-marée, causé par ces puissantes commotions, avait précipité la mer contre les falaises, détruit les villages et les embarcations, noyé les habitants. Enfin un immense cratère s'était ouvert à la base du Mauna Loa, colossale montagne de quatorze mille pieds d'élévation, et un fleuve de feu, partant de ce cratère, allait se précipiter dans la mer qui bouillonnait à plusieurs lieues à la ronde, tandis que les tremblements de terre ne cessaient ni le jour ni la nuit.

Qu'on juge de la terreur, du désespoir, à Honolulu

notre capitale! Les signes dont j'ai parlé faisaient bien supposer des désastres de cette espèce, mais celui-ci dépassait les plus horribles prévisions. Dès qu'il fut connu, on se mit en devoir de porter secours aux victimes encore vivantes. On prépara un navire à vapeur, que l'on chargea de vivres, de vêtements, de médicaments, de ce qui pouvait être utile à des populations privées de tout, à des malades, à des blessés; et le roi lui-même, quoique la mer ne s'apaisât pas, s'embarqua le lendemain sur le navire, avec une suite nombreuse, pour se rendre à l'île d'Havaï.

Toutefois, ce n'était là qu'une assistance insuffisante, vu la grandeur de la calamité. Il fallait que la nation Havaïenne tout entière unît ses efforts à ceux du gouvernement, afin de réparer les malheurs accomplis, en ce qu'ils avaient de réparable. Des quêtes à domicile s'organisèrent pour obtenir de l'argent, pour recueillir des objets de première nécessité; on équipa de nouveaux navires, sur lesquels devaient s'embarquer les personnes capables de rendre service en pareil cas.

Nulle part ces événements n'avaient produit d'effet aussi poignant qu'à l'école de Punahou. Malgré notre jeunesse, nous ne pouvions, mes compagnes et moi, rester insensibles aux souffrances de nos compatriotes, et beaucoup d'entre nous avaient des parents ou des amis à Havaï. Ce qui surtout causait nos angoisses, c'était le sort, inconnu jusqu'à présent, de notre chère mistress Hamilton. L'habitation où elle vivait avec son mari et ses enfants se trouvait dans le district de Kau, le plus ravagé par l'éruption, et était placée justement à

la base du Mauna Loa. Outre que notre ancienne directrice devait être complètement ruinée, on pouvait penser qu'elle avait péri avec sa famille dans ce formidable bouleversement, ou que, si elle y avait survécu, elle errait peut-être en proie aux plus cruelles privations.

Ces craintes s'étant emparées de nos jeunes imagina-



tions, nous ne cessions de pleurer et de nous lamenter. Celles de nous qui n'avaient pas connu miss Lambert partageaient ces inquiétudes, et rien de ce que l'on pouvait dire ne nous rassurait. Quant à moi, tremblant pour ma mère d'adoption, je n'avais pas un instant de repos. Je rêvais d'elle la nuit, je ne parlais que d'elle le jour, et je me reprochais amèrement de rester inactive alors qu'elle était en péril. Les circonstances me procurèrent bientôt l'occasion de réaliser mon plus cher désir.

Il n'existe pas dans notre archipel, comme en France,

de ces admirables sœurs de charité qui, aux époques de calamités publiques, se multiplient pour soigner les malades, soulager les misères, consoler les chagrins : or, d'après les rapports arrivés à Honolulu, il y avait dans cette malheureuse île d'Havaï un grand nombre de femmes, d'enfants, de vieillards qui, blessés dans la catastrophe ou brisés par de terribles émotions, des fatigues inouïes, avaient besoin d'assistance. On demandait donc des femmes habituées à soigner les malades, pour aller remplir à Havaï une mission de dévouement.



La nécessité étant connue, notre directrice, qui s'appelait mistress Davers et avait quelques connaissances en médecine, s'offrit avec empressement. Il fut convenu que six de nos élèves, les plus grandes et les plus raisonnables, l'accompagneraient, et une des premières je sollicitai la faveur de la suivre ; mais je rencontrai sur ce point une énergique opposition.

Quoique je fusse forte, eu égard à mon âge, on me trouvait trop jeune pour supporter les fatigues de cette œuvre de charité. D'ailleurs, j'étais orpheline, héritière d'une des plus grandes fortunes du royaume, et mes tuteurs, qui habitaient Honolulu, refusaient d'engager leur responsabilité en m'exposant à des dangers certains.

Sitôt que cette décision m'eut été signifiée, je devins folle de douleur et de colère. Je remplissais la

maison de mes cris; je trépignais, je me meurtrissais, je me frappais la tête contre les murs de ma petite chambre. Mistress Davers, effrayée de mon état, avertit mes tuteurs des suites fâcheuses pour ma santé que pouvait avoir leur résistance. Ils vinrent à Punahou, essayèrent de me raisonner; mais, je le répète, j'étais folle, et cette folie menaçait de devenir une frénésie véritable. Effrayés à leur tour, ils finirent par céder. Aussi bien, il s'agissait d'un malheur public pour lequel tous les dévouements semblaient indispensables, et ils se demandaient s'il leur était permis de s'opposer à mon sacrifice. J'obtins donc non seulement d'accompagner mistress Davers, mais encore de disposer à mon gré de deux ou trois cents piastres (mille ou quinze cents francs) que l'on m'avait données pour mes menus plaisirs, et dont je ne trouvais pas l'emploi dans notre paradis de Punahou.

Cette permission obtenue, je me calmai comme par enchantement, et avec beaucoup de présence d'esprit, je fis mes préparatifs de voyage, car le navire destiné à nous transporter devait mettre à la voile le lendemain. Il va sans dire que je songeais surtout à mistress Hamilton; un mystérieux pressentiment m'avertissait que j'allais pouvoir lui rendre un important service.

Jusqu'au dernier moment, je tremblai que mes tuteurs, pris de remords, ne se ravisassent et ne s'opposassent à mon départ. Réellement, l'un d'eux, au moment où j'allais m'embarquer avec la directrice et mes compagnes, voulut de nouveau me détourner de mon projet. Cette fois encore, je me montrai si ferme, si opiniâtre, qu'il

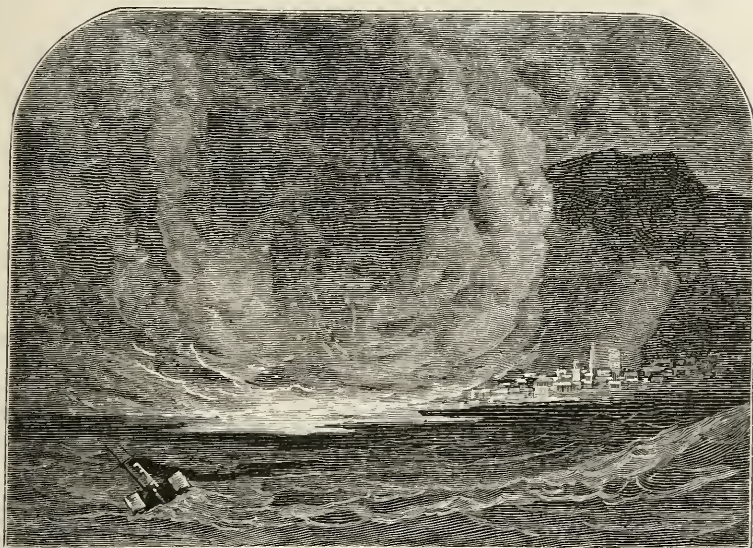
sentit l'inutilité de ses efforts et céda en soupirant. Une heure plus tard, je me trouvais à bord d'une goëlette qui devait nous emporter, et, comme le vent était favorable, elle ne tarda pas à lever l'ancre. Avant la nuit nous étions déjà loin d'Honolulu.

Le capitaine de notre goëlette espérait faire en deux jours et deux nuits le trajet des quatre-vingts lieues qui séparent Oahu d'Havaï. Cependant, la mer était encore très agitée par des secousses sous-marines, qui devenaient de plus en plus fortes à mesure que l'on approchait du volcan. Dans ces conditions, le mal de mer, ne pouvait manquer de se déclarer bientôt sur un navire, encombré de monde, et la plupart de mes compagnes, mistress Davers elle-même, en furent atteintes. J'eus le bonheur d'en être exempte à peu près complètement, ce qui me permit de commencer mes fonctions de garde-malade, et je donnai à mes amies les soins que réclame ce mal si douloureux, quoique sans danger.

Le temps s'écoula ainsi. Le soir du second jour, nous étions, comme le capitaine l'avait annoncé, devant l'île d'Havaï; équipage et passagers, réunis sur le pont, examinaient avec stupeur le spectacle grandiose et terrible qu'elle offrait en ce moment.

Un nuage de poussière et de fumée l'enveloppait tout entière, donnant au soleil, qui était près de se coucher, des teintes sanglantes. Quoique la brise fût assez ronde, on respirait des vapeurs sulfureuses, on éprouvait une oppression pénible. La mer autour de nous se couvrait de poissons morts et d'innombrables produits marins, arrachés du fond de ses abîmes par de continuelles

secousses. A peine, dans cette atmosphère pestilentielle, distinguait-on la forme imposante de la montagne Mauna Loa. On n'entendait aucune détonation souterraine ; mais, à certaines places, l'immense nuage se colorait d'un rouge vif, annonçant la présence de plusieurs fleuves de feu. Tout cela présentait l'aspect de



l'enfer dont nous parlent les livres sacrés, et il semblait qu'aucun être humain ne pût vivre au milieu de cet effroyable chaos.

Les marins de la goëlette furent particulièrement frappés du changement accompli depuis quelques jours sur le rivage. Ils ne reconnaissaient plus les lieux qui leur étaient familiers autrefois. Où existaient naguère de hautes falaises, on ne voyait qu'une plage nue ; où s'élevaient de florissants villages, il ne restait plus trace d'habitations. La ras de marée avait tout balayé, péné-

trant fort loin dans les terres, emportant à la fois maisons, habitants, animaux domestiques. Ce qui n'avait pas péri par le feu et l'écrasement universel, semblait avoir péri par l'eau. En ce moment encore, quoique les tremblements de terre eussent perdu beaucoup de leur intensité, nous apercevions de loin les crêtes de certains rochers encore debout se détacher brusquement et rouler jusqu'à la mer blanche d'écume.

La côte avait un aspect si menaçant que le capitaine n'osa s'en approcher pendant l'obscurité. On résolut de rester toute la nuit à l'ancre, et d'attendre le lendemain pour tenter l'atterrissage. Bien que ces précautions fussent commandées par la plus vulgaire prudence, je m'irritais contre la décision des marins expérimentés. Je passai sans dormir cette nuit lugubre, pendant laquelle de grandes flammes couraient incessamment dans le ciel, et je me disais avec angoisse :

— Mon Dieu ! Si j'allais arriver trop tard pour secourir ma bonne Hamilton !

III

**La fille aux pieds brûlés et le vacher. — La petite CHEFESSE.
Le pouvoir des piastres. — Entêtement.**

Le lendemain, dès qu'il fut jour, nous nous mîmes en devoir de gagner un port qui devait être dans le voisinage. On nous aperçut de la côte, et comme nous hésitions sur la direction à prendre, un des habitants échappés au désastre nous arriva pour servir de pilote. Il n'y

avait plus d'embarcation dans cette partie de l'île; cet homme était couché sur une de ces planches étroites, que les indigènes savent manœuvrer avec tant d'habileté au milieu des vagues les plus furieuses. Grâce à lui, la goëlette pénétra dans le port, que nous n'eussions pas reconnu, tant la configuration des lieux était changée, et nous débarquâmes, non sans de nouvelles difficultés et de nouveaux dangers.

A l'endroit où nous étions descendus, existait naguère un gros village de pêcheurs ; les tremblements de terre est le ras de marée l'avaient presque anéanti. Les maisons avaient été renversées; d'une belle église catholique, qui s'élevait près de là, il ne restait pas pierre sur pierre. La population, dont plus de la moitié avait péri dans le désastre, consistait maintenant en quelques centaines de malheureux, de tout sexe et de tout âge, qui s'abritaient sous des huttes de bambou, épargnées par le fléau. Ils étaient également ruinés, et si quelques secours ne leur avaient été envoyés au nom du roi, ils eussent péri déjà de faim, de misère et de désespoir.

Nous fûmes accueillis avec beaucoup de joie par ces pauvres gens. On déballa les provisions de toutes sortes; on installa des tentes sur le rivage pour ceux qui n'avaient pas d'abri. Comme les malades et les blessés étaient en grand nombre parmi eux, mes compagnes et moi, nous commençâmes à remplir nos fonctions charitables.

Tout en m'acquittant de ma tâche avec zèle, je m'informai de ma chère Hamilton et de sa famille; mais, dans

cette grande calamité, chacun avait été trop occupé de soi-même et des siens, pour prendre bien garde aux malheurs des autres, et nul ne pouvait me donner de renseignements. Enfin, parmi les malades, dont nous avions à prendre soin, se trouva une jeune fille de Waïohinu, un des districts qui, disait-on, étaient le plus ravagés; elle avait eu les deux pieds brûlés, en traversant un



torrent de boue bouillante vomi par le volcan. Elle souffrait beaucoup et on craignait qu'elle ne pût jamais se servir d'un de ses pieds.

Ce nom de Waïohinu me frappa; c'était précisément dans la vallée de ce nom qu'habitait notre ancienne directrice. Aussi, après avoir pansé la pauvre fille et appliqué sur ses affreuses brûlures de la ouate qui lui procura du soulagement, je lui demandai si elle savait ce que mistress Hamilton était devenue.

Avant de répondre, elle me regarda fixement, pour s'assurer si elle pouvait parler avec franchise.

— Je connais mistress Hamilton, dit-elle enfin; une excellente dame!... Appartiendriez-vous à sa famille?

— Non, mais je m'intéresse à elle comme si elle était ma mère.

— Je ne sais rien de sûr, répliqua la malade avec embarras; mais Pélé a été impitoyable, parce que l'on avait négligé de l'apaiser par des présents.

Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que les Havaïens de rang inférieur ont conservé, quoique ils se disent chrétiens, certaines superstitions de leurs ancètres sauvages. Ainsi, ils attribuent à Pélé, déesse des volcans, qui, selon eux, habite le cratère en feu de Mauna Loa, tous les fléaux qui, de temps en temps, désolent le pays. En bonne chrétienne, je ne pouvais admettre ces ridicules croyances.

— Il n'y a pas de déesse Pélé, dis-je avec trop de rudesse peut-être; il n'y a qu'un Dieu, bon et tout puissant, qui quelquefois permet le mal afin d'éprouver les hommes ou de les punir.

Cette leçon intimida la pauvre fille ignorante, qui baissa la tête. Je repris bientôt :

— Il est impossible que vous n'ayez pas entendu dire quelque chose d'une famille aussi riche et aussi importante dans votre voisinage... Par pitié, apprenez-moi ce que vous savez.

— Eh bien! répliqua-t-elle, selon toute apparence, mistress Hamilton a péri avec sa famille et ses domestiques. Pélé... je veux dire, la rivière de feu, a passé tout près de son habitation, et quand j'ai traversé le courant sur les roches brûlantes, cette habitation avait disparu.

Je laissai échapper un objet que je tenais à la main et je restai mourante sur un banc.

Je fis part à mistress Davers et à mes compagnes des nouvelles que je venais d'apprendre; elles partagèrent ma douleur. On s'informa auprès de quelques autres personnes, qui confirmèrent les assertions de la jeune fille de Waïohinu. Cependant, quoi que l'on pût dire, je ne voulais pas renoncer à l'espoir de retrouver ma chère Hamilton. En définitive, pourquoi n'aurait-elle pas échappé à la ruine de sa demeure? Personne n'affirmait l'avoir vue morte ou vivante, et il me semblait que Dieu avait du accomplir un miracle afin de sauver celle que j'aimais tant.

Dans la journée même, un fait nouveau vint donner plus de force à mes espérances.

Les gens d'un village voisin, apprenant notre arrivée, nous apportèrent sur un brancard un homme qu'ils avaient trouvé moitié mort dans un éboulement. C'était un *vaquero* ou vacher, attaché à la propriété Hamilton. Au moment où l'éruption avait commencé, il s'était mis à fuir au hasard. Ayant évité les courants de lave, il se croyait sauvé; mais le tremblement de terre renversa une roche sur laquelle il était monté, et il roula au milieu des débris. Couvert de contusions, une jambe cassée, il resta abandonné pendant deux jours sur ce sol en convulsion. Enfin, il fut relevé par des passants et transporté dans le village, où il reçut les premiers soins; on nous l'apportait pour lui en donner de plus efficaces.

Dès qu'il eût été installé sous la tente servant d'hôpital,

nous nous empressâmes autour de lui, et comme il s'agissait d'un serviteur de mistress Hamilton, je ne fus pas pas une des moins zélées à le servir. Mistress Davers lui posa un appareil, afin de réduire la fracture de la jambe. Nous l'aidâmes de notre mieux, et je fis boire au blessé deux doigts de vin d'Espagne provenant de mes provisions particulières. Il fut si bien reconforté qu'il parut être en état de répondre à nos questions, et je lui demandai s'il croyait que la famille Hamilton eût péri.

— Non, non, mademoiselle, me répondit-il ; d'abord le capitaine n'a pu périr, car depuis un mois il est parti sur un navire américain pour aller à San Francisco vendre ses bestiaux ; il ne sera pas de retour avant deux mois encore.

— Et mistress Hamilton, ses enfants ?

— Ils se trouvaient à l'habitation au moment où l'éruption a commencé. Voyant la maison près de crouler, ils se sont hâtés de sortir et de gagner la plaine. Surpris moi-même par ce bouleversement infernal, je courais au hasard, quand j'ai aperçu de loin, au milieu de la cendre et de la fumée, la bonne maîtresse qui fuyait. Elle portait son plus jeune enfant, tandis que l'aîné était sous la garde d'une mulâtresse ; une autre servante les suivait et on voyait aussi quelques hommes de l'habitation cherchant à les rejoindre. J'ai voulu faire comme eux ; mais tout à coup la terre s'est fendue devant moi ; il s'est ouvert une large crevasse, d'où s'échappaient des vapeurs qui ont failli m'étouffer. J'ai perdu la tête, je me suis mis à courir de nouveau... Vous savez ce qui m'est arrivé.

— Ainsi donc, vous croyez que mistress Hamilton a pu échapper à la mort?

— Ce ne serait pas impossible... J'y ai bien échappé, moi !

— Mais depuis la catastrophe, mistress Hamilton ou quelqu'un des siens eût certainement donné de ses nouvelles.

Le vacher réfléchit.

— Il se pourrait, reprit-il, qu'ils soient enfermés entre deux courants de feu, car Pélé a des caprices...

— Laissons là Pélé et ses caprices! interrompis-je avec impatience; bon Dieu! si vous dites vrai, mistress Hamilton doit être en proie, depuis huit jours, à des privations, à des souffrances, à des tortures de tous genres!... L'endroit, où vous supposez que votre maîtresse et son monde ont pu se réfugier, est-il loin d'ici?

— Quatre ou cinq mille au plus... Seulement ceux qui se hasarderaient de ce côté devront avoir fait le sacrifice de leur vie.

— On s'y hasardera pourtant! m'écriai-je; songer que peut-être mistress Hamilton est si près de nous, et qu'elle éprouve les horreurs de la soif, de la faim, les anxiétés les plus terribles!... Il faut aller à son secours; et si personne n'y va, j'irai.

Cette conversation avait lieu en présence de mistress Davers et de mes compagnes. Quand j'exprimai une intention aussi absurde, tous les regards se tournèrent vers moi.

— Vous oubliez, Emma, me dit la directrice avec sévé-

rité, que vous êtes encore une enfant et qu'il ne vous est pas permis de disposer de vous-même?

— Ah! reprit le vacher d'un ton de regret, la petite demoiselle a raison... Si je pouvais me tenir sur mes jambes, je saurais bientôt ce que la bonne maîtresse et les autres sont devenus.

— Entendez-vous ce que dit cet homme? m'écriai-je de nouveau avec chaleur; il croit possible de sauver mistress Hamilton!... Mais ce qu'il est incapable de faire, d'autres le feront sans doute.

Je soulevai la natte qui fermait la tente; dans une espèce de hangar voisin, couvert de branchages, étaient réunis les gens échappés au désastre. Je criai hardiment :

— Mistress Hamilton et ses enfants existent et sont en danger dans les environs de Waïohinu... J'offre cent piastres (cinq cents francs) à celui qui les sauvera ou qui m'en rapportera des nouvelles certaines.

Parmi ceux qui m'écoutaient, plusieurs avaient tout perdu et ne possédaient que les misérables vêtements dont ils étaient couverts. Cependant, ce nom de Waïohinu, le village situé au centre de l'éruption volcanique, les terrifiait. Nul ne répondit.

— Eh bien! Deux cents piastres! repris-je d'une voix plus forte.

Cette fois, quelques hommes dressèrent la tête; mais évidemment mon extrême jeunesse faisait douter que ma proposition fût sérieuse. Un des assistants dit, après m'avoir envisagée :

— Elle pourra bien tenir sa parole... C'est « la petite *chefesse*. »

On me donnait habituellement ce nom dans nos îles, où mon histoire et celle de mes parents étaient bien connues, ainsi que l'immense fortune territoriale dont j'étais héritière. On s'expliquait d'autant mieux ma générosité que, mon père et ma mère ayant péri dans une catastrophe de ce genre, je devais, plus qu'une autre, m'intéresser aux victimes du volcan.

Afin d'inspirer une confiance entière, je pris dans un coin un joli panier d'écorce contenant mes économies, et j'en tirai une poignée de doublons d'Espagne que je montrai, en disant :

— Pour celui ou pour ceux qui iront chercher mistress Hamilton à Waïohinu !

Alors cinq ou six hommes robustes, qui semblaient habitués aux choses périlleuses, s'approchèrent, et chacun d'eux me pria de le choisir.

— Allez-y tous, répondis-je avec entrain ; ce qui serait difficile pour un seul, deviendra facile pour plusieurs, et vous vous partagerez la somme... Si l'un de vous se distingue par son activité et son dévouement, je le récompenserai en particulier.

Ils se concertèrent à voix basse et finirent par m'annoncer qu'ils consentaient à tenter l'entreprise tous ensemble.

— Soyez donc prêts à partir dans un quart d'heure, repris-je ; il n'y a pas de temps à perdre.

Je remis un doublon à chacun d'eux pour les arrhes du marché, et ils me quittèrent afin d'aller prendre congé de leurs familles ou faire leurs préparatifs de voyage, me promettant d'être de retour dans le délai fixé.

La directrice et mes jeunes amies approuvèrent ces arrangements. Quand nous fûmes seules, mistress Davers m'embrassa et me dit :

— Vous êtes une bonne créature, Emma ; vous pouvez vous montrer généreuse, car votre tuteur, au moment du départ, m'a donné encore deux cents piastres, dont vous êtes libre de disposer pour vos charités. Il ne veut pas que vous vous exposiez vous-même; mais, dans les circonstances actuelles, votre devoir est d'user largement de votre richesse...

— Fort bien, répondis-je ; à présent avez-vous réfléchi, mistress Davers, que si ces hommes trouvent notre pauvre mistress Hamilton épuisée et malade, ils ne seront guère en état de lui donner des soins?

— Aussi, chère enfant, suis-je résolue à les accompagner, et pour cela je vais tâcher de me procurer un cheval.

— Vous, mistress Davers?

— Pourquoi pas? Moi aussi, j'aime mistress Hamilton; elle a été ma protectrice, elle m'a fait obtenir la place honorable que j'occupe; moi aussi, j'ai contracté envers elle une dette de reconnaissance.

— Soit, vous les accompagnerez... Mais il faut demander deux chevaux, car je veux les accompagner aussi.

— Oh! pour cela, non, s'écria la directrice d'un ton péremptoire ; Emma, votre sûreté m'a été confiée ; je ne vous permettrai jamais une pareille folie.

— Cette folie, n'allez-vous pas l'accomplir vous-même?

— Je suis d'âge à ne l'accomplir qu'avec réflexion;

au lieu que vous... Emma, je vous en conjure, n'insistez pas ; vous me trouveriez inexorable.

Devant une détermination aussi ferme, j'eus l'air de céder de bonne grâce; j'avais secrètement mon projet.

Mes Havaïens furent exacts au rendez-vous. Avant de partir, ils consultèrent le vacher, qui leur fournit les indications les plus minutieuses et leur donna d'excellents conseils sur la direction à suivre dans leurs recherches. Il n'avait pas été difficile de se procurer un cheval pour mistress Davers qui, comme nous autres, du reste, était une écuyère consommée. Sur la croupe de l'animal, on plaça une mallette contenant quelques provisions délicates à l'intention de mistress Hamilton et de ses enfants, si l'on avait le bonheur de les rencontrer. De plus, chaque homme de la troupe était porteur de vivres et de différents objets nécessaires à une expédition de ce genre. Tout étant prêt, la troupe se mit en marche vers l'intérieur du pays, avec mistress Davers, qui se retournait par intervalles pour nous faire des signes rassurants.

Mes compagnes, et peut-être la directrice elle-même, furent frappées de la froideur que j'avais montrée au moment de la séparation. Tandis que les autres pensionnaires de Punahou se lamentaient, adressaient à mistress Davers des recommandations sans fin pour qu'elle ne s'exposât pas, je restais silencieuse, comme indifférente. Peu de temps après le départ de la troupe, on eut l'explication de cette attitude, dont l'indifférence n'était nullement la cause.

Le Havaïen, qui m'avait désignée aux gens du village

comme « la petite *chefesse* », était un ancien serviteur de ma famille et conservait d'elle un souvenir respectueux. J'avais profité de ces sentiments favorables et une poignée de piastres, que je lui donnai, acheva de le mettre à ma dévotion. Aussi, moins d'une demi-heure après que mistress Davers et ses compagnons eurent disparu, vis-je arriver l'ancien valet de mon père, avec un cheval qu'il s'était procuré pour moi. Lui-même devait m'accompagner à pied et me protéger de tout son pouvoir.

On a deviné mon plan. La directrice ayant refusé de m'associer aux recherches, j'avais pris la résolution de suivre la troupe de loin, de ne la rejoindre que lorsqu'il serait impossible de me ramener en arrière, et le Havaïen avait reçu mes instructions en conséquence.

Rien ne saurait peindre la douleur de mes compagnes, toutes plus âgées que moi, en apprenant mon dessein. Elles s'efforcèrent de m'y faire renoncer ; elles m'en remontrèrent les périls, elles prièrent, supplièrent ; rien n'y fit. On sait combien j'étais opiniâtre. Alors elles voulurent me retenir par force ; mais elles n'avaient aucune autorité sur moi, et je résistai avec énergie.

En désespoir de cause, elles s'adressèrent aux gens du pays, afin qu'ils s'opposassent à une témérité dont les conséquences pouvaient être funestes ; de ce côté encore, elles ne trouvèrent pas l'appui qu'elles attendaient. Ces gens admiraient ce qu'ils appelaient mon héroïsme, et non seulement ils l'approuvaient, mais il n'était pas un d'eux qui ne fût disposé à l'encourager. Selon eux, « la petite *chefesse* » avait raison de se

dévouer pour les victimes du fléau. La fille aux pieds brûlés, le vacher de Waïohinu me comblaient d'éloges, de bénédictions. Tout le monde se tournait contre mes pauvres petites amies, qui, confuses et dépitées, furent réduites au silence.

Le temps était magnifique; les secousses du sol devenaient presque insensibles et allaient sans doute cesser d'un moment à l'autre; un calme relatif régnait autour de nous. Je ne pouvais manquer de rejoindre, dans deux heures au plus tard, mistress Davers et sa troupe. Aussi, me semblait-il qu'il n'y avait aucune inquiétude à concevoir; et, après avoir embrassé mes compagnes, m'être moquée de leurs alarmes, je m'éloignai, escortée par les Havaïens jusqu'à l'extrémité du village.

Une seule de mes amies me suivit en pleurant et en me faisant tout bas des supplications dont je ne tenais aucun compte; c'était Fanny, la plus douce, la plus aimante de toutes. Elle s'arrêta enfin avec les Havaïens sur une roche éboulée; tant que je pus l'apercevoir, elle resta à cette place, m'adressant des gestes affectueux et levant les bras au ciel, comme si elle priait Dieu pour moi.

IV

En enfer — La rencontre. — ALOHA, PÉLÉ! — Le ravin de feu. Les signaux de détresse. Le pont de Sandal. — Une gourde d'eau. — Il était temps!

Lorsque nous quittâmes le village de la côte, le jour était encore très haut. Un nuage de cendres et de fumée

ne cessait d'envelopper notre soleil tropical; cependant, ce soleil avait des ardeurs telles qu'on croyait respirer le feu du volcan. En revanche, les bouleversements de la route n'étaient pas aussi considérables qu'on l'avait annoncé. A la vérité, le chemin se trouvait souvent



barré par des blocs de rocher ou des crevasses, et on respirait des exhalaisons méphitiques; mais aucun danger immédiat ne paraissait à craindre; les tremblements de la terre n'étaient plus, comme je l'ai dit, que des frémissements presque insensibles. Aussi, songions-nous seulement à retrouver les traces de la troupe qui nous précédait, et que je me proposais de rejoindre au moment favorable. Quoique elle eût sur nous près

d'une heure d'avance, nous ne tardâmes pas à l'apercevoir au loin, du sommet d'une hauteur, et sûrs de ne pas la manquer, nous poursuivîmes notre route avec courage.

Le pays, qui avait dû être magnifique et d'une extrême fertilité peu de jours auparavant, présentait à cette heure un tableau de désolation. Les habitations étaient ruinées, les herbes flétries, les arbres desséchés. Le sol bouleversé, encombré de pierres, était sillonné de fentes qui avaient parfois deux ou trois mètres de largeur. A chaque instant, nous rencontrions des cadavres de bœufs, de chèvres, de chevaux, morts dans le désastre; peut-être s'y trouvait-il aussi des cadavres humains, car mon guide détournait souvent mon attention avec un empressement qui aurait dû me donner à penser. Nous côtoyions le pied du prodigieux Mauna Loa, la montagne-mère, dont le sommet, malgré les fleuves de feu qui s'échappaient de ses flancs, était couvert d'une neige éblouissante. Nous n'apercevions pas encore ces courants de lave; néanmoins, le miroitement de l'air échauffé, de longues traînées de fumée blanche en avant de nous, comme aussi la chaleur et l'odeur sulfureuse de plus en plus fortes, nous avertissaient que nous ne tarderions pas à les rencontrer.

Tout occupés de nous diriger à travers des dangers sans cesse renaissants, notre propre sûreté nous obligeait à une vigilance continuelle. Nous éprouvâmes quelque surprise en voyant la troupe qui nous précédait arrêtée sur une éminence, à moins de cent pas de nous; on jugeait à son attitude qu'un obstacle nou-

veau, peut-être infranchissable, venait d'interrompre sa marche.

Nous nous arrêtâmes de même. Le soleil touchait la cime du Mauna Loa, et nous commencions à nous trouver dans l'immense cône d'ombre que produisent les hautes montagnes au déclin de l'astre du jour. Une demi-heure plus tard, grâce à l'absence du crépuscule sous les tropiques, la nuit devait être complète. Il n'y avait donc pas lieu de craindre que la directrice voulût me faire revenir sur mes pas, et je résolus de l'aborder, sans tarder davantage. Du reste, il était facile de deviner la nature de l'obstacle qui empêchaient d'avancer mistress Davers et son monde; les traînées de fumée blanche dont j'ai parlé témoignaient que, de l'autre côté de l'éminence, èxistait un courant de lave.

Pendant que la troupe était l'objet de nos observations, nous devenions l'objet des siennes. Mistress Davers, descendue de cheval, regardait attentivement de mon côté, comme si elle m'avait reconnue. Je n'hésitai plus; je sautai de même à bas de ma monture, dont je remis la bride au guide; je gravis lestement l'éminence, et je ne tardai pas à rejoindre la directrice.

Elle avait fait quelques pas au-devant de moi, et elle me dit sèchement :

— Ceci est fort mal, Emma; votre désobéissance est des plus coupables... Quand nous serons rentrées à Punahou, je vous imposerai une rude punition.

— Je m'y soumettrai sans murmurer, mistress Davers, répondis-je avec gaieté; toutefois, vous me permettrez bien de vous embrasser?

Je me jetai à son cou, avant qu'elle eût pu s'en défendre.

— Folle! étourdie! reprit-elle en essayant de se dégager; le mal est sans remède à présent.

Je me considérai comme pardonnée, tandis que les Havaïens de l'escorte disaient entre eux, en me regardant avec complaisance :



— Ah! la petite *chefesse* est de bonne race! Elle a de qui tenir.

Et ils se mirent à causer avec mon guide de la situation actuelle.

Cette situation était des plus embarrassantes. Ainsi que je l'avais prévu, on se trouvait en face d'un courant de lave, dont les exhalaisons chaudes et pestilentielles montaient jusqu'à nous. Il n'avait pas plus de quarante à cinquante pas de large, et quoique le feu liquide continuât sans doute de couler par-dessous, il s'était formé à la surface une croûte noire de scories et de roches en demi-fusion. Mais, à supposer qu'on fût assez hardi pour essayer de traverser cette coulée, on devait en rencontrer au delà plusieurs autres beaucoup plus considérables, sans compter la coulée principale, qui avait une demi-lieue de largeur, et portait jusqu'à la mer ses ondes dévorantes.

Comment s'engager dans cette contrée effroyable, où

aucun être vivant ne semblait pouvoir échapper à la destruction ? Nos Havaïens n'osaient exprimer leur sentiment. Pris d'une terreur superstitieuse, ils réunirent quelques bagues de cuivre, des colliers de verroteries et autres objets de peu de valeur. Un d'eux reçut ces modestes offrandes, destinées à rendre favorable la déesse des volcans, et, s'approchant du gouffre, il lança le tout dans le fleuve de feu.

— *Aloha, Pélé!* (Je te salue, Pélé) cria-t-il de toute la force de sa voix.



— *Aloha, Pélé!* répétèrent les autres.

Ni mistress Davers, ni moi, nous n'eûmes le courage, en ce moment, de protester contre les pratiques idolâtres de ces pauvres gens. D'ailleurs, elles ne remédiaient à rien, et nous nous trouvions toujours dans l'impossibilité d'avancer.

— Vous le voyez, chère petite, me dit la directrice avec douceur, vous auriez eu raison de ne pas quitter vos compagnes... Vous, comme moi, comme tous ces hommes simples et superstitieux, que pouvons-nous contre les grandes forces de la nature ou plutôt contre les manifestations de la puissance divine ?

Dans mon ignorance, je ne croyais pas l'obstacle aussi infranchissable qu'on le disait et il ne me semblait pas impossible de passer sur cette croûte noire et raboteuse de la lave.

— Mistress Davers, répondis-je, ne nous décourageons pas, je vous en conjure... D'après le rapport de mon guide, c'est tout près d'ici que notre chère et malheureuse Hamilton a dû se réfugier, si vraiment elle a échappé au désastre. Son habitation s'élevait là bas, au pied de cette roche aux formes bizarres, et on peut se rendre compte de la direction qu'auront prise les colons au moment de la catastrophe... Tenez, ne semble-t-il pas que la coulée de laves est beaucoup plus étroite un peu plus loin et que les matières volcaniques y sont refroidies? Si nous allions de ce côté!

Mistress Davers secoua la tête; cependant, elle dit un mot aux Havaïens et ils s'empressèrent de céder à mon désir. Aussi bien nous ne pouvions plus tenir sur cette hauteur, exposée aux exhalaisons sulfureuses.

Nous atteignîmes bientôt une place beaucoup plus favorable, où le torrent de lave, resserré dans une espèce de ravin, n'avait que quinze à vingt pieds de large. La chaleur y était beaucoup plus tolérable; pour comble de bonheur, la brise de mer, qui commençait à s'élever, emportait dans un autre sens les émanations embrasées. Du reste, que la place fût bonne ou non, il fallait s'en contenter pour la nuit, car le jour tombait et il eut été fort dangereux d'errer au hasard sur ce sol crevassé, bouleversé, encore secoué sourdement par les feux souterrains. Nous n'avions ni tente, ni abri; mais, avec cette température torride, la fraîcheur et la rosée ne semblaient nullement à redouter.

Tout le monde se montrait triste et abattu. On avait débridé les chevaux, qui paissaient une herbe flétrie,

à demi-consumée. Mistress Davers, assise sur une pierre, semblait épuisée de fatigue et de chaleur, tandis que nos gens s'étaient remis à discuter sur la route qu'il conviendrait de prendre le lendemain. Quant à moi, incapable de rester inactive, j'errais à droite et à gauche comme au hasard.

Ainsi que je l'ai dit déjà, les courants secondaires de lave s'éparpillaient sur les pentes de la montagne. La plupart étaient cachés dans les plis du terrain ; mais, à mesure que le soleil baissait, les reflets rouges et les tourbillons de fumée qui trahissaient leur présence, devenaient plus distincts. Dans l'intervalle, s'étaient formées des espèces d'îles, dont plusieurs s'élevaient de beaucoup au-dessus des coulées ardentes.

Je m'étais un peu éloignée de la troupe, et je m'adossai à une fougère arborescente pour examiner ce lugubre tableau. En face de moi, de l'autre côté du torrent de feu qui nous barrait le passage, il y avait une de ces îles élevées que je viens de mentionner. Celle-ci paraissait assez vaste ; elle conservait vers le centre un reste de verdure, ainsi que quelques arbres au feuillage desséché, mais sans doute encore vivants. Quoique des teintes brumeuses commençassent à se répandre, une circonstance me frappa. Plusieurs grands animaux, chevaux ou bœufs, erraient lentement et comme péniblement dans cette espèce d'oasis, tondant les misérables touffes d'herbe. Sans doute ces bêtes, surprises par l'éruption, avaient trouvé là une retraite et, vu l'absence d'eau, elles ne vivaient encore que par un miracle de Dieu. La brise fraîche, qui venait de se lever, leur avait rendu

quelque vigueur; elles ne semblaient pas moins condamnées à mourir bientôt de soif et de faim.

Tandis que je suivais du regard ces pauvres animaux affaiblis, je crus distinguer, sous un bouquet d'arbres aux branches pendantes, une petite hutte en bambous, semblable à celles que construisent les pâtres et les vachers. Les tremblements de terre n'avaient pas dû exercer beaucoup d'action sur cette construction légère; cependant je la supposais abandonnée, quand je vis avec un vif étonnement, une sorte de drapeau, fait d'un, lambeau d'étoffe, s'agiter à l'entrée de la cabane, comme un signal de détresse.

N'en croyant pas mes yeux, je m'approchai autant que possible de la barrière de feu. Le drapeau s'agita de nouveau d'une manière très sensible, et il me sembla que plusieurs personnes se mouvaient devant la hutte; mais, par une cause inconnue, elles ne tardèrent pas à disparaître et le drapeau lui-même cessa de flotter.

Il n'était pas moins certain que des créatures humaines se trouvaient là. Après avoir attendu un moment, j'appelai de toutes mes forces; je ne reçus aucune réponse ou, si l'on me répondit, les voix étaient trop faibles pour arriver jusqu'à moi.

Mes cris firent accourir mistress Davers et les Havaïens; on me questionna, et j'expliquai brièvement de quoi il s'agissait.

— Je connais cette hutte, dit un de nos hommes; c'est celle de Smith, le vacher, et voilà encore quelques-unes de ses bêtes qui vaguent dans le pâturage... Quant à

lui, il s'est sauvé à Kapapala, où il est malade de fatigue et de frayeur.

— N'importe! repris-je avec vivacité ; je suis sûre de ce que j'ai vu.

— En ce cas, il faut tâcher de nous faire entendre.

Tous ensemble nous poussâmes un grand cri, et nous étant tus brusquement, nous prêtâmes l'oreille.

Une voix, une seule, répondit à notre appel, mais si faible, si éloignée en apparence, qu'on eût dit d'un écho des nôtres. On ne voyait toujours personne, quoique chacun de nous eût entendu à ne pas s'y méprendre ces sons inarticulés et comme mourants.

— Quand je disais! repris-je; il importe d'aller au secours de ces pauvres gens... Qui sait si parmi eux ne se trouve pas mistress Hamilton?

Nul ne bougea, et la directrice me dit avec tristesse :

— Vous êtes une enfant, Emma ; comment franchir cette coulée de matières en ignition?

— La coulée est très resserrée entre ces roches; peut-être la croûte a-t-elle assez d'épaisseur pour supporter le poids d'un homme.

Un des havaïens qui nous écoutaient s'avança vers l'endroit que j'avais indiqué et, se faisant soutenir par ses camarades, enfonça son bâton dans la croûte noire; un éclair jaillit et le Havaïen fut obligé de lâcher le bâton qui avait pris feu.

Cette démonstration était suffisamment significative. Je me mis à pleurer de douleur, de colère et d'impuissance.

— Alors qu'attendons-nous ici? demandai-je; puis-

que nous n'agissons pas, pourquoi sommes-nous venus ?

— Écoutez, *chefesse*, répliqua mon guide, ce qui est impossible ce soir sera peut-être possible demain matin... La fraîcheur de la nuit va épaissir la croûte; quand le jour reparaîtra, nous essayerons de passer.

— Mais demain, m'écriai-je en trépignant de désespoir, ces malheureux seront morts sans doute.

On ne me répondit pas, et on se rassit d'un air consterné.

Quant à moi, je continuai d'aller et de venir comme une folle. Parfois, je m'arrêtais pour écouter et il me semblait que de faibles gémissements s'élevaient encore par dessus le murmure de la brise.

Une remarque me frappa. De notre côté du courant de lave, sur une roche qui surplomblait, se dressait un grand arbre, et on pouvait en l'abattant faire une espèce de pont pour passer de l'autre côté. Cet arbre était un sandal, bois fort précieux à l'île d'Havaï ; mais il avait été desséché par les feux volcaniques et ses feuilles décolorées pendaient aux branches.

Je courus vers les Havaïens.

— Quelqu'un de vous, demandai-je, aurait-il une hache, une scie, un instrument quelconque pour abattre un arbre ?

Ils me regardèrent encore avec étonnement. Un d'eux, qui était du voisinage, possédait une hachette, avec laquelle il comptait couper des branchages pour se construire une hutte. Je battis des mains en signe de joie.

— Eh bien! venez par ici, leur dis-je; nous pourrons,

dès ce soir, secourir les malheureux qui ont tant besoin de nous !

Je m'empressai de leur expliquer mon projet, et ils examinèrent avec soin l'état des choses.

— Ma foi ! « la petite *chefesse* » a raison, dit enfin l'ancien serviteur de ma famille ; il faut abattre l'arbre, et, en s'arrangeant pour qu'il tombe en travers...

— A l'ouvrage donc ! m'écriai-je, à l'ouvrage tous !... Je ne ménagerai pas les piastres à ceux qui s'y adonneront de tout leur cœur.

Ces encouragements décidèrent nos hommes ; ils se mirent à l'œuvre sur-le-champ, et convinrent de se relayer, afin qu'il n'y eût aucune interruption dans le travail.

Mistress Davers, sentant l'incertitude et les difficultés d'une pareille entreprise, avait proposé d'attendre au lendemain pour l'exécuter. Mais, depuis que j'avais rejoint la troupe, les Havaïens, en souvenir de mes parents, s'occupaient beaucoup plus de ma volonté que de celle de la directrice, et ils continuèrent de saper à coups de hachette le pied du sandal.

L'ouvrage ne pouvait marcher bien vite avec un pareil instrument ; l'arbre était gros et le bois de sandal ne manque pas de dureté. La nuit était tombée depuis longtemps que la besogne ne se trouvait pas à moitié faite. Heureusement, nos nuits tropicales ne sont jamais sombres, et, d'autre part, une lumière pourprée, provenant surtout de la grande coulée de lave qui était à moins d'une demi-lieue de nous, éclairait le ciel et la campagne.

Je profitai du moment où mon ancien guide prenait du repos, pour lui demander quelle pouvait être, selon lui, la nature des souffrances des pauvres inconnus.

— Il n'est pas difficile de le deviner, *chefesse*, répliqua-t-il; c'est la soif. Peut-être ont-ils pu trouver à manger; mais certainement ils n'ont rien trouvé à boire, car il n'y a plus de sources à plusieurs milles autour de nous. Comme ils sont là depuis huit ou dix jours, ils doivent avoir le gosier bien altéré!

— Ainsi les provisions qui leur conviennent le mieux.....

— Sont tout simplement une calebasse d'eau fraîche.

Et le brave homme alla reprendre le travail de bûcheron, tandis que je suspendais à mon cou une gourde d'eau dépendant de mon petit bagage.

Une circonstance favorable hâta la fin de la besogne. Le sandal ayant péri par l'excès de la chaleur, son bois était devenu sec et cassant. Au moment où l'on s'y attendait le moins, un craquement se fit entendre et l'arbre se pencha au-dessus de l'abîme. Tout le monde s'écarta précipitamment; seul, celui qui tenait la hachette ne bougea pas et continua de frapper. Le sandal se rompit avec fracas, tomba en travers du ravin et forma un moyen de communication entre les deux bords.

Un cri de joie, sorti de toutes les poitrines, accueillit cet heureux résultat. On s'élança pour vérifier la solidité du pont et en assurer le fonctionnement; un nouveau péril ne tarda pas à se manifester. La lave, qui coulait au fond du ravin et qui paraissait noire pendant le jour, était maintenant rouge comme la braise. Les

branches basses plongeaient dans ces matières volcaniques et prenaient feu, menaçant d'enflammer en entier l'arbre que nous venions d'abattre avec tant de peine.



L'homme qui tenait la hachette vit le danger et s'empressa de couper les branches en contact avec la lave; mais quelqu'un n'eut pas la patience d'attendre la fin de ce travail; c'était moi. Je me glissai inaperçue dans

le feuillage du sandal et, m'aidant des pieds et des mains, je tentai de traverser le pont improvisé.

C'était une haute imprudence; la chaleur suffocante, les émanations méphitiques pouvaient m'obliger à lâcher prise, auquel cas ma mort eut été immédiate et terrible. Mais qui pourrait contenir la témérité d'une enfant? J'étais, d'ailleurs, pleine de confiance en moi-même, car j'avais obtenu le premier prix de gymnastique à Punahou et le passage de ce pont mobile ne me semblait qu'un jeu.

Mistress Davers s'aperçut de mon absence.

— Emma! s'écria-t-elle avec inquiétude; Emma, où êtes-vous donc?

Je ne répondis pas d'abord; et, la directrice continuant à se désoler, j'apparus de l'autre côté du ravin.

— Je suis ici, mistress Davers, répliquai-je; ne craignez rien pour moi.

Et, sans tenir compte de ses plaintes, je me dirigeai vers la hutte que j'avais entrevue à la chute du jour.

Bientôt je me trouvai dans une obscurité relative, sur un terrain inconnu; les clameurs de mes compagnons arrivaient à peine jusqu'à moi. J'errai quelques instants au hasard, en cherchant à m'orienter. Comme je m'engageais au milieu des grandes herbes sèches, j'entendis un faible gémissement. Je m'arrêtai, je regardai; mais je ne vis rien et le gémissement ne se renouvela pas. Croyant m'être trompée, je me remettais en marche, quand mes pieds s'embarrassèrent dans un morceau d'étoffe blanche; je me baissai et je reconnus l'espèce de drapeau avec lequel on avait fait des signaux une heure auparavant.

Celui qui portait ce drapeau ne pouvait être loin. En effet, à quelques pas de là, je le découvris, étendu sur le gazon, et je m'agenouillai pour le reconnaître. C'était un petit garçon d'environ six ans, aux vêtements en lambeaux. Il avait le visage livide, les yeux fermés ; on l'eût crut mort. Néanmoins, quand je lui parlai, il répondit encore par un gémissement. Sans doute le pauvre petit, en nous entendant de loin, avait voulu s'approcher de nous ; ses forces l'avaient trahi et il était tombé d'inanition à moitié chemin.

Je ne savais de quelle manière le ranimer, lorsque je me rappelai les recommandations de mon ami le havaïen. Je versai donc un peu d'eau de ma gourde dans une tasse de coco, je soulevai avec précaution l'enfant, et je lui en fis avaler quelques gouttes.

L'effet de l'huile dans une lampe près de s'éteindre n'est pas plus prompt que celui que j'obtins. Le petit garçon, aussitôt que le bienfaisant liquide eut touché ses lèvres, se mit à boire avidement. La tasse vidée, il ouvrit les yeux et sembla me demander une nouvelle ration du précieux breuvage.

Je n'ignorais pas qu'il était dangereux de le laisser boire à sa soif après une longue privation. D'ailleurs, j'allais sans doute avoir affaire à d'autres victimes du désastre et il importait de ménager ma gourde. J'eus donc l'air de ne pas comprendre.

L'enfant ayant à peu près repris ses sens, je lui demandai :

— Comment t'appelles-tu ?

— Georges.

— Tu es seul ?

— Maman et petit frère Tony... là.

Il indiquait de la main la hutte de bambou, à une courte distance.

— Ta mère, demandai-je d'une voix tremblante, n'est-elle pas mistress Hamilton ?

— Oui.

— Juste ciel ! Viens alors... viens vite.

Je voulus le remettre sur ses pieds. Comme il ne pouvait se soutenir, je l'enlevai dans mes bras et le portai vers la hutte.

Je n'eus pas besoin d'y entrer. Une voix d'enfant frappa encore mon oreille, et j'aperçus un autre petit garçon, moins âgé que le premier. Il semblait pourtant être beaucoup plus fort, avoir moins souffert que Georges. Sans doute, en qualité du plus jeune, on lui avait réservé toutes les douceurs, toutes les ressources dont on pouvait disposer. Il allait et venait autour d'une personne étendue sans mouvement devant la cabane et répétait avec un accent plaintif :

— Maman !... Maman !... Frère George !

A ma vue, il fit un geste de frayeur ; la présence de son frère, que je venais de déposer sur l'herbe, le rassura.

Je ne songeai d'abord qu'à la mère, dont l'état paraissait le plus alarmant. Je me penchai vers elle et, malgré l'obscurité, je reconnus ma chère mistress Hamilton. Elle, que j'avais vue si belle, si fraîche et si forte, était maintenant un véritable squelette. D'une pâleur effrayante, elle ne respirait plus, et son cœur avait des battements presque insensibles.

J'employai avec la mère le moyen qui m'avait si bien réussi avec l'enfant; j'introduisis dans sa bouche quelques gouttes d'eau. Elle eut un léger mouvement, et je m'arrêtai aussitôt, laissant au liquide le temps d'opérer son action salutaire. Au bout d'un moment, je renou-



velai l'épreuve, qui n'eut pas moins de succès. Enfin je réussis à lui faire avaler toute la tasse.

Mistress Hamilton ouvrit, puis referma les yeux. Ne croyant pas qu'elle eût recouvré connaissance, j'achevai de verser dans la tasse l'eau de ma gourde, quand elle balbutia avec effort :

— Mes enfants... Donnez à mes enfants.

Pour la satisfaire, j'en donnai quelques gorgées aux petits garçons, surtout au plus jeune; mais j'obligeai

mistress Hamilton d'en avaler la plus grande part, et bientôt elle sembla ranimée.

— Merci, dit-elle d'une voix éteinte; qui êtes-vous donc, vous que la Providence envoie pour nous sauver?

— Chère mistress, mon amie, ma mère, ne me reconnaissez-vous pas?

— Emma! Ma petite Emma, c'est toi!

Et nous nous embrassâmes avec effusion.

. . . .

. . . .

Une heure plus tard, toute la troupe, sauf un homme chargé de garder les chevaux de l'autre côté du ravin, se trouvait établie devant la hutte. Mistress Davers s'était jointe à moi pour prodiguer des soins à la pauvre famille; et, comme nous nous étions pourvues des provisions nécessaires en pareil cas, nous eûmes le plaisir de voir la mère et les enfants assez bien remis. Tandis que les petits garçons s'endormaient sur l'herbe, mistress Hamilton nous raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé.

Au moment où les furieux tremblements de terre annoncèrent l'éruption, elle avait quitté, avec ses enfants et quelques domestiques, son habitation, qui s'était transformée bientôt en un monceau de ruines. Les domestiques, terrifiés, n'avaient pas tardé à se disperser, et sans doute la plupart périrent. Une seule servante mulâtresse, qui donnait la main au petit George, était restée avec la mère et les enfants.

On atteignit ainsi la hutte abandonnée et, ne pouvant aller plus loin, il fallut s'y établir, au milieu des cou-

rants de lave. On attendait depuis huit jours la fin des horribles convulsions de la nature.

Les malheureux avaient vécu de quelques taros oubliés par les anciens propriétaires de la hutte, de la chair des animaux suffoqués ou brûlés dans le voisinage; l'eau manquait, toutes les sources, comme nous savons, ayant tari. Heureusement, parmi les bêtes à cornes, emprisonnées dans l'îlot, était une vache dont le lait avait été bien précieux pour la pauvre famille. Durant les premiers jours, cette vache, quoique ne buvant plus, avait continué de donner un peu de lait; mais ses mamelles ayant fini par se dessécher, cette ressource suprême avait fait défaut. Pour comble d'infortune, la servante mulâtresse, qui était fort dévouée à mistress Hamilton, voulut s'écarter pour chercher quelque moyen de salut, et ne revint pas à la cabane. Selon toute apparence, elle avait péri, écrasée par un éboulement, et mistress Hamilton demeura seule avec ses enfants dans cet enfer.

Elle avait ménagé avec le plus grand soin les dernières gouttes de lait, réservées vers la fin au petit Tony seul. Aussi, était-il moins malade que la mère et le frère aîné qui, depuis trois jours, étaient privés de toute espèce de boisson. La famille ne pouvait plus ni sortir ni même se mouvoir. Ayant eu connaissance de notre approche, mistress Hamilton et George s'étaient efforcés d'attirer notre attention avec le drapeau informe que l'on sait; mais dès qu'ils avaient été hors de la hutte, la force leur avait manqué, et ils étaient tombés sans sentiment. à quelque distance l'un de l'autre.

Nous pleurions tous, en écoutant ce douloureux récit. Je me jetai de nouveau dans les bras de mistress Hamilton :

— Courage! lui dis-je, vos épreuves sont finies. Le capitaine, votre mari, ne tardera pas à revenir, et l'on vous aidera à refaire promptement votre fortune... Remerciez Dieu qui vous a tirée de ces affreux dangers.

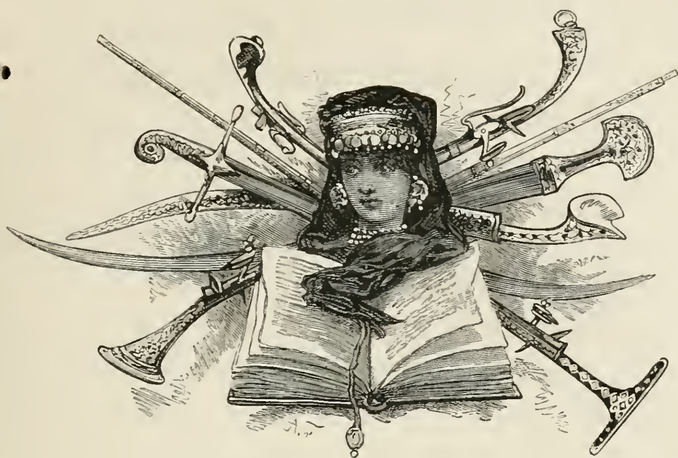
— Je remercie Dieu et vous aussi, Emma, répondit mistress Hamilton attendrie, car vous avez été l'instrument de notre salut.

— Seulement, dit mistress Davers d'un ton rigide, on aurait pu souhaiter qu'Emma n'achetât pas cette faveur par un excès de témérité!

— Ne la blâmez pas trop, ma chère, dit l'ancienne directrice à la nouvelle; sans cette témérité généreuse, mes enfants et moi nous serions morts la nuit dernière.

Le lendemain matin, la lave s'étant refroidie, nous pûmes franchir le ravin sans accident; et avant la fin de la journée, nous nous trouvâmes en sûreté dans le village de la côte. On peut s'imaginer si je récompensai d'une manière libérale les braves gens qui nous avaient prêté leur concours!

Aujourd'hui, la famille Hamilton, plus riche que jamais, est établie dans une île voisine; je la vois souvent, et nous parlons avec mon amie de nos affreuses émotions passées, qui contrastent avec nos félicités présentes.



DARINKA

LA PETITE MONTÉNÉGRINE

I

Les femmes au Monténégro. — Mon frère Peters. Le DOMACIN et la DOMACICA.

Mon pays est un pays pauvre, hérissé d'âpres et sombres montagnes qui lui ont fait donner son nom de Monténégro. Ma nation est petite par le territoire qu'elle occupe, mais grande par le courage et l'énergie. Chrétienne au milieu des nations musulmanes, elle a tenu, de temps immémorial, et tient encore en échec toutes les forces de la Turquie. Dans cette lutte séculaire, elle a souvent combattu avec avantage contre des ennemis innombrables; et, si parfois elle a pu être vaincue, elle

n'a jamais été ni domptée ni soumise; elle a conservé sa fière indépendance.

Parmi ces rudes montagnards, dont la principale préoccupation est la guerre, qui ne sortent jamais de chez eux, sans avoir tout un arsenal d'armes à leur ceinture, la condition des femmes ne saurait être douce; d'ailleurs, le Monténégro se trouve sur la frontière des pays où la femme, encore esclave, est soumise aux règles despotiques du harem. Aussi, dans nos « communautés », devons-nous faire les plus pénibles ouvrages.

C'est nous qui portons les fardeaux, qui allons remplir les outres ou les barils à la citerne; on nous emploie même à la culture de la terre. Dans l'intervalle de ces travaux, nous tricotons des bas, nous filons, nous tissons, nous taillons les étoffes, nous brodons ces riches ornements qui font l'admiration de l'étranger. Nos pères et nos maris ne nous parlent guère que pour nous donner des ordres; la plupart du temps, ils paraissent à peine s'apercevoir de notre présence. Humbles et respectueuses devant eux, nous remplissons nos devoirs, si durs qu'ils soient, sans murmure et sans plainte. En revanche, dans l'intimité, nous sommes les reines du foyer. Nos fils ont pour nous une tendresse profonde, nos frères nous couvrent d'une affection et d'une protection constantes. Nous pouvons aller et venir partout, sans avoir à craindre un mot ou un regard offensant. Pour les Monténégrins, le respect de la femme est le premier devoir de l'homme d'honneur. En temps de guerre, un montagnard qui aurait tiré sur un groupe où se trouve une femme serait déshonoré. Nos ennemis

le savent si bien que les Albanais de certaines tribus s'embusquent derrière leurs femmes, avec la certitude que pas un de nos guerriers ne voudra faire feu sur eux.

Que pouvait être l'instruction féminine dans un pays ainsi constitué? Hélas! on le devine; cette instruction,



jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, était presque nulle. Comme je l'ai dit, coudre, filer, broder, vaquer aux soins du ménage et aux travaux des champs, voilà notre lot; qu'avions-nous besoin de cultiver notre esprit? Depuis quelques années seulement, un souffle nouveau a passé sur nos montagnes, sur nos vallées presque inaccessibles. Notre noble et vaillant pays devait comprendre quelle supériorité donne à une nation le développement de l'intelligence; il n'a pas voulu laisser cette

supériorité à ses ennemis. Un grand nombre d'écoles, tant pour les filles que les garçons, s'élèvent chez nous. J'ai été une des premières à profiter de ce changement survenu dans nos mœurs.

Ma famille habitait la province des Bielopavitz, l'ancienne Zeta, une des plus fertiles et des plus riches provinces du Monténégro. Les montagnes y sont moins raides et moins sauvages que dans le reste du pays; elle a des eaux abondantes, de belles forêts, de riches pâturages; on se croirait dans un des cantons privilégiés de la Suisse. Le prince souverain du Monténégro possédait une petite villa non loin de mon village, et il venait chaque année y passer quelques jours, pour se livrer au plaisir de la chasse.



Ce village, composé au plus de cinq ou six maisons basses et de forme allongée, était occupé presque tout entier par la communauté ou *Dom*, à laquelle j'appartenais. Ces « communautés », formées des membres d'une même famille, ont un chef patriarcal, appelé *Domacin*, qui est nommé à l'élection et auquel on obéit aveuglément. Il dirige les affaires du logis, commande les travaux communs, pourvoit aux besoins de tous. Sa femme, la *Domacica*, a la haute main dans les affaires du ménage, dont elle rend compte au chef. Elle prend soin aussi de l'éducation des enfants, leur enseigne leurs prières. Dans les soirées d'hiver, au coin du feu, elle leur raconte les légendes merveilleuses du pays, l'histoire des héros monténégrins du temps passé; elle leur ap-

prend les chants contenus dans les *Pesmas*, ce recueil de nos poésies nationales. Ces récits et ces chants, empreints du plus ardent patriotisme, enflamment l'imagination des garçons et des filles, les préparent, dès l'âge le plus tendre, à des actes de courage et de dévouement.

Je reçus une éducation de ce genre dans ma première enfance. Ma mère, la Domacica, était une douce créature qui, malgré sa bonté, exigeait de mes frères et sœurs, comme de moi, toute la somme de travail que nous pouvions fournir ; elle suivait en ceci la tradition locale et prêchait d'exemple. Mon père pourtant, le domacin, passait pour un des hommes les plus riches de la principauté ; il était sénateur, et jouissait d'un grand crédit auprès de notre souverain, à cause des services qu'il avait rendus dans la guerre contre les Turcs. Il n'en vivait pas moins avec une simplicité extrême au milieu de nous, quand les affaires de l'État ne l'appelaient pas à Cettigné, notre capitale ; et il veillait à ce que chacun, dans la mesure de ses forces, contribuât au bien-être général.



Aussi semblais-je condamnée, comme la plupart des petites filles monténégrines de ce temps-là, à une ignorance presque complète ; la Providence en disposa autrement. Mon frère aîné, Peters, qui m'aimait beaucoup, étudiait au monastère de Cettigné pour être *pope* (prêtre du rit grec). Disons en passant que nos popes sont

astreints, comme les autres Monténégrins, au service militaire. La guerre incessante que nous faisons aux sectateurs de Mahomet réclame toutes les forces de la nation; nous-mêmes, les jeunes filles et les enfants, nous y prenons souvent une part active. Dans les combats, nous portons des munitions aux tirailleurs, nous transmettons les ordres et les nouvelles, nous relevons et pansons les blessés; et il nous faut parfois, pour accomplir cette tâche, autant de courage qu'aux combattants. Mais revenons.

Mon frère Peters étudiait donc pour être pope et se trouvait, par suite, beaucoup plus instruit que la plupart des jeunes gens de son âge. Dans ses fréquentes visites à la communauté, c'était lui qui, tout en nous parlant de Dieu, de la Vierge et des Saints, nous faisait la lecture des *Pesmas*. Il savait donner à ces poésies nationales un accent, une vigueur qui excitaient l'enthousiasme des petits comme des grands. Moi particulièrement, je ressentais cet enthousiasme; je voulais connaître tous les chants, toutes les pièces de vers, contenus dans le précieux recueil. Peters, dont j'étais la favorite, se prêtait à mon désir. Seulement, comme il eût été trop long de me les apprendre par cœur, il préféra m'enseigner à les lire moi-même et, en se jouant, il me donna des leçons de lecture. J'avais une telle ardeur à l'étude que je fis des progrès rapides; au bout de très peu de temps, je fus en état de lire, à mon tour, les poésies patriotiques devant la famille assemblée.

Ce fut un véritable événement dans notre Dom, qui

se composait alors d'une trentaine de personnes. Mes sœurs, mes cousins et cousines, témoignèrent quelque jalousie; les vieux de notre parenté ne se gênèrent pas pour désapprouver un acte si contraire aux usages. Celui dont la désapprobation me fut le plus sensible était mon père, le domacin, devant lequel tout tremblait au logis. Un soir que, le livre à la main, je faisais parade



de ma science, il me regarda en fronçant le sourcil, et me chargea d'une besogne très pénible pour le lendemain. Il ne m'adressa pas un mot de reproche, mais je savais ce que signifiait son attitude sévère, et je pleurai toute la nuit.

De ce moment, je ne me livrai plus à la lecture en sa présence; j'eus bientôt une preuve plus éclatante encore du peu de cas qu'il faisait de l'instruction féminine.

Le souverain du Monténégro venait d'établir à Cettigné une école pour les jeunes filles; quelques-uns des

notables habitants de la principauté s'étaient empressés d'y envoyer leurs enfants. On parla devant moi de l'institution nouvelle et je conçus un ardent désir d'aller à Cettigné pour y recevoir une éducation complète. Je connaissais l'état de fortune de notre communauté, et une pareille dépense n'était pas au-dessus de ses moyens; mais comment parler de ce projet à mon père, toujours si rigide à mon égard? Mon sang se glaçait à cette pensée, et j'étais sûre que ma mère, de son côté, ne consentirait jamais à lui faire une telle demande. Je m'adressai donc à mon frère Péters; en sa qualité de garçon et d'aîné, il avait plus de liberté auprès du domacin, et était assez éclairé pour comprendre les bienfaits de l'instruction.

Le bon Péters se chargea volontiers de cette petite négociation et parla à mon père, qui lui répondit par un refus net et catégorique. Il voulut insister; le domacin, fort absolu dans ses idées, lui ferma la bouche. Péters, tout confus, me fit entendre que je ne devais pas songer à changer jamais la détermination du chef de la famille.

Quoique je n'eusse alors guère plus de dix ans, je ressentis un chagrin cruel. Pour comble de malheur, je ne pouvais confier ce chagrin à personne, sauf à Péters que ses études tenaient habituellement éloigné de nous, et il me fallut dévorer mes larmes. Je ne conservais aucune espérance de réaliser mes projets d'éducation, quand se produisit un événement qui exerça une grande influence sur ma destinée.

II

Les chèvres et la poésie héroïque. — Une rencontre. Les brigands turcs. — Courage et timidité.

On était au commencement de l'automne, et tous les membres de notre communauté travaillaient à la rentrée des récoltes. Pour moi, quoique fille d'un sénateur, j'avais, à raison de mon jeune âge, la mission de garder, dans des rochers situés assez loin de notre demeure, une douzaine de chèvres, qui étaient bien les bêtes les plus capricieuses, les plus indociles du monde entier. Je n'en prenais pas plus de souci pour cela, car je m'asseyais habituellement sur la bruyère, à l'ombre d'un buisson, et mon livre de *Pesmas* à la main (le seul livre que je possédasse), je donnais beaucoup plus d'attention aux belles actions de nos anciens vladikas, aux admirables dévouements de nos héroïnes, qu'aux fantaisies bizarres de mon troupeau.

Un soir, après une journée passée ainsi dans la montagne, je me disposais à rappeler mes chèvres et à retourner au village. Le soleil descendait rapidement vers le sommet du Lovchen, et il y avait plus d'une demi-heure de marche pour arriver chez nous. L'esprit encore plein des choses merveilleuses que contenait mon livre, je chantais, avant de me remettre en route, un de nos poèmes nationaux, et j'y mettais tant de cœur, tant d'enthousiasme, que ma voix d'enfant réveillait l'écho des bois et des rochers.

Je ne m'imaginais pas que je pusse être entendue par une créature humaine dans cette solitude, lorsque



tout à coup un homme sortit d'un taillis à quelques pas, un fusil à la main, et s'arrêta devant moi.

Je me tus et mon premier sentiment fut la frayeur. J'étais tout près de la frontière turque, et, à cette époque, les Albanais musulmans opéraient souvent sur le territoire monténégrin de courtes et rapides incursions qu'on appelait *tchetas*, véritables actes de brigandage, comme les razzias des Arabes. L'homme pouvait donc être un Turc, qui venait dérober mes chèvres et me tuer par occasion, vu que, dans ces escarmouches de frontières, les enfants eux-mêmes n'étaient pas épargnés.

Le premier mouvement passé, je ne tardai pas à me rassurer. L'inconnu avait l'apparence d'un chasseur, et je me souvins d'avoir entendu, pendant la journée, plusieurs coups de fusil ne ressemblant pas aux puissantes détonations de nos fusils montagnards. Je me confirmai dans cette supposition lorsqu'il fut rejoint par un beau chien blanc, marqué de feu, qui, loin de gronder, comme eût fait un de nos féroces chiens de garde, s'approcha pour me caresser. D'autre part, le chasseur avait un air de bienveillance et de noblesse à la fois qui inspirait la confiance, et peut-être appartenait-il à la maison du prince, située à une lieue de là.

Son costume, cependant, contrastait, avec le costume somptueux dont se parent les habitants de nos montagnes et qui constitue souvent toute la fortune de leur propriétaire. Encore jeune et robuste, il portait la *gougne* blanche, sorte de tunique, le *djamadan* ou gilet croisé ; et le *kolan*, ceinture de maroquin rouge, hérissée habituellement d'armes nombreuses. Il était coiffé de la *beretta* rouge et chaussé de bottes molles montant jusqu'au genou. Mais son djamadan, au lieu d'être riche-

ment brodé d'or, selon l'usage, n'avait que de simples soutaches de soie. De même, sa ceinture, au lieu de soutenir ces cangiars à gaîne d'argent, ces pistolets incrustés d'or et de corail qui ornent le kolan de la plupart des Monténégrins, ne soutenait qu'une modeste cartouchière. Son fusil était un fusil moderne à deux coups, de fabrique française. Malgré la simplicité de cet équipement, on ne pouvait, en présence de cet inconnu, se défendre d'un sentiment de respect.



Il s'avança vers moi et me dit en souriant :

— Voilà une brave petite fille, qui chante avec âme les poésies monténégrines! Il te manque une *guzla* (sorte de guitare) pour t'accompagner, ma chère; mais ta voix est fraîche et tu as l'air de comprendre les beaux sentiments que tu exprimes.

J'étais interdite et fort émue; néanmoins, je m'appro-

chai de lui et, après m'être inclinée, je lui baisai la main, en disant, selon l'usage :

— Oh ! louez Dieu.

Le chasseur continuait à me regarder avec bonté. Comme je reprenais machinalement ma quenouille, en cherchant à dissimuler mon livre sous mon tablier, il me dit avec surprise :

— Ah ! ça, tu sais donc lire ?

Je rougis et fis un signe affirmatif.

— C'est une connaissance beaucoup trop rare dans la principauté, surtout parmi les femmes ; mais cela changera, j'espère.... Comment t'appelles-tu, ma fille?

Je lui dis mon nom et celui de ma communauté.

— Ah ! tu es de bonne race, Darinka ? répliqua l'inconnu avec plus d'aménité encore ; ton père est sénateur et capitaine d'une *nahia;* on le connaît pour un honnête homme et un solide défenseur du Monténégro... Il t'apprendra à bien aimer ta patrie, ma fille ; écoute-le et obéis-lui toujours... Adieu.

Il appela son chien et rentra dans le taillis.

Quand il eut disparu, je demeurai un moment frappée de stupeur. Je craignais d'avoir commis quelque inconvenance, et, bien que je n'eusse pas prononcé quatre paroles, d'avoir dit quelque sottise. Je finis pourtant par rassembler mes chèvres, et je me mis en devoir de regagner ma demeure.

L'ombre des pics s'allongeait dans la plaine, une brume légère commençait à s'élever du fond des vallées. En me retournant, mes yeux tombèrent sur un objet brillant qui reflétait les derniers rayons du soleil. Je

m'arrêtai; l'objet était en mouvement et paraissait se diriger vers moi à travers un hallier. Tout à coup, les feuilles s'écartèrent, et je me trouvai en présence d'un grand démon de Turc, derrière lequel s'agitait une troupe d'autres. L'objet brillant, qui avait attiré mes regards, était un interminable fusil albanais aux riches incrustations.

La vue des turbans détestés produisit en moi un changement rapide. La timidité puérile que j'éprouvais tout à l'heure, fit place à des sentiments de fureur et de haine; car, nous autres enfants monténégrins, nous suçons avec le lait l'horreur du musulman. Je ne cherchai donc pas à fuir, et debout, les yeux étincelants, les poings serrés, j'attendis mon sort.

Il n'y avait pas d'illusion à se faire. Ces Turcs albanais, qui pénétraient en armes sur notre territoire, étaient des brigands. En s'embusquant dans les roches et les broussailles, ils ne pouvaient avoir pour but que de piller et de voler... mes chèvres que, dans mon ardeur belliqueuse, je me disposais à défendre avec ma quenouille.

Ils ne me tinrent pas longtemps dans l'incertitude. Tandis qu'ils débouchaient de toutes parts, au nombre de douze ou quinze, celui que j'avais vu le premier et qui semblait être le chef de la bande, s'élança vers moi; il dit, en me posant un poignard sur la gorge :

— Chienne, si tu bouges, si tu pousses un cri, je te tue!

Je l'examinai sans pâlir. Il était, comme je l'ai dit, d'une taille colossale; une épaisse moustache noire,

qui rejoignait presque ses oreilles, lui donnait une expression farouche. Outre le fusil et le poignard dont il me menaçait, il avait plusieurs pistolets à sa ceinture.

Je demeurai impassible et ne répondis pas.

— Écoute, enfant, reprit-il bientôt d'un ton radouci,



je ne te ferai pas de mal et je n'emmènerai pas tes chèvres, si tu veux m'apprendre par où a passé le prince de Monténégro.

— Le prince ! répondis-je ; je ne connais pas le prince.

— Allons donc ! Tu causais tout à l'heure avec lui : nous vous voyions très bien de cette roche grise, derrière laquelle nous étions cachés.

J'appris ainsi que le chasseur si bienveillant, dont

j'avais fait la rencontre, était notre souverain. Cette certitude me confirma dans la résolution de me laisser massacrer plutôt que de le trahir. Je répondis sans hésiter :

— Si vous parlez du chasseur, qui se trouvait là il y a quelques moments, il a pris de ce côté.

Et je montrai une direction tout à fait opposée à celle que le prince avait suivie.

Le chef consulta ses hommes ; sans doute mon indication ne concordait pas avec les observations de quelques uns d'entre eux, car il revint à moi et me dit d'un ton irrité :

— Tu nous trompes, petite vipère ; le prince n'a pu aller de ce côté... Par la Caabah ! si tu persistes à mentir, je te couperai la tête, je ferai de ton corps une pâtée pour les chiens et les corbeaux.

— Faites, répondis-je froidement.

Il se remit à causer avec ses compagnons ; ils paraissaient irrésolus, et on pouvait croire qu'ils connaissaient imparfaitement le pays. Le chef se retourna vers moi :

— Tu peux du moins, reprit-il, nous indiquer la maison de campagne du prince ? Elle doit être dans le voisinage.

— Par-là, dis-je en désignant au hasard un point éloigné de l'horizon.

— Tu vas nous y conduire, et si tu cherches à nous égarer, malheur à toi !

— Je n'irai pas avec vous... Je ne peux quitter mes chèvres.

La naïveté de cette réponse fit rire le Turc.

— Tes chèvres ! s'écria-t-il ; qu'Asrail les confonde !..

Nous rejoindrons sans doute ce prince maudit aux abords de sa demeure.

Pour comprendre le besoin que ces bandits avaient d'un guide, il faut savoir que, dans le Monténégro, il n'y a pas de chemins, mais seulement des sentiers à peine visibles et se croisant en tous sens. Or, à l'heure



où nous étions et dans cette partie boisée du pays, il semblait impossible de se conduire si l'on n'avait une grande habitude des localités. Je feignis de me résigner à mon sort, et comptant que les chèvres sauraient regagner seules notre habitation, je dis avec tranquillité :

— Vous voulez voir la maison du prince? Je vous la montrerai et peut-être, comme vous dites, rencontrerons nous le prince lui-même de ce côté... Partons.

Cette résignation apparente éveilla encore certains

soupçons parmi les Turcs. Le chef me dit, de son ton menaçant :

— Tu espères peut-être nous échapper, après nous avoir égarés ; par la barbe du prophète ! j'y mettrai bon ordre.

Il tira de sa ceinture une longue courroie, dont il m'attacha le bras tandis qu'il tenait à la main l'autre extrémité. De la sorte, je conservais la liberté de marcher et de me mouvoir, quoiqu'il me fût impossible de fuir. Sans doute ces précautions étaient bien incomplètes, mais j'avais alors onze ans à peine, et j'étais liée à une espèce de géant, capable de m'écraser d'un geste.

Nous nous mîmes en marche et je dirigeai la troupe vers la partie la plus solitaire, la plus accidentée du canton. Je supposais qu'en éloignant ainsi les Albanais, qui sans doute en voulaient à sa vie, le prince aurait le temps de regagner sa demeure. Malgré ma jeunesse, je n'ignorais pas combien était dangereux le jeu que je jouais. J'avais affaire à des hommes féroces, pour lesquels le meurtre d'une petite fille telle que moi ne serait qu'une bagatelle. Aussi avais-je fait le sacrifice de ma vie ; je m'attendais à être égorgée d'un moment à l'autre, et je disais tout bas des prières, afin d'être prête à paraître devant Dieu.

Les brigands, du reste, ne se fiaient pas entièrement à moi et prenaient les mesures exigées par la prudence en pays ennemi. Tandis que le chef à barbe noire et quelques-uns de ses hommes me gardaient à vue, les autres se détachaient à droite et à gauche pour éclairer la marche. D'autres se glissaient en rampant dans les

taillis et les fougères ou bien grimpaient sur les rocs voisins. Or, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait ni créature humaine, ni habitation. La solitude, de plus en plus profonde, où je les entraînais devait finir par leur donner le soupçon de la vérité et attirer sur moi leur vengeance.

Nous avancions toujours et je m'imaginais avoir déconcerté les mauvais desseins des bandits. Je remerciais Dieu mentalement de m'avoir choisie pour sauver notre prince; je me disais que, peut-être, un de nos bardes monténégrins composerait sur ma mort un chant, qui prendrait place dans les *Pesmas* de l'avenir. Cette idée me donnait courage, quand, au moment le plus inattendu, un coup de fusil retentit à moins de cent pas de nous et fit faire halte à toute la bande.

Cette détonation ne provenait pas, cette fois encore, d'un de nos fusils montagnards, mais d'une de ces armes fines, à nouveau système. Évidemment c'était le prince, que je croyais dans une direction opposée, et qui, s'acharnant à la poursuite d'un lièvre ou d'un renard, s'était fourvoyé dans ce lieu sauvage. J'en doutai d'autant moins que, à la suite du coup, je distinguai la voix d'un chien, suivant à la piste un animal blessé.

J'éprouvai une grande consternation. En voulant sauver notre bien-aimé souverain, je l'avais perdu; en voulant dérober sa trace aux Turcs, je les avais conduits justement à l'endroit où il était. Les bandits, tout joyeux, se réunirent pour concerter un plan d'attaque.

— C'est lui! dit le chef à voix basse; cette enfant nous a bien guidés... J'ai cru qu'elle nous trahissait et

j'ai failli lui faire sauter le crâne... Mais Dieu est grand! ce giaour est à nous!

Il donna précipitamment ses ordres; les brigands se dispersèrent en silence, manœuvrant pour envelopper le prince et peut-être le massacrer.

Revenue d'un premier moment de stupeur, je songeai qu'il était important d'avertir sans retard le noble chasseur du danger qui le menaçait. Mais comment? Le chef turc et trois ou quatre autres bandits me surveillaient avec un soin jaloux. Au moindre cri poussé pour donner l'alarme, je devais recevoir un coup de cangiar à travers la gorge. D'ailleurs, était-il sûr que ma faible voix parviendrait jusqu'au prince?

Nous marchions fort vite et j'entendais toujours en avant l'aboi du chien sur la piste du gibier; sans aucun doute nous gagnions du terrain et nous ne pouvions tarder à atteindre le chasseur. Une inspiration me vint; comme nous traversions un bois assez sombre et encombré de broussailles, je me rapprochai du chef turc, qui tenait sous les bras son énorme fusil; posant furtivement le doigt sur la gâchette, je fis partir le coup.

Une puissante explosion ébranla la campagne et fut répétée au loin par mille échos. Le chef s'arrêta et poussa une exclamation de colère, tandis que tous ses gens accouraient, croyant obéir à un signal. Il y eut une courte halte et il parut, à en juger par quelques plaintes sourdes, que l'un des brigands avait été légèrement blessé. Mais je ne songeai pas à ces détails : persuadée que l'on m'avait vue, je m'imaginai être à mon dernier moment et je baissai la tête, attendant la mort.

La mort ne vint pas. Le chef turc supposa qu'une branche avait accroché la détente de son fusil et causé l'explosion; la bonne volonté que j'avais montrée détournait les défiances. Quoi qu'il en fût, le chef ayant rechargé son arme et échangé quelques mots avec ses gens, les Turcs reprirent leurs évolutions. Je fus entraînée dans le mouvement général, et nous continuâmes d'avancer à travers les bois.

III

Les KABAHADIE. — Ma part dans le combat. — Où suis-je? La récompense.

Je pus croire d'abord que mon stratagème avait réussi, que le prince était sur ses gardes. On n'entendait plus la voix du chien, et les brigands qui, jusque-là, se dirigeaient d'après des indices précis, parurent bientôt désorientés. Ils ne tardèrent pas à s'arrêter de nouveau pour se concerter et pour écouter.

Pendant ces minutes d'indécision, un murmure de voix s'éleva à quelque distance, et ces voix devaient appartenir à des gens du pays. Seulement, comme nous étions dans un fourré épais, nous ne pouvions reconnaître ni le nombre ni la qualité probable de ces gens.

Les Turcs, en force et bien armés, ne songèrent pas à reculer. Le chef à la moustache noire dit à son monde avec résolution :

— Ce ne peut être que *lui*... Sans doute il aura rencontré des compagnons de chasse... Mais ce qui est

écrit sur la table de Prédestination est inévitable...
Par al Boracq! n'épargnons pas ces maudits.

Il étendit la main et toute la bande des Turcs s'élança en avant. Ils marchaient si vite que j'avais de la peine à les suivre.

Bientôt les arbres s'éclaircirent; quand nous arri-



vâmes à l'extrémité du fourré, un spectacle inattendu frappa mes regards.

A moins de cinquante pas de nous, dans une espèce de ravin, stationnait un groupe d'hommes armés, un peu moins nombreux que les brigands dont j'étais prisonnière. Le prince, qu'on distinguait à son costume simple, se tenait au milieu d'eux, calme et souriant, appuyé sur son fusil de chasse. Les hommes qui l'en-

touraient paraissaient, au contraire, vivement agités. A leur brillant uniforme, à l'aigrette qui surmontait leur beretta, je reconnus les *kabahadie*, ou gardes du corps, que j'avais fort admirés dans d'autres circonstances. Sans doute ils avaient appris la présence dans le pays de certains turcs suspects et s'étaient mis à la recherche de leur maître, parti seul pour la chasse. Le coup de fusil tiré par le prince, celui que j'avais tiré, on sait comment, dans le bois, leur ayant donné l'éveil, ils venaient de rejoindre le chasseur, au moment où leur assistance pouvait être fort nécessaire.

Toutefois, le prince lui-même ne semblait pas bien effrayé; il avait l'air de railler gaiement ses gardes du corps de leur sollicitude. Ceux-ci, lorsque nous débouchâmes tout à coup des buissons, se rangèrent prestement autour de lui en criant :

— La *tcheta !* c'est bien une *tcheta !*

Et ils se disposèrent à faire feu ; mais le prince leur ordonna d'abaisser leurs armes, voulant sans doute connaître d'abord les intentions des étrangers.

Ces intentions ne furent pas longtemps douteuses. Dès que les Turcs se trouvèrent en présence des Monténégrins, ils déchargèrent sur eux leurs fusils beaucoup plus bruyants que redoutables, car ni le prince, ni personne de sa suite ne fut atteint. En revanche, les *kabahadie* tirèrent à leur tour, et un des Turcs roula par terre, tandis qu'un autre semblait blessé grièvement.

Le combat ainsi commencé, les détonations se succédèrent à courts intervalles. Chose singulière ! au milieu du feu et de la fumée, je n'éprouvais aucune frayeur.

Sans doute, tout enfant que j'étais, l'instinct belliqueux de ma race existait en moi; indifférente à mes propres dangers, je ne songeais qu'à ceux de notre souverain bien-aimé. Je n'avais même pas l'idée de m'enfuir, quoique le chef turc, pour être plus libre de ses mouvements, eût lâché la courroie qui me retenait captive.

Les brigands n'ayant pas l'avantage, le chef dit à ses hommes avec colère :

— Visez le roi des giaours, coquins!... Ne vous occupez pas des autres... Par Al-Boracq! vous allez voir.

Il éleva son long fusil, et ajusta le prince, qui ne cherchait nullement à se cacher et assistait, d'un air dédaigneux, à cette escarmouche de frontières.

Je me sentis tout à coup hors de moi. Comme nous traversions le lit d'un torrent desséché, je me baissai avec précipitation et je pris une poignée de sable que je lançai dans les yeux du géant turc; puis, je me jetai à corps perdu dans ses jambes pour le faire tomber.

Il ne tomba pas, mais le coup partit en l'air et personne ne fut atteint.

Le Turc poussa un cri furieux et voulut punir ma témérité; mais, au même instant, les Monténégrins firent une décharge et mon persécuteur fut renversé dans la poussière. Moi-même je ressentis à la poitrine comme un coup violent, et je tombai inanimée.

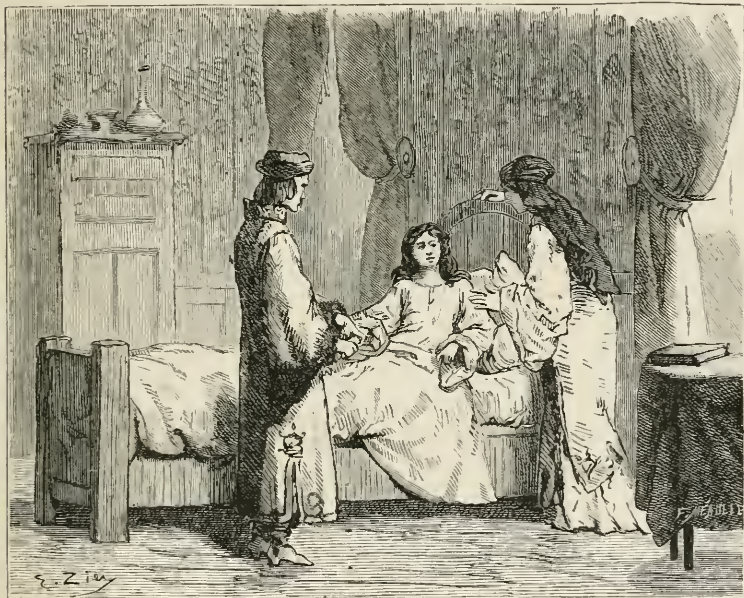
Je ne repris complètement mes sens que le lendemain matin. J'étais couchée dans un excellent lit et j'occupais une chambre d'un aspect tout nouveau pour moi. Au lieu de ces grandes pièces aux meubles rares et grossiers,



JE LANÇAI UNE POIGNÉE DE SABLE DANS LES YEUX DU GÉANT.

aux murs blanchis, n'ayant pour ornement que les *saintes images*, selon la coutume russe, je me trouvais dans une pièce claire et gaie, garnie de meubles brillants dont j'ignorais l'usage.

Je me soulevai et je promenai autour de moi des regards effarés ; deux personnes, qui chuchotaient dans



un coin, se montrèrent et s'approchèrent de moi. L'une était un homme vêtu de noir que je sus bientôt être un médecin ; l'autre était ma mère, la domacica de notre communauté.

A la vue de ma mère, les souvenirs me revinrent. Croyant lire sur son visage une expression de sévérité, je m'écriai avec inquiétude :

— Mère, mère, j'ai perdu mes chèvres... Que dira le domacin ?

Ma mère répondit en souriant :

— Paix! ma fille, ne t'inquiète pas, elles se retrouveront... Ah! ça, tu es donc mieux puisque tu peux penser à tes chèvres ?

Je la regardai avec étonnement ; quoique très fatiguée, je ne sentais aucun mal. Tandis que je cherchais à recueillir mes souvenirs, le médecin me tâtait le pouls et m'examinait avec attention ; il dit enfin :

— Il n'y a plus trace de fièvre et quelques heures de repos achèveront de guérir la petite malade... Son malaise provenait des violentes émotions auxquelles une enfant si jeune a été soumise. Quant à la balle qui pouvait la tuer, elle a produit seulement une forte contusion... Par exemple, la pauvre fillette est bien heureuse d'avoir porté sur la poitrine ce gros livre qui l'a préservée !

Et le docteur désignait sur une table le volume des *Pesmas*, dans lequel s'était incrustée une balle de gros calibre.

Quoique je souhaitasse certaines explications, je n'osai questionner le docteur, qui reprit bientôt :

— J'ai promis à son Altesse de lui donner des nouvelles... Je vais la rassurer.

Et il sortit.

Restée seule avec ma mère, qui m'imposait beaucoup moins que les autres, je demandai avec empressement :

— Domacica, que s'est-il passé et comment suis-je ici ?

— Calme-toi, dit ma mère en m'embrassant; il paraît que tu t'es bien conduite et le domacin est très satis-

fait... Un moment on t'a crue morte et hier au soir les *kabahadie* t'ont rapportée ici sans connaissance... On est venu nous chercher pendant la nuit, et te voilà guérie à présent.

— Que sont devenus ces payens de Turcs ?

— Ils ont été tués jusqu'au dernier.

— Ah ! tant mieux... Mais enfin où suis-je donc?



Comme ma mère allait répondre, deux personnes entrèrent dans la chambre.

Bonté divine ! L'une de ces personnes, que je reconnus sur-le-champ, était le prince lui-même ; l'autre, qui m'inspirait à peine moins de respect et de terreur, était mon père, dans son brillant costume de sénateur, avec le djamadan brodé d'or.

Je me renversai, toute rouge et confuse, sur ma couche, n'osant ni parler, ni regarder, ni même souffler. Le prince vint à moi et me donna un baiser sur les deux joues.

— Ah! mon enfant, dit-il, avec un accent de bonté, te voilà donc remise? Je t'ai vue hier, quand ce coquin m'ajustait, lui sauter au visage comme un jeune chat en colère, et tu as prestement détourné le coup qui m'était destiné.... Aussi, après avoir fait justice de ces bandits, ai-je voulu qu'on te transportât chez moi... Il eût été dommage qu'une vaillante enfant, telle que toi, fût laissée sans secours!

— Monseigneur, interrompit mon père avec sa rudesse ordinaire, votre Altesse est trop bonne pour cette petite fille... qui n'a fait que son devoir.

— Elle m'a rendu un grand service, reprit le prince, et je ne l'oublierai pas... Du reste, j'étais sur mes gardes et un coup de fusil, parti dans le bois on ne sait par quel hasard, avait averti mes *kabahadie* qui se hatèrent de me rejoindre...

— Ce n'est pas le hasard qui a fait partir le fusil du Turc! m'écriai-je.

— Qui est-ce donc?

J'avais cédé à un mouvement irréfléchi en prononçant cette parole; mais je ne pouvais refuser de répondre. Je racontai donc au prince comment je l'avais entendu dans la forêt et comment, dans mon désir de lui annoncer le voisinage des ennemis, j'avais eu l'idée de presser furtivement la détente du fusil dont le chef turc était armé.

— En ce cas, chère petite, reprit le prince, tu m'as rendu un service plus grand encore que je ne l'imaginais. Ce coup de fusil m'a donné l'éveil et a rallié mon monde autour de moi... Vraiment cette enfant

est merveilleuse de courage et de présence d'esprit!

— Votre Altesse va la rendre trop fière! dit mon père qui pourtant ne pouvait cacher complètement la joie que lui causait ma conduite.

Le prince, prenant mon père et ma mère à l'écart, leur parla bas. Ma mère, toujours humble et soumise, approuvait par des signes respectueux; au contraire, le domacin, qui conservait, même avec son souverain, une indépendance farouche, semblait faire des objections. Néanmoins, il s'approcha de moi et me dit avec une sorte d'impatience:

— Allons! Darinka, guéris-toi et tu iras à Cettigné, puisque son Altesse l'exige... Tu deviendras une savante, comme c'est à la mode aujourd'hui... J'étais bien sûr que ton frère, en t'apprenant à lire, me causerait des ennuis! Les traditions s'en vont; bientôt les femmes se croiront plus que nous!

Le prince ne jugea pas à propos de rectifier certaines idées du despotique montagnard et se contenta de sourire. Avant de se retirer, il me dit encore, d'un ton amical:

— Oui, tu viendras à la ville, mon enfant, et la princesse, ma femme, veillera sur ton éducation... Ce n'est pas tout... Je te dois un livre en remplacement de celui que la balle d'un de mes gardes du corps a mis hors d'usage.

Quelques jours plus tard, je fus envoyée à Cettigné pour y faire mes études. Mes sœurs et mes cousines s'en montrèrent fort jalouses; je ne parvins à les consoler un peu qu'en promettant de leur transmettre plus tard ce que j'aurais appris.

Mais le cadeau, que je reçus du prince, combla d'orgueil et de joie toute la famille; c'est un magnifique exemplaire des *Pesmas*, couvert de dorures et sur lequel son Altesse a daigné écrire quelques mots de sa main.





LORY

LA PETITE NOIRE

I

Le pays des grands lacs. — Mon éducation première. — Une Zériba. Comment on devient esclave.

Je suis fille de roi, non pas d'un roi portant sceptre et couronne comme les souverains de l'Europe, mais d'un chef noir, qui avait droit de vie et de mort sur quelques milliers de sujets.

Son royaume était situé dans une magnifique contrée qui avoisine les grands lacs du centre de l'Afrique. Là,

sous un ciel de feu, s'étend une terre féconde qui nourrit l'homme, presque sans travail. Le palmier lui fournit un vin parfumé, le cocotier des noix nourrissantes, le bananier des régimes savoureux. Il suffit de gratter légèrement le sol avec un outil de bois pour qu'il produise chaque année le sorgho et le maïs, dont la farine fait la base de l'alimentation. De plus, nous possédions de nombreux troupeaux de vaches et de chèvres, qui, en dépit des lions, prospéraient dans nos pâturages et nous donnaient un lait délicieux. La chasse ajoutait des mets nouveaux à nos plantureux repas; tantôt c'était un buffle ou une antilope qui tombait sous les coups de nos chasseurs; tantôt c'était un hippopotame, une girafe, ou même un monstrueux éléphant. et alors la tribu se réunissait pour un immense festin, à la suite duquel il y avait des chants et des danses pendant toute la nuit.

Ce pays semblait donc béni de Dieu. Malgré les querelles qui s'élevaient parfois entre voisins et causaient de petites guerres, la population y devenait de plus en plus nombreuse. On ne pouvait faire quelques lieues sans rencontrer de beaux villages, appartenant à des tribus indépendantes, mais jouissant d'une prospérité égale. Les fêtes s'y multipliaient à propos des semailles et à propos des moissons, parce qu'un chef naissait ou parce qu'un autre mourait; tout était prétexte au plaisir; la vie s'écoulait doucement dans la joie.

Hélas ! hélas ! ce pays, autrefois si peuplé, est maintenant dévasté et désert. Ces florissants villages ont été si bien effacés du sol qu'on ne saurait plus retrouver leur

emplacement. Les champs restent en friche, les troupeaux ont disparu ; les lions et les éléphants errent en maîtres dans ces lieux dont ils redoutaient tant les approches. Je dirai bientôt comment ces funestes changements sont arrivés.

Quoique fille de roi, il ne faut pas croire que, dès ma plus tendre enfance, j'aie vécu dans l'oisiveté et le luxe. Encore une fois, la royauté de mon père ne ressemblait pas à celles des pays civilisés. Son palais était une case, couverte en chaume, à peine plus grande que celle du commun de ses sujets; il contenait pour tous meubles des paniers tressés par les femmes, des pots de terre ou des calebasses, et quelques ustensiles de cuivre ou de fer obtenus par échange avec des peuplades éloignées. Ma mère, la reine (pauvre reine!), allait aux champs comme les autres femmes, pour semer le maïs ou le sorgho; et lorsque j'étais toute petite, elle me portait sur son dos, dans une sorte de poche faite en peau de gazelle. Son vêtement consistait en un simple jupon. Elle avait autour des bras et des jambes des anneaux de cuivre qui cliquetaient au moindre mouvement; de nombreux colliers de verroterie ornaient son col et sa poitrine. Ainsi parée, elle n'en vaquait pas moins à tous les soins du ménage, écrasant le grain, trayant les vaches, veillant à ce que le maître, lorsqu'il rentrait chez lui, trouvât son repas prêt et n'eût aucune plainte à exprimer.

Dès que je fus en âge de rendre quelques services, j'appris par l'exemple le travail domestique. Si ma mère, fatiguée, laissait tomber de sa main la pierre qui sert à

broyer le grain sur la *mourhaga*, je saisissais la pierre pour achever la besogne. Dans la laiterie, je prenais part aux manipulations du lait, ou bien j'allais dans les parcs ou *mourahs* veiller sur les troupeaux. En même temps, j'apprenais à tresser ces élégantes corbeilles qui forment le principal ornement de nos cases ; et j'étais d'autant moins gênée dans l'accomplissement de ces divers travaux, que j'avais pour tout costume une tunique de toile bleue et



au col, un triple collier de perles rouges, qui tranchaient sur ma peau d'ébène.

Je me sentais cependant bien heureuse et bien fière ! J'étais libre de courir au grand air, au soleil. J'accompagnais ma mère dans la forêt, aux arbres gigantesques, où elle recueillait de la gomme et du miel. Le soir, je l'accompagnais encore à la danse, qui avait lieu autour du grand baobab, au son des tambours de bois et des instruments monocordes de nos musiciens. Quel entrain, quelle gaieté dans ces bals, par nos nuits tièdes et étoilées, quand les rugissements lointains des lions ou les glapissements des hyènes faisaient écho au concert ! Ma

mère, comme toutes les négresses, aimait passionnément la danse; elle était encore jeune et belle; au milieu des autres femmes, elle paraissait vraiment reine par la jeunesse et la beauté.

Elle devait payer cher ces moments de bonheur!

J'avais une douzaine d'années, âge de l'adolescence sous nos climats brûlants, quand arriva la catastrophe qui mit fin à nos prospérités.

A quelques journées de marche de notre village, des Arabes, venus de la Haute-Égypte, avaient fondé, depuis peu de temps, un de ces établissements qu'on appelle des *zéribas*. Ce sont des espèces de comptoirs fortifiés, où ces gens échangent certaines marchandises d'Europe contre de l'ivoire et d'autres produits du pays, surtout contre des esclaves qu'ils dirigent ensuite sur l'Égypte ou sur Zanzibar. On m'a dit que les gouvernements de l'Europe faisaient des efforts pour réprimer ce commerce abominable; toujours est-il que la traite des noirs, quoique plus timide, n'a jamais cessé d'exister, et à l'époque dont je parle, elle était dans toute sa force.

Les possesseurs de la zériba établie dans notre voisinage, avaient paru d'abord assez modestes et assez paisibles. Ils s'étaient contentés de trafiquer sur les marchandises ordinaires; à peine achetaient-ils çà et là quelques pauvres noirs pris à la guerre et qu'ils employaient à leur service particulier. Mais peu à peu ils recrutèrent une foule d'aventuriers sans foi ni loi, accourus du nord de l'Afrique. Leurs magasins regorgeaient des marchandises les plus tentantes, étoffes, verroteries, liqueurs fortes, instruments de cuivre et de fer.

Ils possédaient beaucoup de fusils, dont la détonation seule portait la terreur parmi nous.

Alors ils s'enhardirent et songèrent à réduire en esclavage les peuplades au milieu desquelles ils vivaient,



trouvant sans doute le commerce des esclaves plus lucratif que les autres commerces. Grâce à leur nombre, à leurs armes formidables, ils commencèrent, sous divers prétextes, à opérer des razzias dans les environs, à enlever les hommes, les femmes et surtout les enfants dont ils croyaient avoir un meilleur débit dans les pays civilisés.

Comme ces moyens ne suffisaient pas pour alimenter leur marché, ils s'occupèrent de fomenter des divisions entre les tribus environnantes, de les exciter à se combattre mutuellement; puis, ils tombèrent sur les vainqueurs et les vaincus, affaiblis par la lutte, et les firent également esclaves. Plusieurs fois par an, ils envoyaient vers le Nord des convois de malheureux noirs que l'on ne revoyait jamais.

A raison de ces odieuses manœuvres, notre pays se dépeuplait avec rapidité. Chaque année, des villages entiers disparaissaient ainsi que leurs habitants, et on avait plusieurs fois averti mon père de prendre garde à ces Arabes maudits. Mon père, qui ne manquait ni de courage, ni d'expérience, riait de ces conseils. Il se croyait assez fort pour tenir tête aux marchands d'esclaves; et les relations amicales, qu'il entretenait avec plusieurs d'entre eux, le confirmaient dans sa sécurité. Cette sécurité était trompeuse, nous en eûmes bientôt la preuve.

J'ignore par quelles intrigues, quelles machinations ténébreuses, les gens de la zériba parvinrent à soulever contre nous tous nos anciens amis; j'ignore quel prétexte ils prirent eux-mêmes pour intervenir dans la querelle; mais, un jour, le grand tambour de guerre, déposé sous un hangar à deux pas de notre case, battit sans relâche, afin de réunir la tribu. Mon père, armé de son arc et de sa zagaie, se mit en marche à la tête de ses guerriers; il allait au devant de l'ennemi, tandis que les femmes, les enfants et les vieillards, devaient s'enfermer dans le village entouré de solides palissades.

Nous comptions, comme cela était arrivé plusieurs fois, voir bientôt nos gens revenir vainqueurs. Pendant la journée qui suivit leur départ, nous entendîmes au loin des explosions annonçant que la bataille était engagée. Ces bruits se rapprochèrent et, vers le soir, on aperçut quelques malheureux, couverts de sang et de poussière, qui se dirigeaient vers le village pour y chercher un asile. On se hâta de leur ouvrir la porte des palissades; ces pauvres fuyards étaient tout ce qui restait



de la troupe de mon père. Les autres avaient péri dans leur lutte contre des ennemis beaucoup plus nombreux et munis d'armes à feu; mon père lui-même avait été tué en combattant.

Qui pourrait peindre notre épouvante, notre désespoir, lorsque nous apprîmes ces désastreuses nouvelles! Les cris, les lamentations des veuves et des orphelins se faisaient entendre à plusieurs milles à la ronde. Ma mère, autrefois si heureuse et si folle, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine. Moi, je rugissais, je trépignais en pensant que je ne reverrais plus mon père bien aimé. Notre danger devint si pressant que

nous n'eûmes bientôt plus le loisir de nous abandonner à notre douleur et qu'il nous fallut songer à nous-mêmes.

A peine, en effet, les fuyards dont je viens de parler avaient-ils pénétré dans le village, que des bandes ennemies apparurent de toutes parts. Des coups de fusil, des hurlements féroces retentissaient autour de nous ; en un instant, le village fut enveloppé. On avait bien fermé la porte des palissades ; malheureusement, il ne se trouvait plus dans l'enceinte que des femmes éperdues, des enfants et des vieillards incapables de se défendre. Les Arabes commandèrent, avec d'horribles menaces, qu'on leur ouvrît sur-le-champ ; mais, soit qu'on ne les eût pas entendus, soit que personne n'osât obéir, la porte demeura close.

La nuit tombait ; les gens de la zériba, craignant qu'on ne profitât de l'obscurité pour s'enfuir, attaquèrent les palissades à coups de hache ; ils y eurent bientôt pratiqué une brèche et se précipitèrent dans l'enceinte. Tout ne fut alors que terreur, tumulte et massacre ; on courait, on pleurait, on suppliait ; le sang coulait à flots. Pour comble d'horreur, soit par hasard, soit par un acte de volonté, le feu se déclara sur plusieurs points ; et nos cases étant, comme je l'ai dit, couvertes d'une espèce de chaume, l'incendie se propagea rapidement.

Quelle nuit ! et comment ai-je pu sortir vivante de cet enfer ! Une troupe de femmes et d'enfants errait au milieu des flammes. Les Arabes de la zériba saisissaient tous ceux qu'ils pouvaient et les enchaînaient pour en faire des esclaves. Ceux qui tentaient de s'échapper,

enfermés dans le cercle de feu, étaient obligés de revenir au point de départ. Beaucoup périrent, suffoqués par la fumée ou brûlés dans leurs cases; les autres n'avaient plus qu'à se rendre à la merci du vainqueur.

Pendant cette épouvantable mêlée, je me trouvai séparée de ma mère. Nous fûmes renversées l'une et l'autre dans un tumulte, et quand je me relevai étourdie, froissée, couverte de contusions, elle avait disparu. Un Arabe gigantesque, à peine moins noir que nous, et qui, armé d'un fusil et d'un revolver, tirait continuellement sur la foule sans défense, s'empara de moi; il m'emporta dans une tente, où étaient entassés déjà beaucoup d'autres enfants et où nous fûmes gardés par des hommes, le sabre au poing.

Je passai le reste de la nuit à me désoler, à appeler ma mère. Avait-elle péri, était-elle parvenue à s'enfuir? Je l'ignorais et personne ne pouvait me l'apprendre. Dans ce grand désastre, chacun avait assez de sa propre douleur pour ne pas s'occuper de la douleur d'autrui.

Lorsque le jour parut, le village entier était consumé et ne présentait plus qu'un amas de ruines. Les vieillards avaient tous été massacrés; on avait fait prisonniers les femmes et les enfants, que l'on allait conduire à la zériba, d'où l'on devait les expédier pour la Haute-Égypte.

Filles et garçons furent attachés avec des cordes, comme un long chapelet, et des Arabes, armés de fouets et de bambous, les obligèrent à se mettre en route. Il y en avait de tout petits, dont les père et mère étaient

morts misérablement dans cette catastrophe. Les uns se jetaient par terre et refusaient d'avancer; les autres se lamentaient, poussaient des cris déchirants; mais



le fouet impitoyable s'abaissait sur ces innocentes victimes et triomphait de leur puérile résistance.

J'avais été attachée, comme les autres, dans cette chaîne douloureuse, et comme les autres, je pleurais

abondamment. Tout à coup mes larmes cessèrent ; dans une seconde chaîne, qui se composait exclusivement de femmes, je venais de voir ma mère attachée par le cou ; elle m'avait reconnu, de son côté, et me tendait les bras de loin.

— Mère ! mère ! m'écriai-je.

— Lory ! ma pauvre Lory !

Nous voulûmes nous élancer l'une vers l'autre ; aussitôt les courbaches nous sanglèrent les épaules, et les deux troupes partirent séparément. Cependant, nous nous étions vues, nous étions vivantes toutes les deux ; nous ne désespérions pas de nous rejoindre.

II

Mère et fille. — Une SITTAHSI. — Un coup de tête. — La mauvaise rencontre. — Les conséquences de la témérité.

Deux jours plus tard, nous arrivâmes à la zériba, où l'on nous laissa quelque liberté. Cette zériba consistait en une vaste enceinte fortifiée, dont toutes les portes étaient gardées avec soin ; aussi nous permettait-on d'aller et de venir, en attendant le jour du départ général. Nous pûmes, ma mère et moi, nous rapprocher comme nous l'avions tant souhaité, et nous éprouvions de la consolation à pleurer ensemble, à parler de nos souffrances, de nos misères. Dans notre infortune, nous en étions venues à n'avoir plus qu'un désir, c'était que l'on ne nous séparât pas, et ce désir semblait précisément le moins facile à réaliser.

Pendant tout le temps que nous passâmes à la zériba, nous eûmes beaucoup à souffrir. On nous maltraitait, on nous frappait sous le moindre prétexte. On ne nous donnait qu'une nourriture insuffisante, afin de nous affaiblir et de prévenir toute tentative de fuite ou de révolte. On ne réfléchissait même pas que nous avions besoin de forces pour le long et terrible voyage qu'il nous fallait accomplir à pied jusqu'à Khartoum, la première ville des blancs.

Le jour du départ arriva enfin, et quoique nous n'eussions aucune idée exacte de l'espace immense à parcourir, souvent dans des montagnes arides et des sables brûlants, notre désespoir redoubla en songeant que nous quittions pour toujours notre beau pays. On n'entendait que lamentations ; mais nos maîtres ne s'en inquiétaient pas plus que le chasseur ne s'inquiète des derniers gémissements de l'antilope tombée sous ses traits.

La caravane se forma devant la zériba. Les Arabes étaient montés, les uns sur des ânes, les autres sur des chameaux et même sur des bœufs ; tous étaient armés de longs fusils et avaient à la main des courbaches pour faire marcher au besoin les récalcitrants. Les esclaves étaient des femmes et des enfants, marchandise précieuse, car, sur les marchés, les femmes encore fortes et les enfants qui doivent grandir dans l'esclavage se débitent beaucoup mieux que les hommes, toujours prêts à tramer des complots contre leurs maîtres scélérats.

Des chameaux étaient destinés à transporter les enfants les plus jeunes et les plus faibles. Quoique assez grande, je fus désignée pour prendre place sur les bêtes de somme, non pas que ma qualité de fille d'un chef

me valût ce privilège; mais j'étais classée, par ces vendeurs de chair humaine, parmi les *sittahsis* (enfants hauts de six palmes) et le sittahsi, fille ou garçon, valait sept thalaris, trente-sept francs environ. On comprend qu'il importait de ménager un objet de vente déjà si précieux et qui, à Khartoum, vaudrait six fois davan-



tage. Quant aux malheureuses femmes ayant de la jeunesse et de la vigueur, elles devaient marcher; encore se proposait-on de leur faire porter des fardeaux; ma mère était de ce nombre.

Les premiers jours du voyage se passèrent assez tranquillement. Une discipline inexorable nous maintenait dans l'obéissance. Pendant la marche, je ne pouvais qu'entrevoir ma mère, qui s'avançait à son rang au milieu des femmes, tandis que j'étais enfermée avec quatre ou cinq autres petites filles dans des espèces de

paniers, sur un chameau. Mes compagnes et moi, nous éprouvions de cruelles tortures causées par notre entassement ; mais qui s'inquiétait de nos tortures? En revanche, aux haltes de la caravane, ma mère pouvait parfois m'approcher, et nous nous donnions mutuellement des témoignages de tendresse.

Plus nous nous éloignions de notre pays natal, plus ma mère se montrait sombre et désespérée. Un soir que l'on campait au pied de hautes montagnes, où l'on allait s'engager le lendemain et qui devaient mettre un obstacle infranchissable entre nous et notre patrie, elle me dit tout bas, en m'embrassant :

— Lory, je n'y peux plus tenir. J'aime mieux mourir que de me soumettre à l'affreuse condition qui m'attend au pays des blancs, et la tienne ne sera pas moins horrible. La nuit, les gens de la zériba ne font pas bonne garde et s'endorment souvent à leur poste. Je suis décidée à m'enfuir, la nuit prochaine ; veux-tu venir avec moi?

— Je le veux bien, mère; mais où aller? Mon père est mort, nos parents et amis ont été massacrés, notre village est brûlé... que deviendrons-nous?

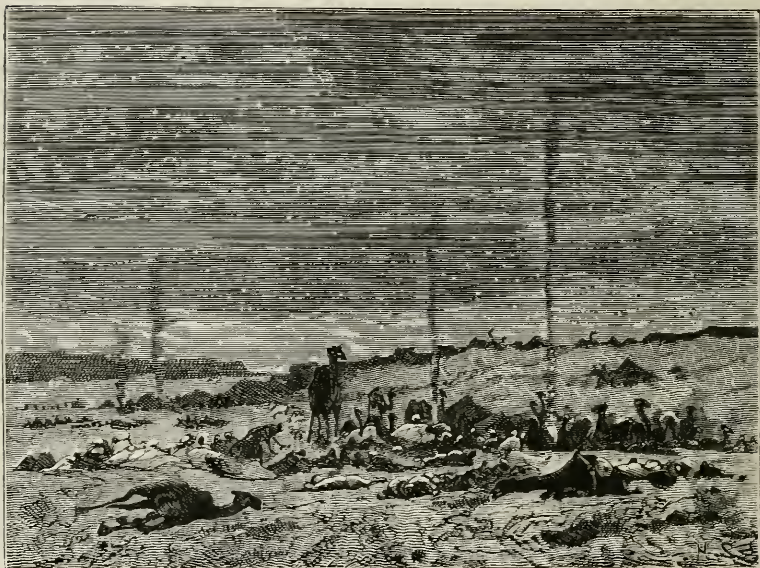
— Je ne sais, ma fille ; seulement, tout me semble préférable à nos maux actuels. Nous essayerons d'atteindre les lieux où nous avons été si heureuses, et dussions-nous ne pas réussir, nous échapperons du moins aux tourments qui nous attendent chez les blancs.

— Mère, je suis prête... que faut-il faire?

Elle me donna ses instructions et, après m'avoir recommandé de ne pas parler de notre dessein à mes

petites compagnes de captivité, nous nous séparâmes afin de ne pas exciter de défiance.

Ce projet était vraiment fou et ne pouvait avoir été inspiré que par un excès de misère. Qu'avaient à espérer une femme et une enfant seules, dans un pays inconnu, infesté de bêtes féroces? Les marchands d'es-



claves le savaient si bien, qu'ils ne s'inquiétaient presque plus de prévenir une fuite jugée impossible.

Aux approches du soir, la caravane fit halte, comme à l'ordinaire, et on campa pour la nuit. Nous étions, ainsi que je l'ai dit, au pied de montagnes élevées et stériles, après lesquelles nous devions rencontrer d'immenses déserts de sable. Déjà le terrain autour de nous devenait sec, aride, ne produisant que des broussailles

épineuses; seulement, une petite rivière, descendue des hauteurs et qui conservait un peu d'eau malgré la sécheresse, avait une épaisse bordure de roseaux et de papyrus. Le camp consistait en deux ou trois tentes, destinées à abriter les chefs de la caravane. Quant aux esclaves et aux agents subalternes de la zériba, ils reposaient en plein air, au milieu du cercle formé par les chameaux, les ânes et les bœufs de charge. Un grand feu devait être entretenu toute la nuit, et avait particulièrement pour but d'écarter les lions, les éléphants et les hyènes, que l'on entendait de tous côtés à la chute du jour.

Après qu'on eut distribué aux esclaves une maigre portion de riz pour le souper, on leur intima l'ordre de se coucher sur le sol. La plupart allaient rester attachés, même pendant leur sommeil. Quelques Arabes étaient chargés de veiller alternativement jusqu'au matin, tant pour s'assurer que nul n'essayerait de quitter le campement, que pour empêcher le feu de s'éteindre.

Je m'étais couchée, avec les autres, sur le sable et je feignais de dormir; mes compagnes, épuisées de fatigue, dormaient réellement; quant à moi, j'attendais ma mère, qui m'avait promis de venir me prendre dès qu'elle jugerait le moment favorable.

C'était une de nos belles nuits africaines, chaudes et paisibles. Rien ne bougeait dans le camp, sur lequel la flamme du bivouac jetait une lueur vacillante. Au loin s'élevaient par intervalles des hurlements qui s'éteignaient bientôt dans la profondeur des solitudes.

Mon attente fut longue, si longue que j'avais fini par m'endormir en dépit de moi-même. Cette nuit-là, un des gardiens renommé pour sa vigilance était de faction et rendait toute entreprise impossible. Enfin, aux approches de l'aurore, une espèce d'ombre se dressa devant moi, sans qu'on pût savoir de quel côté elle était venue, et j'entendis qu'on m'appelait à voix basse.

Éveillée en sursaut, je fus sur le point de pousser un cri de saisissement. Après m'être remise, je me levai sans bruit. Ma mère, car c'était elle, me prit par la main; rampant presque sur le sable, évitant les personnes endormies et les bêtes de somme attachées à des piquets, nous nous glissâmes hors du bivouac.

Nous avançâmes ainsi assez longtemps; nous n'osions nous redresser tout à fait ni échanger une parole, le moindre bruit pouvant attirer l'attention des sentinelles. Ce fut seulement quand nous eûmes gagné le bord de la rivière que nous nous arrêtâmes pour respirer, et nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre.

Ma mère m'apprit alors, en peu de mots, que notre évasion avait été retardée par la vigilance du gardien d'abord, puis par la difficulté de couper la grosse corde qui l'attachait à ses compagnes. Le gardien, ayant fini par se laisser aller au sommeil, elle avait réussi à se débarrasser de ses liens, s'était emparée de la lance d'un Arabe assoupi et avait rampé jusqu'à moi.

Nous étions donc libres... du moins pour le moment. Toutefois, nous n'avions pas de temps à perdre; le jour allait venir une heure plus tard, et sans doute les marchands d'esclaves, en s'apercevant de notre disparition,

se mettraient à notre poursuite. Or, s'ils nous atteignaient, nous devions nous attendre aux plus terribles châtiments.

Ma mère le savait, et bientôt nous nous mîmes en marche, aussi vite que le permettait notre faiblesse.



Nous avions repris le chemin suivi la veille par la caravane et nous nous dirigions vers une immense forêt, où nous espérions trouver une retraite en même temps que nous y recueillerions des fruits sauvages pour notre nourriture. Nous longions la rivière, toutes prêtes à nous cacher dans ses marécages, si l'alarme se déclarait trop tôt parmi les gens que nous venions de quitter.

Un calme profond continuait de régner dans le camp, et le feu du bivouac, qui brillait comme une étoile rouge dans la nuit, ne tarda pas à disparaître. Cependant, à mesure que nous nous éloignions, la frayeur s'emparait de moi. Il se produisait dans les roseaux des frémissements étranges; les hurlements que nous entendions naguère au loin, s'élevaient maintenant près de nous. Ma mère elle-même ne pouvait s'empêcher de tressaillir, quand quelque chose passait avec rapidité dans les grandes herbes, et elle agitait convulsivement sa lance. Elle essayait pourtant de me rassurer.

— Ce n'est rien, disait-elle; c'est une antilope qui vient boire à la rivière.

Ou bien :

— C'est un chacal qui fuit à notre approche.

Je voulais la croire, mais j'entrevoyais des yeux étincelants, et des bonds impétueux n'annonçaient pas des bêtes inoffensives. Ma mère, voyant mes angoisses, s'éloigna de la rivière, où l'on avait le plus à redouter les dangereuses rencontres; elle cherchait à détourner mon attention, en me parlant de ses projets pour l'avenir.

— Tiens, Lory, me disait-elle, puisque nous ne trouverions plus que solitude et désolation dans le pays où nous sommes nées, nous gagnerons le territoire des Baggaras, à quelques journées de marche d'ici. Le chef des Baggaras était ami de ton père et il a en horreur les gens des zéribas ; il nous accueillera bien. Son pays est bon; il y a du riz, du sorgho, des fruits délicieux. Des bœufs et des moutons couvrent les pâturages... Nous vivrons là dans l'abondance.

Ces paroles me rendaient un peu courage ; néanmoins, comme nous nous engagions sur un terrain hérissé de broussailles, nous entendîmes, en avant de nous, un grondement caverneux et puissant, quoique étouffé, qui me glaça d'épouvante. Je m'arrêtai et je me suspendis au bras de ma mère :

— N'allons pas de ce côté, lui dis-je tout bas ; il y a un lion dans le chemin.

— Un lion, y penses-tu, Lory? Le lion s'annonce d'une autre manière... C'est sans doute quelque hyène poltronne, qui se repaît du cadavre d'une bête abandonnée par les caravanes.

Nous nous écartâmes un peu de notre direction première, mais il fallait traverser les broussailles qui couvraient un large espace. Ma mère, toujours sur la défensive avec sa lance, reprit d'un ton affectueux :

— Oui, ma Lory ; à présent que nous avons échappé à ces blancs impitoyables, nous pourrons trouver encore des jours heureux et paisibles au pays des Baggaras. Si l'on n'a pas d'égards pour la veuve et la fille d'un chef, nous nous mettrons au service de quelque personne importante. Je suis bonne ménagère, on ne nous refusera pas de la nourriture et un abri. Toi, tu deviendras grande, et un jour peut-être...

Le rugissement s'éleva de nouveau, partant d'une direction différente, comme si l'animal qui le poussait avait changé prestement de place. Je me serrai contre ma compagne, je respirais à peine.

— C'est un lion! c'est un lion! murmurais-je.

— Paix! Lory, répliqua ma mère, voulant encore

paraître rassurée; sans doute, c'est une bête qui a plus peur de nous que nous n'avons peur d'elle... Allons! ma fille, ne t'abandonne pas à ces sottes idées et marchons vite. Il faut qu'avant le jour nous ayons atteint la forêt... Nous y trouverons des noix de cocos, des bananes sauvages, peut-être quelque rayon de miel.



Le rugissement retentit pour la troisième fois, si fort, si prolongé, si épouvantable, qu'on devait l'entendre de plusieurs lieues à la ronde. Il n'y avait plus à s'y méprendre; réellement, un lion nous guettait et nous barrait le passage.

Ma mère, à son tour, fut frappée d'effroi; elle n'ignorait pas peut-être que quand le lion signale ainsi sa présence, c'est qu'il se dispose à attaquer. Tandis qu'elle hésitait sur le parti à prendre dans un semblable péril, nous vîmes tout à coup un animal énorme, qui venait à nous par sauts de dix coudées, et dont

la sombre silhouette se dessinait sur le ciel brillant d'étoiles.

Elle me repoussa avec tant de force que je roulai dans une touffe d'arbustes, et, brandissant son arme, elle s'écria :

— Sauve-toi, Lory!...

Comme je restais tout étourdie de ma chute, il se fit auprès de moi un bruit terrible ; c'étaient des bonds impétueux dans les broussailles, des plaintes déchirantes mêlées à des rugissements furieux, puis comme des craquements d'os sous une dent robuste. Je me relevai, et je criai :

— Mère... mère, où es-tu?

La bête colossale s'éloigna en grondant et en emportant à sa gueule, un corps humain qui se tordait de douleur. Je m'élançai sans crainte, je voulus me jeter sur le lion.

— Sauve-toi, Lory, sauve-toi! me dit une voix expirante.

Je ne tenais pas compte de ce dernier ordre, de cette dernière volonté; je continuais d'avancer, quand je reçus un choc violent, qui semblait devoir me briser les deux jambes, et je fus lancée de nouveau dans les broussailles.

Le lion n'avait même pas daigné se retourner pour une si faible et si chétive créature que moi ; il s'était contenté de me sangler, en fuyant, un coup de sa longue queue, assez vigoureuse, dit-on, pour terrasser l'homme le plus solide.

Mais je n'eus pas conscience de ce qui se passait, et

je demeurai sans mouvement, exposée à devenir la proie des animaux féroces qui erraient dans ces déserts.

III

Un marchand d'esclaves. — La première ville des blancs.
Une protectrice. — Comment je suis écolière.

Quand je recouvrai mes sens, il était jour et je me trouvais dans un panier de bambou, sur un chameau qui trottait vers le campement des marchands d'esclaves. Deux de ces coquins, armés de fusils, marchaient à côté de la bête de somme et la pressaient afin de rejoindre la caravane. Ils s'aperçurent que j'ouvrais les yeux et que je donnais d'autres signes de connaissance.

— Allons! dit l'un d'eux avec satisfaction, la *sittahsi* n'a pas grand mal; nous la sauverons, ce qui nous indemnisera de nos pertes et aussi du retard que nous cause cette sotte affaire... Quant à la mère, ce que le lion en a laissé ne valait pas la peine d'être recueilli.

Et un éclat de rire accompagna cette plaisanterie barbare.

— On se consolera aisément de sa perte, répliqua son compagnon. C'était une femme indomptable, qui se croyait plus que les autres parce qu'elle était veuve d'un chef... Nous n'eussions pas tiré d'elle cent thalaris à Khartoum !

J'écoutais avec stupeur.

— Où est ma mère? demandai-je.

On ne me répondit encore que par des rires.

— Où est ma mère? répétai-je, en m'agitant comme si je voulais sauter à bas de ma monture.

— Tiens-toi tranquille, répliqua brutalement un de mes gardiens; ta mère n'a que ce qu'elle mérite. Elle est où tu devrais être toi-même... Enfin l'exemple servira aux autres, j'espère!

Je sus plus tard que les rugissements de ce lion, dont la rencontre nous fut si fatale, avaient été entendus jusqu'au bivouac, éloigné pourtant de plus d'une lieue. Vers le matin, quand on s'était aperçu de notre absence, on avait soupçonné ce qui venait d'arriver, et on avait envoyé à la découverte les deux Arabes avec un chameau. Le sol étant sablonneux, ils suivirent facilement notre piste jusqu'aux broussailles, théâtre de l'événement tragique. Là, ils me trouvèrent évanouie; mais, comme je n'avais aucune blessure grave, ils se remirent en possession de ma personne. A une centaine de pas plus loin, ils avaient découvert les restes à moitié dévorés de ma mère, et, sans s'en inquiéter davantage, ils avaient repris le chemin du camp.

Mais, je le répète, je n'appris ces détails que plus tard. Mon malheur n'était que trop certain, ma courageuse mère avait péri d'une horrible mort, que m'importait le reste? Je n'avais plus la force ni de comprendre, ni de penser, ni même de gémir.

Nous arrivâmes au camp, où l'on nous attendait et où tout se préparait pour le départ. Maîtres et esclaves me regardaient avec curiosité, tandis que les hommes qui m'avaient reprise apprenaient au chef de la caravane le

résultat de leur mission. Le chef, vieil Arabe borgne, qui nous traitait avec une cruauté inouïe, se tourna vers les malheureux noirs et torturant son œil unique, il dit de manière à être entendu de tous :

— La mère a été croquée par un lion... Les payens maudits qui ont l'idée de s'enfuir se tiendront pour avertis, car il leur en arriverait autant... Quant à la sittahsi qui nous a donné cette alerte et nous a fait gaspiller un temps précieux, qu'on lui applique vingt coups de courbache !

Un bourreau accourut pour exécuter la sentence... c'est ainsi que les marchands d'esclaves récompensent le courage, la piété filiale et le malheur !

Cet odieux châtiment me trouva presque insensible. J'en étais arrivée à l'excès de désespoir qui produit l'hébêtement et endurcit contre la souffrance.

Cet état se prolongea pour moi pendant tout le voyage. Nous eûmes à supporter la faim, la soif, la fatigue, sans parler des mauvais traitements, dans la traversée des affreuses régions qui précèdent Khartoum ; et la sévérité particulière dont j'étais l'objet depuis ma tentative d'évasion, pouvait me rendre ces maux plus intolérables qu'à mes compagnes; mais mon atonie physique et morale me laissait insensible à tout. J'étais comme un corps inerte, sans pensée et sans parole, sans plainte comme sans colère.

Quand nous atteignîmes enfin Khartoum, je n'éprouvai pas la même admiration que les autres esclaves. Ces maisons de pierre, ces constructions assez modestes mais qui leur paraissaient immenses et magnifiques, n'eurent

de moi qu'un regard insouciant. Du reste, nos maîtres, désirant se débarrasser de nous sans aller plus loin, ne s'établirent pas en ville; ils occupèrent une espèce de vaste enclos, au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu qui se réunissent en cet endroit pour former le majestueux fleuve de l'Égypte. Là, nous recevions la visite des brocanteurs d'esclaves.

Il fut question de me vendre; mais j'étais si maigre, si chétive, que l'examen de ma personne décourageait les chalands. On voyait encore, sur mes épaules étiques, la trace des coups de courbache que j'avais reçus lors de mon évasion, et ces cicatrices, trahissant un caractère rebelle, contribuaient à me déprécier. Quant à moi, il m'était fort indifférent d'être achetée ou non; je ressentais une égale horreur pour les maîtres quels qu'ils fussent; je ne croyais pas qu'il dût y avoir désormais en ce monde une heure de repos et de bien-être pour moi. Grâce au ciel, je fus détrompée.

Un jour, vinrent à notre enclos deux dames de couleur blanche, qu'à leur suite nombreuse on jugeait être de haut rang; c'étaient la mère et la fille. Pour la première fois, je voyais des blancs européens, et malgré l'étonnement que me causa la présence de ces femmes, je les contemplai sans trop de crainte. La mère était une bonne vieille dame, aux traits placides et doux; mais la fille surtout attira mon attention.

Elle avait environ vingt-deux ans. Grande, blonde, élancée, elle portait un costume à larges manches ouvertes, d'une ampleur chaste et majestueuse. Un cachemire des Indes, roulé autour de sa tête, rehaussait

la délicatesse de ses traits, empreints de bonté et d'énergie.

Ces dames étaient Mme et Mlle Tinne, riches hollandaises qui, prises d'une grande ardeur pour les voyages de long cours, avaient fait déjà plusieurs excursions périlleuses vers le centre de l'Afrique. Mlle Alexandrina Tinne, devenue célèbre depuis, montrait beaucoup de goût pour les sciences naturelles ; on a publié d'elle un ouvrage, intitulé les *Plantes Tinnéennes*, relatant ses découvertes botaniques, sur les bords du Bahr-el-Ghazal. Elle réprouvait la traite des noirs et les horreurs qu'entraîne ce commerce infâme ; aussi venait-elle s'assurer si, parmi les esclaves récemment arrivés de l'intérieur du pays, il ne s'en trouvait pas quelqu'un qui méritât plus d'intérêt que les autres.

Je ne tardai pas moi-même à fixer l'attention de Mlle Tinne, peut-être à cause de ma faiblesse maladive et de mon épuisement. Elle questionna l'Arabe borgne, qui lui faisait les honneurs du bazar, et celui-ci, jugeant qu'il avait tout avantage à ne pas cacher la vérité, lui raconta ma simple et triste histoire.

Il avait parfaitement calculé les effets de son récit, car Mlle Alexandrina témoigna sur-le-champ le désir de m'acheter. L'avide et rusé marchand, qui naguère m'eût livrée pour la moitié du prix d'une sittahsi ordinaire, me mit à un prix très élevé. Les personnes qui accompagnaient les dames se récrièrent ; il y eut un débat auquel Mlle Tinne coupa court, en donnant satisfaction à l'Arabe, et je devins la propriété de la belle étrangère.

L'acte de vente ayant été dressé, ma nouvelle maîtresse fut libre de m'amener dans son logement à Khartoum. Mes bagages n'étaient pas lourds à porter; toute ma fortune consistait dans le pauvre jupon dont j'étais



vêtue. Quand le marchand borgne se sépara de moi, il me dit en forme d'adieu :

— Tu as du bonheur, sittahsi... Cette dame *roumi* te rendra la vie agréable... Dieu est grand !

Et il alla se réjouir avec ses associés de l'excellent marché qu'il venait de conclure.

Mlle Tinne me prit par la main et nous quittâmes le bazar avec sa suite. Chemin faisant, elle m'adressait des paroles que je ne comprenais pas, mais qui devaient être des encouragements et des promesses, elle me souriait affectueusement. Je demeurais froide, impassible; que m'importait ce changement de condition? Le ressort de mon âme semblait brisé.

Nous arrivâmes bientôt dans une maison où il y avait beaucoup de serviteurs et de servantes, des noirs et des blancs, venus de tous pays. On disait à Khartoum que Mlle Tinne était la sœur du sultan de Constantinople; d'autres prétendaient qu'on allait la nommer reine du Soudan. Toujours est-il que ces dames menaient grand train et se montraient d'une générosité sans borne.

Ma maîtresse donna un ordre à des négresses, qu'elle avait délivrées de l'esclavage comme moi et qui s'emparèrent de ma personne. D'abord, un bain rendit quelque fraîcheur à mes traits, quelque souplesse à mes pauvres membres tordus par la misère. En attendant qu'on eût fait des vêtements à ma taille, on me drapa dans une étoffe aux couleurs éclatantes, si magnifique que je n'avais même pas idée d'une pareille richesse. Enfin, après qu'on m'eût servi un excellent repas, où je pus manger à ma faim, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps, on me ramena auprès de Mlle Tinne.

Elle se tenait dans un vaste salon, décoré avec la somptuosité de l'Orient. Auprès d'elle était une vieille négresse, fort bien vêtue, dont les traits avaient le

caractère de ma propre race. Comme je ne me départais pas encore de ma morosité, la négresse me dit dans ma langue natale :

— Lory, j'appartenais autrefois à la tribu des Baggaras, voisine de la tienne... Mademoiselle Tinne, notre maîtresse bien-aimée, me charge de t'annoncer qu'elle



connaît tes malheurs, qu'elle y prend une vive part. C'est pour y mettre un terme qu'elle t'a rachetée, et elle fera tout pour adoucir ta peine. Si tu le désires, elle te renverra dans ton pays à la première occasion ; si, au contraire, tu désires rester auprès d'elle, elle prendra soin de toi ; tu seras chez elle, non pas une esclave ou une servante, mais une protégée et une amie... Elle me charge de te dire encore que si ta pauvre mère n'avait péri malheureusement pendant le voyage, elle l'eût

rachetée, ainsi que toi; elle vous eût protégées l'une et l'autre, et se serait arrangée pour que rien ne pût vous séparer jamais.

En écoutant la négresse, je regardais ma bienfaitrice dont l'air compatissant, le sourire affectueux, confirmaient ces paroles.

Tout à coup quelque chose se brisa en moi. Ce nom de ma mère, que je n'osais plus prononcer depuis la catastrophe, réveilla dans mon âme les sentiments tendres, les émotions douces, l'intelligence du cœur.

— Quoi! m'écriai-je, cette femme blanche, qui est si bonne, eût délivré ma mère... et elle ne nous eût jamais séparées!

Mlle Tinne ne pouvait comprendre ce que je disais, mais elle le devinait et me tendait les bras... Je m'y jetai en pleurant; j'étais vaincue.

A partir de ce moment, je demeurai dans la maison de Mlle Tinne, où l'on me prodigua les soins les plus touchants. On discuta la question de me renvoyer dans mon pays; mais, d'après les informations les plus précises, notre tribu avait été exterminée presque tout entière par les gens des zéribas, et je n'avais plus aucune raison de quitter ma bienfaitrice.

Que vous dirai-je? Pendant plusieurs années, j'accompagnai Mlle Tinne, dont j'étais devenue la favorite, dans ses pérégrinations à travers le monde. Elle veilla à ce que je reçusse une première éducation, et, en même temps, elle m'assura une rente mo-

deste pour me mettre à l'abri du besoin dans les pays civilisés.

Oh! combien je chérissais cette admirable jeune fille, qui m'avait tirée d'un abîme de douleur et d'abjection! Mais je n'eus pas longtemps la joie de vivre



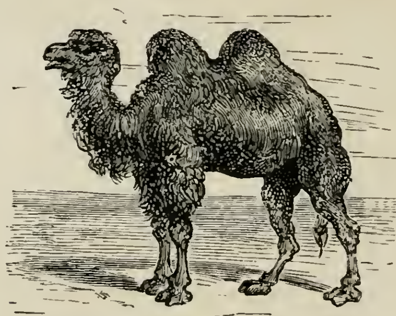
TOUAREG.

auprès d'elle. J'étais en pension au Caire, quand Mlle Tinne, qui n'avait pas voulu m'exposer aux dangers d'un nouveau et pénible voyage, entreprit son excursion dans le pays des Touaregs. Déjà sa mère et une de ses parentes étaient mortes en Afrique, tuées par le climat. Vainement essaya-t-on de détourner Mlle Alexandrina d'entreprendre ce voyage, à travers des pays inhospi-

taliers, au milieu de populations sanguinaires et indomptables; l'amour de la science, le désir d'attacher son nom à certaines découvertes géographiques, l'emportèrent sur la prudence. Elle partit, et on sait comment elle fut massacrée par les Touaregs, chez lesquels elle venait remplir une mission de paix. Ces brigands voilés, qui sont la terreur du désert, rançonnent et pillent les caravanes. Souvent ils poussent leurs incursions jusqu'en Nigritie, et entraînent de paisibles habitants pour les vendre comme esclaves.

Je l'ai bien pleurée, je la pleure encore, je la pleurerai tant qu'il me restera un souffle de vie !

Que si l'on me demande comment moi, pauvre négresse, échappée par miracle à l'esclavage, j'ose prendre rang parmi « les petites écolières », je répondrai : « J'ai été à l'école de la souffrance et du malheur. » Puissent mes jeunes lectrices ne jamais connaître les terribles leçons que l'on reçoit à cette école-là !





IZANAMI

LA PETITE JAPONAISE

I

Les nobles au Japon. — La demeure d'un daïmio. — La fête des poupée
et la fête des lanternes. — L'écriture des hommes
et celle des femmes. — Le chant de l'IROVA

On nous a appelés, nous autres Japonais, « les Français de l'extrême Orient », et vraiment ce nom est mérité.

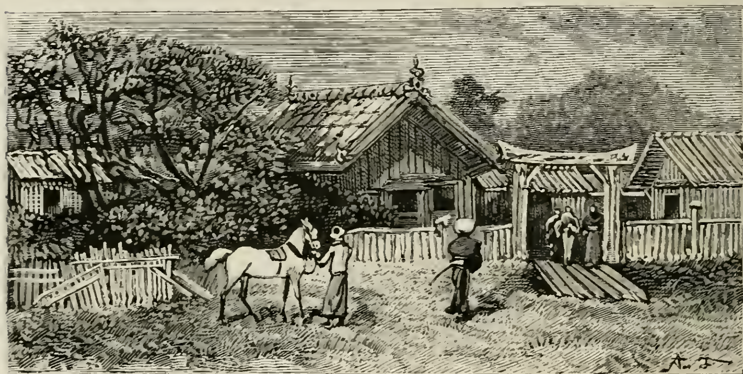
Chez nous, les hommes sont polis, rieurs et spirituels, les femmes gracieuses, gaies, intelligentes. Malheureusement, ces qualités aimables ne semblent convenir qu'à une partie de la population. L'empire du Japon en est encore à la féodalité, qui couvrait l'Europe au moyen age. Sous l'autorité du Mikado, souverain spirituel, et naguère encore du Taïcoun, souverain temporel, existent un grand nombre de seigneurs féodaux, appelés princes ou *daïmios*, qui forment une aristocratie hautaine et turbulente. Quelques-uns de ces daïmios ont accepté franchement les idées de progrès et ouvrent volontiers la porte à la civilisation européenne; mais la plupart, et des plus puissants, sont obstinément attachés aux idées du passé. Chacun d'eux, avec ses vassaux, ses archers, ses hallebardiers et ses pages, tranche du petit potentat; chacun dans ses châteaux de province, bien munis d'artillerie, peut braver parfois le pouvoir impérial lui-même.

Ces daïmios, convaincus qu'ils appartiennent à une race supérieure, ont un caractère chevaleresque, mais orgueilleux et indomptable. Dans leurs fiefs ou dans ces palais d'Yeddo, qu'ils doivent, d'après la loi, habiter de temps en temps, ils vivent à part, au milieu de leurs courtisans, de leurs soldats, de leurs valets, et ne se croient obligés à aucun égard envers les gens de condition subalterne. Quand ils sortent de chez eux, avec un nombreux cortège, et précédés de hérauts à leurs armes, marchands, bourgeois, gens du peuple sont obligés de s'arrêter, de se prosterner sur leur passage; la moindre infraction à cette étiquette pourrait être punie de mort.

Tous les daïmios n'ont pas au même degré cette autorité et ces privilèges. Au-dessous des princes qui, comme autrefois en France les ducs de Bourgogne ou de Bretagne, mettent souvent leur suzerain dans la nécessité de compter avec eux, se trouve une noblesse de second ordre, beaucoup plus maniable ; c'est celle des petits daïmios, auxquels des fiefs modestes ne permettent pas un étalage de serviteurs et de gardes, et qui en sont réduits, pour tenir leur rang, à accepter un emploi à la cour du Taïcoun. Mon père appartenait à cette catégorie.

Nous habitions à Yeddo le *Soto-Siro*, quartier aristocratique par excellence et réservé exclusivement à la noblesse. Mais notre demeure n'était pas un de ces palais, grands comme une ville, dans lesquels certains princes s'établissent avec une suite de quinze ou dix-huit cents personnes; elle était de dimensions modestes, et bien qu'elle fût défendue par de hautes murailles, entourée de fossés pleins d'eau, le dedans ne présentait qu'un aspect paisible, presque bourgeois. Quand on avait franchi l'enceinte extérieure, on apercevait plusieurs bâtiments isolés de construction légère, destinés les uns aux maîtres, les autres aux domestiques. Tous ces corps de logis étaient, selon l'usage, à peu près dépourvus de meubles; les cloisons ne consistaient qu'en châssis à coulisse, garnis en papier, que l'on faisait glisser le soir pour former les chambres. Pas de lits; on dormait sur des nattes épaisses, avec une sorte d'escabeau pour oreiller, selon l'habitude générale au Japon. Pas de chaises; on s'asseyait, les jambes croisées, sur des

nattes. Les tables consistaient en tabourets, s'élevant à un demi-pied de terre. Des étagères renfermaient les innombrables soucoupes et les tasses microscopiques en porcelaine, qui, chez nous, composent la vaisselle. Quelques coffres en laque servaient à serrer les vêtements de la famille. Au milieu de tout cela, s'étalait l'inévitable brasero, auquel on allume les pipes et où l'on fait chauffer le thé.



La partie de l'habitation que je fréquentais particulièrement était le jardin. Rien, en Europe, ne peut donner une idée de ces jardins en miniature, qui accompagnent d'ordinaire une maison japonaise. Le nôtre, quoiqu'il eût au plus une centaine de mètres en long et en large, contenait une rivière, un lac, une cascade, une grotte, des ponts, des allées, des parterres, des kiosques, le tout dans des proportions lilliputiennes, et semblait plutôt un jeu d'enfants qu'un lieu de promenade pour de grandes personnes. Les arbres eux-mêmes, grâce aux procédés spéciaux des jardiniers japonais et chinois, sont

réduits à des proportions naines, si bien qu'un chêne ou un peuplier ne s'élève pas à plus de deux coudées. En revanche, les fleurs abondent partout et, si les arbres sont nains, les fleurs sont géantes, avec de brillantes couleurs et de délicieux parfums.

C'est au sein de cette nature artificielle que se sont accomplies mes premières années. Quand mon père, ses deux sabres dans la ceinture, coiffé de son grand chapeau plat en laque, revêtu d'un long manteau de brocart que décorait sur les deux manches son écusson de famille, se rendait le matin, avec un secrétaire et un porte-parasol, au palais du Taïkoun, pour remplir ses fonctions, ma mère, mon jeune frère et moi, nous passions des journées entières au jardin. Nos repas avaient lieu d'habitude dans un des kiosques. Les repas japonais, fort simples du reste, sont composés uniquement de riz, d'œufs, de poisson cru ou cuit, de fruits, et arrosés avec du thé et du *saki* (liqueur enivrante tirée du riz). Notre nation ne mange jamais de viande; dans de rares occasions seulement, on se décide à se régaler d'un poulet.

A quels jeux, à quels agréables ébats, nous nous livrions, mon jeune frère et moi, dans ce parc mignon qui semblait fait à notre taille ! C'étaient des parties de volant continuelles, des pêches à la ligne dans le lac tout plein de poissons rouges, des chasses avec de petits arcs inoffensifs contre les oiseaux aquatiques qui s'arrêtaient parfois dans le jardin. Nous avions encore pour nous divertir, les innombrables jouets que l'industrie japonaise invente à l'intention des enfants.

Mon frère, plus jeune que moi de deux années, devait à l'âge de quinze ans, quand il prendrait rang parmi les hommes, exercer sur moi une supériorité légale; en attendant, nous vivions sur le pied d'une complète éga-



lité. Cependant, lorsque nous sortions ensemble, soit en compagnie de ma mère, soit avec des domestiques, c'était moi qui, selon la règle ordinaire, marchais derrière lui, portant sur mon épaule le petit sabre, insigne de sa haute naissance, afin qu'on ne confondît pas le noble bambin avec les bambins serfs qui couraient les rues.

Dans l'intérieur du logis, mon jeune frère partageait

mes plaisirs, même ceux qui semblaient réservés aux petites filles. Parmi ces plaisirs, étaient les jeux à la poupée, car nous avons des poupées nombreuses et superbes, et ce genre d'amusement est si répandu au Japon, qu'on a institué une fète annuelle appelée la *fête des poupées*.

Quel bonheur quand arrivait ce jour mémorable, fixé au commencement d'avril! Ce jour-là, les maisons où il y a des jeunes filles sont en rumeur dès le matin. Dans une chambre de parade, ornée de superbes paravents et de vases de fleurs, enguirlandée particulièrement de fleurs de pêcher, on expose toutes les poupées que chacune de ces jeunes filles a reçues depuis sa naissance. Pour ma part, j'en possédais beaucoup, habillées magnifiquement. L'une représentait le Mikado, avec sa robe de brocart d'or et sa haute aigrette de diamants; l'autre le Taïcoun, avec son costume de guerre et sa brillante armure. Puis, venaient les déesses de notre mythologie, et les femmes qui figurent dans certaines de nos cérémonies religieuses, la « dame à l'éventail », la « dame aux poissons d'or », la « dame aux chrysanthèmes ». J'en passe et des meilleures, sans compter les héros et les personnages célèbres de notre histoire nationale.

Toutes ces poupées étant étalées et exposées au milieu de la verdure et des fleurs, la fille de la maison prépare, ou fait préparer par les domestiques, un festin délicat que l'on sert devant elles. Les poupées n'y touchent point, comme bien on peut croire; mais le soir, on réunit des amis pour consommer le repas, et à la

suite, il y a des chants, des danses et de la musique.

Une fête annuelle, où les petites filles jouent encore le principal rôle, est celle des Lampes ou des Lanternes. Le soir de ce jour, elles parcourent en troupes nombreuses les rues d'Yeddo, qui sont illuminées, et elles chantent



gaiement, en balançant de la main droite de jolies lanternes en papier. J'étais de trop haute condition pour me mêler à ces démonstrations de la rue; mais nous célébrions dans le jardin, en compagnie de mes jeunes amies, la fête des Lanternes et nous n'en étions ni moins joyeuses ni moins turbulentes.

Un moment vint pourtant où, pour mon frère comme



24



NOTRE PRÉCEPTEUR CHATIAIT NOTRE INATTENTION A COUPS D'ÉVENTAIL.

pour moi, il fallut songer à autre chose qu'aux jouets et aux plaisirs. L'instruction est très répandue chez nous. Les écoles publiques abondent et il n'est presque pas d'enfants, de l'un et de l'autre sexe, qui ne sachent lire, écrire et compter. D'ailleurs, mon père appartenait au parti du progrès, qui veut que le Japon, renonçant à ses habitudes d'isolement, entre dans la voie des améliorations inspirées par l'Europe; aussi désirait-il que, mon frère et moi, nous acquissions toutes les connaissances d'usage. Notre rang ne nous permettant pas de fréquenter les écoles publiques, des maîtres particuliers furent chargés de nous enseigner, dans notre propre maison, ce que nous devions apprendre.

Pendant les premiers temps, cette instruction fut commune à mon frère et à moi.

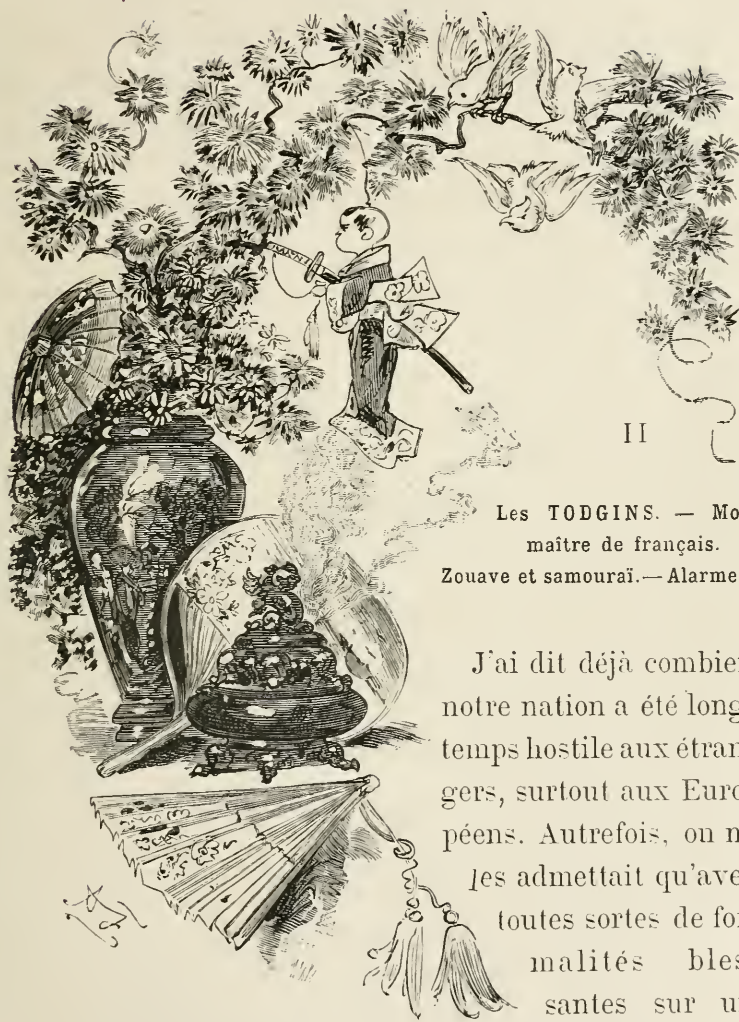
Il y a dans notre écriture deux syllabaires différents : l'un, le plus facile, destiné surtout à servir pour les correspondances, s'appelle le *hirakana*; c'est celui que l'on enseigne également aux jeunes garçons et aux jeunes filles. L'autre, le *katakana*, beaucoup plus compliqué, est réservé aux seuls garçons, si bien qu'un homme peut toujours lire l'écriture d'une femme, tandis qu'une femme ne saurait lire celle d'un homme, à moins qu'il n'ait jugé à propos d'employer l'hirakana.

Notre précepteur, un vieux lettré d'Yeddo, châtiait notre inattention à coups d'éventail, et nous faisait chanter, souvent pendant plusieurs heures consécutives, le syllabaire hirakana, qui se résume en quelques phrases de préceptes, appelées l'*irova* du premier mot dont il se compose. Ces phrases, contenant les sons fondamen-

taux de la langue japonaise, sont celles-ci : « La couleur « et l'odeur s'évanouissent ; dans notre monde que peut- « il y avoir de permanent ? Le jour présent a disparu « dans les abîmes profonds du néant ; c'était la fragile « image d'un songe ; il ne cause pas le plus léger trou- « ble. »

Telles étaient les formules que, accroupis sur des nattes devant le petit pupitre du maître, nous répétions à satiété, sur le ton traditionnel, et que répétent de même, chaque jour, des millions d'enfants japonais. Dès que nous connûmes imperturbablement les caractères de l'hirakana, on nous donna du papier de mûrier, un pinceau et de l'encre de Chine, avec lesquels on nous apprit, non à les *écrire*, mais à les *peindre*, car, ainsi que les Chinois, nos premiers maîtres, nous ne connaissons pas, pour signifier nos idées, l'usage de la plume. Quand nous sûmes lire et former les caractères, on mit entre nos mains les livres classiques du premier âge.

Bientôt cependant l'instruction ne fut plus la même pour mon jeune frère et pour moi. Tandis que mon frère passait au degré supérieur du katakana et fréquentait le collège de l'université, je m'arrêtais au premier degré réservé aux femmes. En revanche, j'apprenais la musique ; j'étudiais le gotto, notre piano, et le samsin, notre guitare. De plus, sur l'ordre de mon père, je recevais secrètement des leçons d'une langue européenne, le français, qu'il ne pouvait ou n'osait apprendre lui-même, et dont la connaissance devait lui permettre de se tenir au courant des sciences de l'Occident. Cette particularité fut cause d'une aventure que je vais raconter.



II

Les TODGINS. — Mon maître de français. Zouave et samouraï. — Alarmes.

J'ai dit déjà combien notre nation a été longtemps hostile aux étrangers, surtout aux Européens. Autrefois, on ne les admettait qu'avec toutes sortes de formalités blessantes sur un îlot de l'empire, et ils ne pouvaient en sortir sans s'exposer à être tués. Aujourd'hui encore que l'énergie des puissances de l'Europe et de l'Amérique, aussi bien que le bon vouloir de certains gouvernements

japonais, a levé les anciennes prohibitions, ils ne sauraient se montrer dans les grandes villes, telles que Yeddo, par exemple, sans être accompagnés d'une escorte nombreuse de soldats ou *yakounines*, qui ne les perdent pas un instant de vue et veillent à leur sûreté. Le peuple, il est vrai, se montre très bienveillant à leur égard; quand le cri *todgins* (hommes de l'Occident) retentit dans les rues et annonce leur passage, les bourgeois, accourus pour les voir, leur adressent à l'envi des salutations. Malheureusement, toute la population ne montre pas les mêmes dispositions favorables. Ils sont exposés à rencontrer des fanatiques à deux sabres qui, dans leur exaltation patriotique, les assassinent bel et bien, sauf à s'ouvrir ensuite le ventre afin d'échapper au juste châtiment de leur crime.

Si les choses sont ainsi, après l'intervention menaçante des puissances occidentales, qu'on juge de ce qu'il en devait être alors que la plupart des anciens règlements subsistaient encore! Aussi, mon maître de français prenait-il des précautions extrêmes pour venir au Soto-Siro me donner des leçons; nous-mêmes, nous n'eussions pas été à l'abri de certains dangers si l'on avait découvert son origine et les motifs de ses visites.

Mon maître, qui se faisait appeler Ben-Ali, était un homme encore jeune, dont le visage ridé, tanné par le soleil et par les vicissitudes d'une vie nomade, annonçait un âge plus avancé. On supposait qu'il était né en France, et on savait qu'il avait habité longtemps Chandernagor, colonie française de l'Inde ; mais il ne s'expliquait pas sur son passé et ne paraissait pas aimer les

questions. Polyglotte de premier ordre, il parlait sept ou huit langues, parmi lesquelles le japonais et le français lui étaient également familiers.

Afin de pouvoir aller et venir librement, Ben-Ali se donnait pour un musulman hindou et portait d'habitude un turban avec le costume oriental. C'était un homme jovial, ouvert, plein de bravoure : il racontait, avec une verve intarissable, mille histoires curieuses auxquelles il avait sans doute pris une large part. Ce caractère gai, qui s'accordait si bien avec notre caractère national, le faisait chérir partout, et mon père se plaisait beaucoup en sa compagnie.

Depuis près d'une année déjà, Ben-Ali fréquentait notre maison et j'apprenais assez bien la langue française, quand une recrudescence de sévérité contre les étrangers se produisit dans tout le Japon, par suite d'un événement politique. Aucun européen n'obtint plus la permission de se promener dans Yeddo; les membres des légations eux-mêmes reçurent l'invitation de ne plus sortir de leurs palais, le gouvernement n'étant pas sûr d'empêcher les attentats contre leur personne.

Ben-Ali, qui ne venait qu'à certains jours, habitait d'ordinaire Yokohama, la ville franque, située à quelques lieues d'Yeddo, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir à Yeddo même, dans je ne sais quelle ambassade, un pied-à-terre où il séjournait parfois assez longtemps. Quoiqu'il sût habilement se glisser au milieu de la population et se confondre avec elle, on pouvait supposer qu'il n'oserait pas tenter d'arriver jusqu'à nous ; cependant, comme j'ignorais ce qui se passait au dehors, je

l'attendais à l'heure convenue et j'avais préparé mes livres et mes cahiers.



Mon maître de francais, en effet, était trop brave, je dirai même trop téméraire, pour tenir compte du danger,

il partit à l'heure habituelle afin de se rendre à notre demeure du Soto-Siro.

Ce jour-là pourtant, il avait jugé à propos de quitter son costume oriental et d'endosser le costume japonais. Vêtu du *kirimon* national, sorte de robe de chambre ouverte, que serre autour de la taille une légère écharpe, muni de chaussettes de cotonnade bleue et de sandales de paille, il avait la tête nue et rasée en partie, à notre mode. Pour cacher ses yeux, qui eussent pu trahir sa nationalité, il avait posé sur son nez d'énormes lunettes chinoises. Ainsi déguisé, un éventail d'une main et une canne de l'autre, il s'était mis en route, convaincu qu'il donnerait facilement le change aux passants sur sa véritable race.

Tout alla bien d'abord, et il traversa le populeux quartier des marchands sans exciter aucune défiance. En entrant dans le quartier des daïmios, il rencontra une troupe de *samouraïs*, nobles de rang inférieur, qui ont le droit de porter deux sabres à leur ceinture. Ces samouraïs appartenaient, ainsi qu'on pouvait en juger par les armoiries peintes sur leur dos, à des princes du parti opposant. Plusieurs lui jetèrent des regards soupçonneux; mais, comme mon fin compère se prosternait respectueusement, selon l'étiquette, ils le laissèrent passer.

Un d'eux pourtant, croyant voir du louche dans les allures du faux japonais, se détacha de la troupe et s'avança pour l'examiner de plus près. Ben-Ali prit l'air le plus innocent du monde et attendit.

— Qui es-tu? A qui appartiens-tu? demanda le samou-

raï avec arrogance, en portant la main au plus grand de ses sabres.

Ben-Ali répondit à cette question avec une humilité apparente ; toutefois, il y avait peut-être quelque chose de railleur dans son accent, car le samouraï, après l'avoir regardé fixement, reprit d'un ton furieux :

— Tu n'es pas un japonais... Tu es un todgin.



Et il cria, en se tournant vers ses compagnons qui s'éloignaient :

— Todgin ! todgin !

A cet appel si connu, les autres firent volte-face et se mirent en devoir de revenir sur leurs pas. Déjà la lutte était commencée entre le faux japonais et le samouraï. Celui-ci, exalté par la haine, avait voulu porter un coup de sabre à Ben-Ali. Ben-Ali, sortant de son impassibilité, para adroitement au moyen de sa canne, dont il

frappa ensuite le front rasé de son adversaire. Puis, il s'élança sur lui et le renversa sur le sol, avec une dextérité qui annonçait une longue pratique de cette manœuvre. Son exploit accompli, il prit lestement la fuite, poursuivi par toute la bande des samouraïs, qui poussaient de véritables hurlements.

Ils devaient être furieux, en effet, car leur compagnon



venait de recevoir la plus sanglante injure qu'on puisse faire à un noble japonais. On l'avait frappé sur la tête, on l'avait renversé, et, s'il ne parvenait à laver cette insulte dans le sang de l'offenseur, il ne lui resterait qu'à s'ouvrir le ventre pour échapper à la dégradation. Ses amis le savaient, et mettaient une grande ardeur à s'emparer de l'insolent étranger qui malmenait ainsi la noblesse.

Ben-Ali, de son côté, n'ignorait pas quelles suites au-

rait son action si l'on venait à l'atteindre, et il détalait de toute sa vitesse. Dans les rues larges et solitaires du quartier des daïmios, il n'était pas facile de le cerner; en revanche, on pouvait le suivre de l'œil à perte de vue.

Il se dirigea le plus directement possible vers notre demeure, et, ayant réussi à distancer d'une manière notable les samouraïs, il espérait leur échapper. Quand il arriva tout haletant, il ordonna au portier, qui le connaissait pour un familier du maître, de fermer la porte et de se tenir en garde contre des malfaiteurs lancés à ses trousses. Dans ces temps de troubles, une pareille recommandation n'avait rien d'extraordinaire, et le portier se hâta d'obéir.

En ce moment, mon père se trouvait au palais du Taïcoun, où il remplissait les devoirs de sa charge; j'étais avec ma mère et deux jeunes servantes dans la pièce où je prenais mes leçons. Nous n'avions entendu aucun bruit, et rien ne nous faisait soupçonner ce qui se passait, quand Ben-Ali parut. Il était encore un peu rouge, un peu haletant, mais conservait son calme accoutumé. Ayant, selon l'usage, déposé ses sandales à la porte, il alla s'asseoir, les jambes croisées, sur la natte à côté de moi; on apporta le thé et le saki, puis la leçon commença.

Jamais encore Ben-Ali n'avait montré autant de gaieté. Il accompagnait ordinairement ses instructions d'anecdotes qui faisaient rire aux éclats les personnes présentes; ce jour-là, il redoubla de verve et d'entrain. Ma mère et les servantes prenaient, comme moi, le plus

grand plaisir à écouter le joyeux français, quand une rumeur confuse, produite au dehors, vint distraire notre attention. En même temps, un bruit de pas précipités, de voix effrayées s'éleva dans la maison même.

Ben-Ali demeurait impassible; ma mère, prenant



l'alarme, envoya une des servantes s'informer de ce qui se passait. La servante sortit et ne revint pas. Comme l'agitation continuait au dehors, ma mère envoya la seconde servante aux informations. Alors seulement, Ben-Ali jugea à propos d'interrompre sa leçon :

— Bah! dit-il en japonais, avec beaucoup de flegme, ce vacarme est causé, sans doute, par un samouraï que j'ai rossé à quelques pas d'ici.

— Que dites-vous? s'écria ma mère épouvantée, vous avez frappé un samouraï?

— Pourquoi pas? Il m'appelait « todgin » et il a tenté de m'assassiner avec un de ses sabres... Je me suis défendu avec ma canne, et il ne s'est pas trouvé le plus fort.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? Nous sommes tous perdus !

— Eh! morbleu! on ne peut se laisser égorger comme un poulet!... J'espérais pourtant que ces coquins auraient perdu ma trace!

Le vacarme, auquel se mêlait le son des gongs qui nous servent de cloches, redoubla au dehors; mon père, tout pâle et tout bouleversé lui-même, ne tarda pas à paraître.

III

Deux gentilshommes. — Le point d'honneur Japonais. — Situation terrible. Un expédient. — OHAIO!

Voici ce qui s'était passé :

Les samouraïs, quoique restés en arrière, n'avaient pas pour cela renoncé à leur poursuite, et avaient vu de loin Ben-Ali pénétrer chez nous. Ils se dirigèrent, à leur tour, de ce côté et s'arrêtèrent devant notre maison. Nombreux déjà, ils avaient recruté, chemin faisant, d'autres hommes à deux sabres et des *lonines*, soldats réformés, qui sont particulièrement hostiles aux étrangers. Ils se trouvaient donc en force pour envahir

notre demeure; mais, cette demeure appartenant à un daïmio, était, par cela même, inviolable, et on ne pouvait y pénétrer sans un ordre exprès du Taïcoun. L'un d'eux



se détacha pour aller chercher cet ordre au palais de l'empereur temporel, tandis que les autres s'établissaient devant notre porte.

Le Taïcoun, qui était favorable aux Européens, accorderait-il cet ordre? Nul ne pouvait le dire. En attendant, les samouraïs comptaient se venger eux-mêmes dans

l'occasion, et veillaient avec grand soin pour que le coupable ne pût s'échapper.

Sur ces entrefaites, mon père, revenant du palais, se présenta pour rentrer chez lui. Surpris de voir devant sa porte un si grand nombre de gens armés, il s'arrêta et demanda à l'un des assistants, avec l'exquise politesse dont ne se départent jamais les gentilshommes japonais, la cause de ce rassemblement.

Le chef de la bande, qui était justement le samouraï maltraité par le professeur de français, s'avança pour répondre. La poussière souillait encore ses vêtements déchirés dans sa chute, et son front nu portait la trace sanglante d'un coup de bâton. Il connaissait un peu mon père, et tous les deux se saluèrent profondément.

— Seigneur, dit le samouraï, un misérable todgin, qui m'a déshonoré en me frappant par surprise, s'est réfugié dans votre maison ; j'attends donc, avec mes amis, que vous nous le livriez afin que j'en tire une légitime vengeance.

Il donna quelques explications sur ce qui s'était passé, et mon père n'eut pas de peine à deviner l'auteur de l'outrage.

— Seigneur, ajouta le samouraï, les lois de l'honneur, songez-y, sont inexorables. Si je ne lave pas dans le sang de cet insolent l'insulte que j'ai reçue, vous n'ignorez pas dans quelle obligation je me trouverai..... J'ose donc attendre de votre justice que vous me livriez, sur-le-champ, le coupable qui a trouvé asile dans votre palais.

Mon père était atterré, car il voyait les conséquences possibles de cette déplorable affaire.

— Seigneur, répliqua-t-il, je ne pourrais, selon nos rites, vous livrer mon hôte sans forfaire moi-même à l'honneur. Je ne prétends pas juger son action, que je regrette infiniment.....

— Fort bien; mais, si nous obtenons un ordre de sa hautesse le Taïcoun, comptez-vous faire résistance?

— J'ignore encore ce que je ferai..... Cet ordre, ajouta mon père en souriant, vous ne le tenez pas encore!..... Quand il viendra,.... s'il vient,.... j'aviserai.

— J'aviserai de même, répliqua le samouraï.

L'un et l'autre s'inclinèrent de nouveau avec beaucoup de courtoisie; puis, mon père s'avança vers la porte qui, à un signal, s'ouvrit devant lui, et il entra, sans qu'aucun des gentilshommes présents essayât de s'y opposer ou de pénétrer après lui dans la maison.

Elle était tout en émoi, comme je l'ai dit; le daïmio ne s'inquiéta pas des criailleries et des lamentations des domestiques, et se hâta de se rendre dans la salle où nous étions.

Ben-Ali, en le voyant paraître, se leva, toujours calme et souriant.

— Ah! mon noble patron, s'écria-t-il, vous avez l'air de connaître déjà ma sotte équipée!

— Je crois bien! répliqua mon père en essayant à son tour de prendre un ton léger; deux cents samouraïs à ma porte la content à qui veut l'entendre.... Cela va mal pour tout le monde!

— Je n'ai fait pourtant que me défendre, répliqua Ben-Ali; écoutez donc, seigneur daïmio : je suis fran-

çais, j'ajouterai que j'ai été zouave en Algérie..... Pourquoi j'ai quitté mon pays, comment je suis tombé au Japon pour donner des leçons de français à cette charmante petite princesse Izanami, ce serait trop long à dire, et puis cela ne regarde personne..... Toujours est-il qu'un zouave français ne se laissera jamais égorger sans se défendre, par un noble ou un vilain, par un japonais ou un chinois, le noble eût-il vingt sabres au lieu de deux!

— Vous raisonnez selon vos idées, Ben-Ali, répondit le daïmio; malheureusement l'affaire, je vous le répète, prend une vilaine tournure..... Savez-vous que si vous n'êtes pas tué, le samouraï que vous avez déshonoré sera obligé de s'ouvrir le ventre?

— Laissons-le faire, répliqua le zouave philosophiquement.

— Mais, en attendant, lui et ses amis assiègeront ma maison, et si vous sortez...

— Je ne sortirai pas ; la maison est bonne..... Il y a du riz, du thé, du saki... sans compter, ajouta galamment l'ancien zouave en nous regardant, une société charmante,... et comme vous êtes trop bon gentilhomme pour me livrer à mes ennemis...

— Je ne le ferai pas, Ben-Ali ; seulement, on est allé demander un ordre au Taïcoun. Si on l'obtient, ma résidence sera envahie, car je ne saurais me défendre, et alors... malgré moi...

— Diable! dit le français en se grattant l'oreille ; eh bien ! ma foi! ajouta-t-il aussitôt avec sa jovialité ordinaire, si l'on me prend, on me prendra... Contre la force

il n'y a pas de résistance... Votre Taïcoun me fera couper la tête, et tout sera fini.

— Mais non, mais non, répliqua froidement mon père, tout ne sera pas fini.

— Pourquoi cela ?

— Si vous sortez de ma demeure, fût-ce par la force et par ordre de sa hautesse le Taïcoun, je serai, à mon tour, dans la nécessité de m'ouvrir le ventre, car alors mon domicile, à moi noble japonais, aura été violé, et je ne devrai pas survivre à un pareil outrage.

Ben-Ali demeura stupéfait, ne comprenant rien au point d'honneur si délicat de notre noblesse. Ma mère et moi-même, nous sentions que mon père parlait sérieusement et nous le savions fort capable d'exécuter sa menace. Aussi nous abandonnâmes-nous à des pleurs qu'il réprima d'un geste majestueux.

Le Français, après un moment de réflexion, dit résolument :

— Je ne vois qu'un moyen... Vous allez me prêter un de vos sabres, et je sortirai de la maison... Quand le samouraï que j'ai malmené se présentera devant moi, je lui proposerai un combat loyal, et je lui fournirai ainsi la réparation qu'il demande.

Mon père secoua la tête.

— Nos coutumes, dit-il, ne sont pas les mêmes qu'en France. Dès que vous paraîtrez, les samouraïs se jetteront tous ensemble sur vous et vous serez massacré en un clin d'œil. Je ne saurais vous permettre de vous exposer à un pareil sort ; l'honneur me le défend.

— Alors que diable voulez-vous que je fasse? s'écria Ben-Ali avec impatience.

Il s'assit de nouveau sur la natte et se versa un grand verre de saki.

La nuit ne tarda pas à tomber et on alluma les lan-



ternes de la salle. Au loin, on entendait toujours le murmure de la foule réunie devant le palais. Ma mère et moi, nous continuions de nous désoler et, quoique je n'eusse encore qu'une douzaine d'années, je comprenais combien la situation était périlleuse. Mon père nous quitta pour aller à la porte extérieure reconnaître l'état des choses. Au bout de quelques instants, il revint.

— Ils font toujours bonne garde, dit-il, et ils ont al-

lumé des lanternes pour être certains que personne ne sortira d'ici sans être vu. Un de mes amis, auquel ils ont permis d'entrer, affirme que l'ordre du Taïcoun arrivera d'un moment à l'autre, et alors je ne pourrais sans forfaiture résister à l'empereur temporel... Mais je sais ce qu'il me reste à faire.

Nous jetâmes encore les hauts cris. Ben-Ali se leva brusquement.

— Finissons-en, s'écria-t-il; commandez qu'on m'ouvre la porte; c'est moi qui demande à sortir... Advienne que pourra!

Le noble japonais demeura immobile.

— Vous voulez vous livrer, Ben-Ali, répliqua-t-il, et je ne dois pas permettre un pareil sacrifice. Mon toit sera pour vous un asile sacré tant que mon pouvoir y sera reconnu... Pas de subterfuges avec l'honneur!

— Ma foi! votre honneur japonais est diablement chatouilleux! répliqua l'ancien zouave; et si je veux absolument sortir, moi... Si je veux sauter par-dessus les murs!

— Alors je m'ouvrirai le ventre pour n'avoir pu protéger efficacement mon hôte.

— Ah! ça, c'est donc un refrain?

Il y eut un nouveau silence. Tout à coup, je fus frappée d'une idée.

— Père, demandai-je, si Ben-Ali parvenait à gagner le Grand-Canal sans être vu de personne, ne serait-il pas à l'abri de tout danger?

— Sans doute... Mais à quoi penses-tu, Izanami? Le Grand-Canal se trouve à plus de cent pas de notre demeure.

— Et s'il existait un passage souterrain pour y conduire ?

J'exposai le plan que j'avais imaginé.

Moins d'une année auparavant, pendant une absence de mon père, je jouais, un jour, avec mon frère dans le jardin, quand un garçon jardinier, qui travaillait non loin de nous, découvrit, sous une légère couche de terre, une dalle qu'il souleva pour voir ce qu'elle recouvraït. Par-dessous, il trouva une espèce de puits peu profond, auquel aboutissait une galerie souterraine, sorte d'aqueduc que, par mesure de précaution, il jugea à propos de visiter. Mon frère, enfant gâté et opiniâtre, voulut absolument l'accompagner, et il n'y eut pas moyen de s'opposer à ce désir. Ils parcoururent donc l'aqueduc, qui, au bout d'une centaine de pas, aboutissait au Grand-Canal. Là était une porte à claire-voie, rongée par le temps et élevée seulement de quelques pieds au-dessus du niveau de l'eau. Après avoir fait ces observations, le jeune daïmio et le jardinier étaient revenus sur leurs pas, on avait remis la dalle en place, on avait étendu de nouveau la terre par dessus, et mon frère défendit qu'on parlât de cette découverte, craignant d'être grondé pour la part qu'il y avait prise.

Mon père m'écoutait attentivement.

— En effet, dit-il, autrefois il existait dans le jardin un aqueduc, qui conduisait au canal les eaux du lac et de la cascade; mais, ces eaux devant être utilisées dans un jardin voisin, on leur fit prendre une autre direction et l'ancien aqueduc fut fermé... Eh bien! Izanami, as-tu

entendu dire que le passage était en bon état de conservation ?

— Dans le meilleur état; quoiqu'il faille se baisser un peu pour le parcourir, mon frère assurait n'avoir pas rencontré le moindre obstacle.

— Pourrais-tu reconnaître l'endroit où est la dalle?

— Sans aucune peine; nous avons planté exactement au-dessus un cèdre nain... Quant à la terre, la couche en est si mince qu'on peut l'écarter rien qu'avec le pied.

Le daïmio réfléchit.

— Vous l'entendez, Ben-Ali? reprit-il; seriez-vous disposé à vous risquer dans ce passage ?

— Pourquoi pas? répondit le Français avec résolution ; une fois au Grand-Canal, je me tirerai d'affaire... Je nage comme un poisson, et je me cacherai aisément au milieu des barques... Par cette nuit noire, je peux braver la police japonaise, et les yakounines, et les lonines, et tous les *nines* de la « Terre Sacrée » comme vous appelez votre pays... Avant que le jour vienne, je serai en sûreté soit à Yokohama, soit à bord de quelque vaisseau européen dans la rade... Allons! ne perdons pas de temps, mettons-nous à l'ouvrage... Quant à vous, ma jolie petite princesse (c'était le nom qu'il me donnait habituellement), je vous devrai un fameux cierge, si je sors de ce mauvais pas!

Il m'enleva dans ses bras robustes et m'appliqua deux baisers.

Nous nous hâtâmes de descendre dans le jardin ; nous n'avions pas de lumière, de peur d'attirer l'attention des habitations environnantes. Aussi bien, par-dessus les

clôtures, brillaient les lanternes des assiégeants, et nous entendions un grondement sourd qui augmentait notre activité.

Je trouvai facilement le cèdre nain qui fut arraché; un domestique écarta la terre avec quelques coups de bêche, souleva la dalle, et l'entrée de l'aqueduc fut mise



à découvert. Alors seulement, on alluma une lanterne de papier, et mon père, ainsi que Ben-Ali, descendirent dans l'excavation. Le daïmio voulait s'assurer par lui-même que l'entreprise présentait des chances réelles de succès; dans le cas contraire, il n'eût pas consenti à laisser partir son hôte.

Rassuré sur ce point, il parla bas au Français, lui glissa dans la main quelque chose que je crus être des roupies d'or; enfin, il lui remit la lanterne et l'engagea à se glisser sans retard dans le passage.

La galerie étant parfaitement droite, le noble japonais ne voulait pas quitter la place avant que Ben-Ali, arrivé à l'autre extrémité, lui eût fait un signal avec la lanterne pour l'avertir qu'il avait atteint le canal. Ben-Ali promit de se conformer à ces instructions, et au moment de s'engager dans l'aqueduc, il me dit encore d'un ton amical :

— *Ohaio* (adieu), petite princesse... Qui vous enseignera le français maintenant?

— *Ohaio*, Ben-Ali, lui répondis-je les larmes aux yeux, et que le génie qui protège les voyageurs vous soit en aide!

Il nous fit un dernier signe de la main et pénétra dans la galerie. Mon père demeura à la même place et attendit en silence le signal annoncé. Il ne tarda pas à voir la lumière s'agiter d'une manière particulière, puis s'éteindre. C'était la preuve que Ben-Ali venait d'arriver à l'extrémité du passage.

Le daïmio respira longuement, comme s'il était délivré d'un grand poids, et remonta dans le jardin.

— Allons! dit-il, mon hôte a quitté ma demeure de son plein gré, et j'ai tout lieu d'espérer qu'il échappera au péril... L'honneur est sauf... Les samouraïs peuvent venir maintenant!

Il ordonna qu'on replaçât la dalle et que l'on replantât l'arbuste, afin de cacher l'entrée du souterrain. Cette besogne s'achevait, lorsqu'un grand bruit de gongs et de voix humaines s'éleva du côté de la porte extérieure. Un des portiers accourut tout effaré et annonça qu'un officier du Taïcoun, porteur d'un

ordre de sa hautesse, demandait à être introduit sur-le-champ.

— Qu'il soit le bienvenu! répliqua mon père avec respect.

Et lui-même s'empressa d'ouvrir la porte.

Avec l'officier, un grand nombre de samouraïs s'élan-



cèrent dans la maison, criant d'un ton furieux : « Todgin! Todgin! » A leur tête, celui qui avait reçu une offense agitait son sabre nu et criait plus haut que les autres :

— Où est le Todgin?... C'est moi qui dois le frapper!

— Le Todgin! répondit mon père avec une tranquillité qui n'était pas exempte de raillerie, ma foi! Il faut que ce soit un oiseau, car il s'est envolé pardessus les murailles.

On chercha partout et longuement ; il va sans dire que ce fut en pure perte ; on ne découvrit même pas le passage secret par lequel Ben-Ali avait opéré sa retraite.

Je n'ai jamais su si le samouraï outragé s'était décidé à s'ouvrir le ventre ; seulement, trois jours après cette aventure, mon père recevait une lettre annonçant que Ben-Ali avait gagné heureusement un vaisseau européen et allait quitter le Japon pour toujours.

Quant à moi, je dus interrompre mes leçons de français... Bien heureuse que cette aventure n'eut pas des conséquences plus terribles !





JUANA

LA PETITE MEXICAINE

I

Le couvent de Sainte-Marguerite. — Mon amie Rosita. — Le nid de colibris. — La dernière visite. — Morte!

Je suis née à Mexico, cette ancienne capitale de l'Inca Montézuma, devenue capitale de la république du Mexique. C'est, encore aujourd'hui, une grande et belle

ville qui, par la fertilité du territoire environnant, par ses larges rues, ses monuments superbes et le nombre de ses habitants, ne le cède à aucune autre de l'Amérique septentrionale. Malheureusement, elle a pour voisin, parmi d'autres montagnes couvertes de neige, le terrible volcan le *Popocatepelt,* qui s'élève à dix-huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui, presque toujours en éruption, comme le Vésuve et l'Etna, cause chaque année, à Mexico, d'affreux tremblements de terre.

Mon père, riche négociant de la rue Plateros, prétendait être de pure race espagnole, sans aucun mélange de sang indien, ce qui constitue la noblesse du pays. En revanche, ma mère, qui pourtant était gracieuse et charmante, appartenait à la race métisse et en convenait franchement. Je ne l'en aimais pas moins, quant à moi, car elle était douce et bonne autant que belle, et me gâtait à plaisir. On vantait son esprit, son humeur enjouée, le soin et l'intelligence qu'elle mettait à diriger sa maison ; seulement (comment dirai-je cela à des Françaises !) ma mère, que l'on admirait tant, ma mère... ne savait pas lire.

Aujourd'hui que Mexico renferme des colonies de Français, d'Anglais, d'Américains, une pareille ignorance est rare dans les classes bourgeoises ; des écoles nombreuses reçoivent les jeunes garçons et les jeunes filles qui veulent s'instruire. Mais, à l'époque dont il s'agit, l'instruction publique n'était pas organisée dans la capitale du Mexique, et on rencontrait fréquemment des femmes du meilleur monde qui, comme ma mère, ignoraient les premiers principes de la lecture.

Or, ma mère souffrait de son ignorance et mon père, tout occupé du négoce, la laissait libre de me diriger ; elle songea, dès que j'eus environ six ans, à me soustraire pour l'avenir aux humiliations qu'elle avait endurées.

Il existait alors, non loin de notre demeure, un couvent de femmes, placé sous l'invocation de sainte Catherine.



On n'y recevait pas d'élèves et de pensionnaires ; mais ma mère y connaissait une religieuse, Dona Carmen, encore jeune, d'une douceur inaltérable, et qui passait pour fort instruite. Dona Carmen appartenait à une opulente famille ; des chagrins secrets l'avaient décidée à entrer en religion. Elle conservait l'usage de ses revenus, qu'elle employait surtout en bonnes œuvres, et certes elle n'était pas dans l'obligation de se faire institutrice pour se créer des ressources. Néanmoins, la vie monotone qu'elle menait à Sainte-Catherine l'avait décidée à s'occuper de

l'éducation d'une de ses nièces, appelée Rosita, jolie enfant à peu près de mon âge. Rosita venait tous les jours chez sa tante, qui avait, selon l'ordinaire des couvents au Mexique, une cellule spacieuse, meublée au goût de celle qui l'occupait. Ma mère obtint que je partagerais avec Rosita les leçons de sœur Carmen, et, chaque



matin, une *chola,* servante indienne, me conduisait à Sainte-Catherine. Bientôt je m'y plus tellement que je ne rentrais qu'avec regret à la maison paternelle.

Nos études n'étaient pas bien pénibles; la bonne religieuse, par sa patience, par l'affection qu'elle nous témoignait, s'efforçait de nous les rendre agréables et faciles. Dans l'espace de plus de deux ans que nous demeurâmes auprès d'elle, nous apprîmes la lecture, un peu d'écriture, d'histoire sainte et de catéchisme. Ce n'était guère, sans doute ; mais alors beaucoup de dames, dans l'Améri-

que espagnole, n'en savaient pas autant. On nous enseignait aussi quelques travaux d'aiguille, la préparation de ces pâtisseries et confitures que l'on appelle en Espagne des *dulces* (douceurs), moyennant quoi nous devions être plus tard des ménagères achevées.

Dona Carmen avait pour nous les tendresses infinies d'une mère. Elle nous parlait avec bonté, n'employait que la persuasion pour nous faire comprendre nos torts. A peine avions-nous travaillé un peu assidûment qu'elle nous supposait fatiguées et nous envoyait jouer dans le jardin. Parfois aussi, elle prenait sa guitare et nous chantait des airs du pays. Sa voix touchante et plaintive nous allait à l'âme; elle-même était souvent interrompue par des larmes, dont nous ne savions pas la cause.



Ce qui me plaisait surtout au couvent de Sainte-Catherine, c'était de m'y rencontrer avec ma petite compagne Rosita. Je ne saurais exprimer quelle amitié m'inspirait cette enfant. Chaque soir en la quittant, j'éprouvais un déchirement de cœur à penser que je ne la reverrais que le lendemain. Il y avait pourtant un frappant contraste entre nous deux. J'étais brune, forte, remuante, et mes cheveux noirs formaient déjà deux lourdes nattes qui flottaient sur mes épaules. Elle, au contraire, était blonde, frêle, toute mignonne ; on disait sa famille ori-

ginaire de France, et Rosita avait les qualités aimables des Françaises. Quoique timide et délicate, elle montrait une gaieté communicative. Souvent elle me disait tout à coup :

— Rions, Juana.

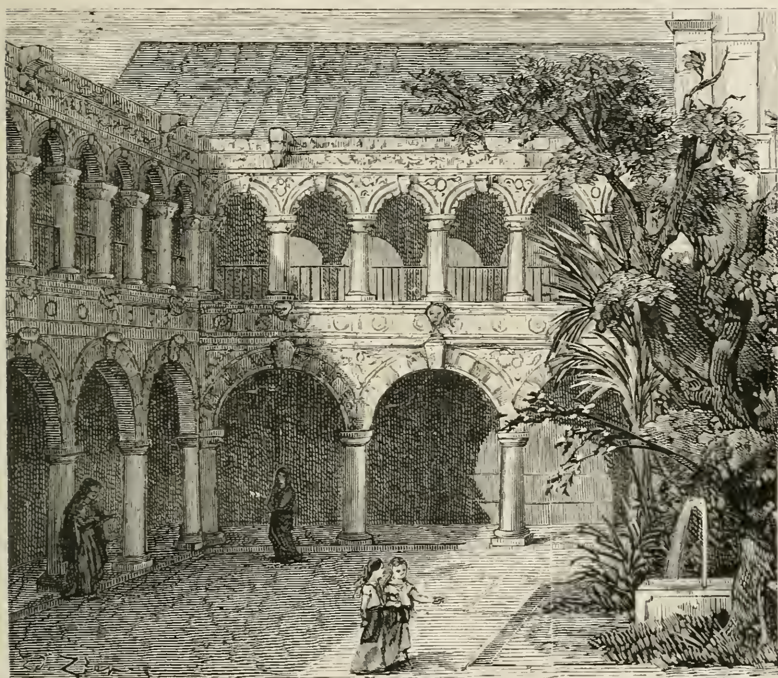
Et nous nous mettions à rire aux éclats, sans motif aucun.

Elle avait pour moi autant d'affection que j'en avais pour elle, et ne voulait prendre aucun plaisir que je n'en eusse ma part. Quel bonheur, lorsque, dona Carmen nous ayant donné congé, nous pouvions nous livrer à nos ébats dans le jardin du couvent !

Ce jardin n'était autre que la cour ou *patio* du monastère de Sainte-Catherine ; il avait la forme d'un grand carré long, et était entouré de tous côtés par des arcades mauresques, servant de cloîtres, sous lesquelles s'ouvraient les cellules des religieuses. Au centre, on voyait une fontaine de marbre, dont l'eau coulait avec un bruit monotone, et un petit bassin où nageaient des poissons aux vives couleurs. Fontaine et bassin disparaissaient presque entièrement sous un fouillis d'orangers, de grenadiers, de palmiers, avec lesquels des volubilis, des vanilles, des lianes délicates, toutes les plantes grimpantes les plus gracieuses de la flore tropicale, formaient des berceaux de verdure et de fleurs.

Sous ces tonnelles parfumées, où régnait une fraîcheur délicieuse, Rosita et moi, nous aimions à nous poursuivre, en poussant de petits cris d'écureuils effarouchés. Les religieuses y venaient rarement ; elles préféraient se promener dans les cloîtres en causant ou en égrenant

les énormes chapelets, que nous entendions cliqueter à leur ceinture. D'ailleurs, pendant la chaleur du jour, toutes, même dona Carmen, rentraient dans leurs cellules pour faire la sieste, et nous, qui n'avions nulle



envie de dormir, nous restions maîtresses absolues du jardin.

Souvent nous nous amusions à épier d'agiles colibris et oiseaux-mouches, qui venaient disputer à des papillons beaucoup plus grands qu'eux, les fleurs éclatantes de notre parterre. Un jour, ma compagne et moi, nous découvrîmes qu'un couple de ces colibris avait niché dans un oranger, à quelques pas de la fontaine. Le nid,

pas plus grand que la moitié d'un abricot, contenait trois ou quatre œufs de la grosseur d'un pois, dont la mère prenait les soins les plus touchants. Je ne sais à quelle espèce appartenaient ces merveilleux oiseaux, mais si l'un d'eux passait auprès de nous, on voyait chatoyer en l'air comme un grain d'or semé de pierreries.

Que l'on juge de notre joie ! Nous étions seules quand nous fîmes cette découverte ; transportées, nous sautions, nous battions des mains. Nous prîmes la résolution de ne révéler à personne du couvent, même à notre chère dona Carmen, l'existence du nid de colibris. Songez donc ! on eût pu déranger nos protégés, nous disputer ce trésor. Le secret fut révélé aux mamans en confidence, mais les mamans venaient rarement à Sainte-Catherine et ne pouvaient troubler en rien notre possession exclusive.

Cher petit nid ! Nous pensions à lui sans cesse, aux heures de travail comme aux heures de plaisir. Nous en perdions le boire et le manger ; nous en rêvions la nuit. Dès que nous pouvions nous rendre au jardin, nous nous cachions derrière les larges feuilles d'un bananier pour observer les moindres mouvements de nos brillants oisillons. Nous placions à leur portée des bouquets composés des fleurs les plus fraîches ou même nos *tortillas* frottées de miel parfumé. Les colibris venaient voltiger alentour, et quelle joie pour nous quand ils daignaient faire honneur à notre festin !

Notre bonheur fut à son comble un jour que, le père et la mère étant absents, nous pûmes jeter un regard curieux dans le nid. Les œufs étaient éclos ; à leur place,

il y avait quatre petits points rouges, à peine recouverts d'un imperceptible duvet, et que leur mouvement seul faisait reconnaître pour des êtres vivants. Ces frêles créatures avaient peut-être une voix, mais elle était trop



faible pour frapper nos oreilles. Notre examen, du reste, ne fut pas long ; les colibris, irrités de notre curiosité, accouraient en poussant un petit sifflement, et nous nous retirâmes presque effrayées.

Hélas ! notre félicité devait finir. Un matin que nous nous glissions sur la pointe du pied, à travers le feuillage, pour visiter nos gentils protégés, un affreux tableau s'offrit à nos yeux. Le nid éventré pendait à une branche

de l'oranger ; les petits étaient morts et nous en trouvâmes deux à moitié écrasés au pied de l'arbre. Quant au père et à la mère, ils avaient disparu, et les papillons voltigeaient seuls autour des fleurs du voisinage.

Quel était l'auteur du désastre? Était-ce un oiseau de proie? Était-ce une de ces grosses araignées-crabes, qui pénètrent souvent dans les jardins et dévorent les colibris? Nous ne l'avons jamais su.

A cet horrible spectacle, ni Rosita ni moi nous ne pûmes contenir notre douleur. Nous éclatâmes en sanglots et en lamentations, qui attirèrent dona Carmen et quelques autres religieuses. En apprenant la cause de ce désespoir, on essaya de nous consoler; mais, ainsi que Rachel, nous ne voulions pas être consolées!

Le lendemain, vu la légèreté de notre âge, nous étions beaucoup plus calmes. Comme nous errions dans le jardin, où l'on avait fait disparaître toute trace de la catastrophe, Rosita passa le bras autour de mon cou, se mit à jouer avec une de mes nattes, et me dit d'un air pensif:

— Juana, on assure que les colibris sont morts... Sais-tu ce que c'est que de mourir?

— Non, Rosita... Les colibris sont seulement de jolies petites bêtes... Mais les enfants qui meurent vont au ciel... Tu ne sais donc pas, toi non plus, ce que c'est que la mort?

— Si... Il me semble que je suis morte plusieurs fois, et je suis toujours revenue... On ne souffre pas; seulement on ne voit plus sa mère et ses amies.

Elle m'embrassa et détourna la tête en soupirant.

Pour faire comprendre les paroles de Rosita, je dois dire qu'elle était sujette à des évanouissements, qui souvent duraient des journées ou des nuits entières. Le médecin de la famille donnait à ce mal un nom tiré du grec, mais il se déclarait impuissant à le guérir. J'avais vu une fois mon amie dans cet état, pâle, les yeux fermés, ne remuant plus, ne respirant plus. J'en fus très effrayée; mais comme, deux jours après, elle était revenue à Sainte-Catherine, avait repris ses occupations et ses jeux, ces crises cessèrent de m'alarmer.

Un jour pourtant, Rosita ne parut pas au couvent et quand je m'informai d'elle, on m'apprit qu'elle était malade. Je demandai avec instances à la voir, et je fis si bien que, le lendemain, ma mère me conduisit chez elle.

Je trouvai mon amie dans un petit lit de bois, peint en blanc et entouré d'une moustiquaire de gaze. Sa mère, gracieuse jeune femme qui paraissait fatiguée par les veilles, était assise à son chevet; de l'autre côté du lit, se tenait une servante de race indienne, aux bras et aux jambes nus, qui avait pour mission d'égayer la petite malade et de satisfaire ses moindres caprices.

Je courus vers Rosita, les bras ouverts, en poussant un cri de joie. Elle m'apparaissait, à travers la gaze, comme un ange dans une nuée. Elle poussa un léger cri à son tour et voulut se soulever; elle n'en eut pas la force et retomba sur sa couche.

On écarta la moustiquaire et nous nous embrassâmes. Mon Dieu ! que Rosita était changée ! Ses menottes semblaient diaphanes ; sa figure, encadrée de boucles blon-

des, avait la blancheur transparente de la cire ; ses yeux, autrefois d'un bleu profond, avaient pris les teintes claires de la turquoise. Elle était toujours belle, mais d'une beauté étrange et qui faisait peur.

Tandis que nos mères causaient tout bas, d'un air triste, Rosita, malgré sa faiblesse, me témoigna le plaisir qu'elle avait de me revoir. Elle parlait peu ; néanmoins nous nous entretînmes de nos devoirs et de nos divertissements ordinaires. Elle me demanda si les colibris étaient revenus dans le jardin du couvent, si le grand papillon argenté « qui avait des queues » se posait toujours sur les fleurs de l'opuntia. Je répondis avec gravité à ces graves questions ; puis, comme cette conversation naïve paraissait fatiguer la malade, nous nous embrassâmes de nouveau et je me retirai.

Malgré l'air triste de nos mères, je ne concevais aucune crainte sérieuse pour ma petite amie. Je m'attendais à la retrouver, quelques jours plus tard, au couvent de Sainte-Catherine.

Comme le surlendemain elle était encore absente, je demandai à dona Carmen quand on me ramènerait chez Rosita. La religieuse, qui avait les yeux rouges, me prit sur ses genoux.

— Mon enfant, me dit-elle, tu ne la verras plus... Elle est au ciel avec les anges.

— Avec les anges !... elle est donc morte ?

Dona Carmen m'embrassa en silence.

Mais on se souvient que, comme Rosita elle-même, je ne comprenais pas ce que c'était que la mort.

— Je veux la voir ! m'écriai-je.

— Puisque je te dis que Rosita est maintenant un petit ange et qu'elle est au ciel !

— Ça ne fait rien... Je veux la voir, moi... Je veux aller chez Rosita.

Je m'abandonnai à des transports de colère et de douleur tels que dona Carmen ne savait comment m'apaiser. Enfin elle me dit :

— Allons ! si tu me promets d'être sage et *de ne pas pleurer*, tu verras Rosita encore une fois... Demain, il y aura chez ses parents un *bal des petits anges* ; je dirai à ta mère de t'y conduire.

Mes larmes se séchèrent subitement.

— Demain, je verrai Rosita ! m'écriai-je.

— Oui, mais tu ne pleureras pas, quoi qu'il arrive? Ta petite amie au ciel serait fort mécontente et tu causerais un scandale... Voyons ! me promets-tu là bien... bien... bien de ne pas pleurer ?

— Oui, bonne dona Carmen, je ne pleurerai pas.

— Il faudra même rire... si tu peux.

— Je rirai, je vous le promets.

Et je rentrai chez moi, satisfaite de songer que je verrais Rosita le lendemain.

II

Le bal des petits anges. — Je ne pleurerai pas ! — Supplice d'une mère. Comment je tins ma promesse.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il importe de mentionner ici un usage qui existe, non seulement au

Mexique, mais encore au Pérou et dans toutes les anciennes colonies espagnoles. Dans ces pays, profondément religieux, la mort d'un jeune enfant n'est pas considérée comme un sujet d'affliction. L'enfant, qui meurt avant d'avoir pu pécher, va tout droit au ciel et devient un ange; il n'y a donc pas lieu de déplorer son sort, et il faut plutôt se réjouir qu'il soit appelé aux béatitudes éternelles avant d'avoir connu les chagrins et les misères de la vie. En vertu de ce principe, quand la mort frappe une de ces innocentes créatures, ses amis, ses parents, sa mère elle-même, se gardent bien de manifester de la douleur. Au contraire, on est tenu de montrer beaucoup de gaieté. Si la mère, ou tout autre personne, versait une larme, on croit que Dieu irrité chasserait l'ange du paradis. Aussi, la veille des funérailles, y a-t-il fête dans la maison mortuaire. On boit, on rit, on chante, on danse autour du petit mort; ces joyeuses réunions sont connues sous le nom de Bal des petits anges *(Baile de los angelos)*.

Quoi que l'on puisse penser de cette singulière coutume, c'était à une fète de ce genre donnée à l'occasion de Rosita, que je devais assister. Je n'éprouvais aucune appréhension; loin de là, je brûlais d'impatience et je comptais les minutes qui devaient s'écouler jusqu'à l'heure indiquée pour la réunion.

C'était le soir, et on m'avait parée comme pour un bal. Je portais des boucles d'oreilles et un collier de perles. Ma mère, qui m'accompagnait, avait fait, de son côté, une brillante toilette; et personne, à nous voir, n'eût pu s'imaginer que nous allions à une veillée funèbre.

Nous atteignîmes la demeure des parents de Rosita. La maison, comme la plupart de celles de la ville, n'avait qu'un étage, à cause des tremblements de terre qui se font sentir moyennement deux fois par année et qui rendraient fort dangereuse une plus grande élévation. Toutes les portes, toutes les fenêtres étaient ouvertes; il



s'en échappait une vive lumière; on entendait des chants et des sons de musique.

Au moment d'entrer, ma mère me dit encore :

— Juana, souviens-toi que tu as promis de ne pas pleurer! Si tu pleurais, il arriverait malheur à Rosita.

— Non, je ne pleurerai pas! répliquai-je.

Nous pénétrâmes dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, où il y avait déjà beaucoup de monde. Des femmes, des jeunes filles, en toilette ainsi que nous,

allaient et venaient, riant, dansant, jouant de la guitare. Des hommes, en habit de soirée, avaient pris place autour de plusieurs tables; les uns buvaient des liqueurs, en fumant des cigarettes, les autres faisaient des parties de cartes. Un buffet était préparé dans un coin, et les servantes indiennes offraient des *dulces* aux arrivants. Un grand nombre de cierges et de lampes répandaient une éclatante lumière sur cette foule animée.

Mon attention fut attirée d'abord par une espèce de lit de parade, formé de draperies blanches, qui s'élevait au milieu de la salle. Sur ce lit on voyait étendue la pauvre Rosita, en robe blanche garnie de dentelles. Ses mains étaient jointes, dans l'attitude de la prière; une couronne de roses entourait sa tête. On avait frisé ses cheveux blonds, on avait mis du carmin sur ses joues amaigries. Ainsi parée, elle semblait dormir d'un paisible sommeil.

Rosita disparaissait presque entièrement sous les bouquets de fleurs rares que les invités apportaient à l'envi les uns des autres. Au milieu des fleurs, étaient épars tous les jouets ayant appartenu à la petite morte; mais on avait brisé ces jouets, et j'aurais pu reconnaître parmi eux divers objets donnés par moi à mon amie. Des bougies allumées formaient comme une chapelle ardente autour du lit de parade.

Réellement, en présence de cet appareil inconnu et qui n'avait rien de lugubre, je ne sentais aucune envie de pleurer; j'éprouvais une sorte d'ahurissement. Ces lumières, ce bruit, cette gaieté ne s'accordaient en rien avec l'idée confuse que j'avais de la mort. A voir Rosita dans sa riche parure, avec ses joues vermeilles, à travers

ces monceaux de fleurs, je croyais seulement qu'elle reposait.

Plusieurs dames, parmi lesquelles se trouvait la maîtresse de la maison, vinrent au-devant de nous. La mère de Rosita avait une robe claire à nombreux volants; les bras et les épaules nus, elle était couverte de bijoux; une grosse fleur rouge s'épanouissait dans son



abondante chevelure noire. Elle affectait beaucoup de frivolité et d'enjouement, s'efforçant de rire à tout propos. Il me sembla pourtant que son rire était forcé, douloureux, et que la fraîcheur de ses joues était due au carmin qui coloriait déjà les joues de sa fille. Les autres dames ne la quittaient pas d'un instant et exerçaient sur elle une sorte de surveillance.

Elle embrassa ma mère, la remercia d'être venue « prendre part à sa joie ». Ensuite ce fut mon tour; elle m'éleva dans ses bras, me serra contre sa poitrine.

— Ah! Juana, me dit-elle, n'oublie jamais notre cher petit ange; car il t'aimait bien, et s'il était resté parmi nous...

Sa voix s'altéra, ses traits se contractèrent. Moi-même, en dépit de mes promesses, je me sentais faiblir et je fus sur le point d'éclater en sanglots. Les dames qui nous entouraient se hâtèrent d'intervenir.

— A quoi pensez-vous donc, dona Inés? dit une vieille à figure rébarbative; allez-vous porter malheur à votre fille avec cet attendrissement impie?... Réjouissons-nous plutôt! C'est jour de plaisir!

La malheureuse mère passa rapidement la main sur ses yeux. Poussant un éclat de rire qui faisait mal, elle nous entraîna vers le buffet, où l'on nous servit des gâteaux et du vin d'orange. Après nous avoir forcées en quelque sorte à manger et à boire, quelques jeunes folles nous saisirent par la main et nous entraînèrent dans une ronde désordonnée, au bruit des guitares.

Pendant assez longtemps, on sembla vouloir nous empêcher d'observer et de réfléchir. On essayait de nous étourdir en s'étourdissant soi-même. Les chants, les danses, les jeux se succédaient sans relâche. Enfin, comme j'étais en nage et très fatiguée, ma mère obtint qu'on nous laissât reposer, et nous allâmes nous asseoir sur des banquettes, à l'extrémité de la salle.

Sous prétexte que nous avions besoin de réparer nos forces, les *cholas* qui faisaient le service nous apportèrent toutes sortes de rafraîchissements. C'étaient du *mazamora* au carmin, espèce de bouillie gelée dont la composition est un grand secret, et des confitures de

vermicelles au lait d'amandes, le *manjar blanco* ou blanc-manger du pays. C'étaient encore des beignets au miel, saupoudrés de feuilles de roses et de paillettes d'or, ou bien des *impériaux*, jaunes d'œufs battus avec du sucre en poudre. Je devais d'autant mieux apprécier ces bonnes choses qu'elles étaient, pour la plupart, de la



fabrication de dona Carmen, et que ma chère Rosita et moi, nous nous en étions régalées ensemble bien souvent.

Toutefois, je ne pouvais détourner ni mon regard, ni ma pensée de ce petit corps immobile, au milieu des lumières et des fleurs. Il exerçait sur moi une attraction presque irrésistible ; j'aurais donné tout au monde pour avoir la permission d'en approcher. Malgré ma naïve ignorance, je commençais à comprendre que désormais je ne le verrais plus, et que, si l'âme qui l'animait naguère était au ciel, il allait être rendu à la terre, où sa destruction serait immédiate. A cette pensée, les *dulces*

de dona Carmen, s'arrêtant dans ma gorge, menaçaient de m'étouffer; la tête me tournait, ma poitrine devenait haletante, et je sentais les larmes gonfler irrésistiblement mes paupières.

Je me raidissais contre cet attendrissement. Me souvenant des malheurs dont on avait menacé Rosita si je succombais à ma faiblesse, de mes promesses solennelles à ma mère et à la religieuse, je me disais en moi-même :

— Non, non, je ne pleurerai pas... Je ne veux pas pleurer !

Ma mère qui, de son côté, avait peine à cacher un certain malaise, devina mes souffrances secrètes. Sans doute elle tenait à ne pas être un objet de scandale pour la famille et pour les amis de la maison, mais elle croyait avoir suffisamment ménagé les préjugés du pays et désirait me soustraire au supplice de cette soirée. Aussi me fit-elle signe de me disposer au départ.

J'obéis lentement; mais il me semblait que je ne devais pas quitter Rosita, toujours plongée dans son long et terrible sommeil, sans l'embrasser encore une fois. Je m'imaginais que si je pouvais lui dire :

« Rosita, ma chérie, je suis là! »

Elle ne manquerait pas de répondre à mes caresses.

Je demandai donc à ma mère la permission d'embrasser mon amie ; ma mère refusa. Sans me décourager, je m'adressai à dona Inés ; elle fit quelques difficultés, et finit par se rendre à mes instances.

— Ces deux enfants avaient tant d'affection l'une pour l'autre ! murmura-t-elle.

Elle me prit par la main et me conduisit, à travers les cierges, vers l'estrade. Ma mère nous suivit et eut le temps de me glisser ces mots à l'oreille :

— Souviens-toi!

Je me haussai sur mes pieds pour atteindre ma compagne et je lui dis tout bas d'un ton caressant :

— Allons! Rosita, ne sois plus morte!... Je t'aimerai tant, que tu ne regretteras pas le ciel!

En même temps, je me penchai vers elle, je lui donnai un baiser et, malgré moi, presque à mon insu, une grosse larme tomba de mes yeux sur la joue de ma petite amie.

Ce baiser et cette larme produisirent un miracle. Rosita fit un léger mouvement, son visage sembla se ranimer sous son fard, et ses yeux s'ouvrirent pour se refermer aussitôt.

Un tel prodige frappa les assistants de stupeur, excepté moi qui étais disposée à le trouver très naturel. Les guitares se turent, les danses cessèrent ; on accourut autour de l'estrade.

Dona Inés s'était élancée vers nous et s'écriait, folle de joie :

— Elle vit! Elle vit!... Merci, sainte Vierge! Ce n'était qu'un évanouissement plus long que les autres!

Beaucoup des personnes présentes crurent que la pauvre mère éprouvait des espérances prématurées, qu'elle était dupe d'une illusion ou que, du moins, la mort allait ressaisir sa proie. Rosita, comme je l'ai dit, avait refermé les yeux et était retombée dans son immobilité. Tandis que dona Inés toute haletante la regar-

dait, sans oser la toucher, moi je ne me décourageais pas plus que je ne m'étonnais. J'écartai avec précaution la couronne de roses blanches et je repris doucement :

— Rosita!... ma Rosita bien-aimée!

Les yeux s'ouvrirent de nouveau; le corps tressaillit, comme si le fluide vital y revenait avec l'âme. Les lèvres sourirent et Rosita répliqua distinctement, de sa voix argentine :

— Juana!... Maman!

Un cri de joie s'échappa de toutes les bouches. Dona Inés enleva sa fille pour la transporter dans une chambre et plusieurs assistants coururent chercher le médecin.

Le retour de Rosita à la vie était bien réel. Il ne s'agissait, en effet, que d'une syncope, beaucoup plus prolongée que les précédentes, et qui avait pu faire croire à un médecin peu expérimenté, comme sont souvent les nôtres, que la chère petite était morte. Cette larme coupable que j'avais laissée tomber sur sa figure l'avait rappelée à l'existence.

Aussi, quand Rosita eut disparu et quand on fut venu annoncer aux invités qu'elle se trouvait dans un état de plus en plus satisfaisant, ne me gênai-je pas pour donner libre cours à mes pleurs. Ma mère m'en fit l'observation.

— Oh ! mère, m'écriai-je, c'est de joie maintenant... et cela est permis !

Non seulement Rosita se rétablit, mais encore, à mesure qu'elle grandissait, les accès de son mal étrange devinrent de plus en plus rares et finirent par dispa-



ROSITA!... MA ROSITA BIEN-AIMÉE!



raître d'une manière complète. Plus tard, quand nous étions l'une et l'autre de grandes jeunes filles, elle me disait parfois avec tendresse :

— Juana, je te dois la vie. Tu m'as sauvée... avec une larme et un baiser !





SITA

LA PETITE HINDOUE

I

La condition des femmes dans l'Inde. — La YOUNG INDIA et les babous. L'école anglaise. — Le fakir et le pèlerin. — La colère de Kali.

Et moi aussi je suis, ou plutôt j'ai été, une petite écolière! Qui eût pu croire, il y a seulement trente ans, qu'un pareil fait se produirait un jour?

De temps immémorial, notre religion, le brahmanisme, a voué les femmes à l'ignorance et à l'oppression. D'après ses dogmes, la femme qui apprend à lire et à écrire perd sa caste, se trouve réduite au sort misé-

rable des *parias*, auxquels on refuse le feu et l'eau, que l'on traite comme on traitait en Europe les lépreux au moyen âge. Cette religion (j'en puis parler librement aujourd'hui que je suis chrétienne) offre l'obstacle le plus sérieux à la civilisation. C'est elle, avec ses divisions de la société en castes, avec sa mythologie nébuleuse et souvent ridicule, avec ses idoles monstrueuses à quatre bras et à plusieurs têtes, avec son culte de la sombre Kali, déesse du meurtre, avec son fanatisme aveugle et sanguinaire, c'est elle qui empêche les Hindous de dépouiller leur ancienne barbarie, de prendre un rang honorable parmi les nations.

De nos jours seulement, l'immobilité proverbiale de l'Orient est sur le point de cesser dans l'Inde anglaise, et je suis une preuve infime de la secousse puissante qui a été imprimée au vieux monde, sur les bords du Gange.

J'ai pris naissance à Calcutta, capitale de l'Hindoustan, dans la partie appelée la *Ville noire*, par opposition à la partie européenne qu'on nomme la *Ville blanche* ou *Cité des palais*. Naguère encore cette Ville Noire, exclusivement habitée par des indigènes, se composait de masures, entassées les unes sur les autres, et d'un aspect repoussant; mais elle commence à se parsemer de belles constructions qui, si elles n'ont pas l'apparence des bungalows anglais, si confortables avec leurs varangues circulaires et leurs petits jardins verts, n'annoncent pas moins un remarquable progrès sur les anciens errements.

Ces habitations appartiennent à des *babous*, riches

bourgeois du pays, qui, en rapport continuel de commerce ou d'amitié avec les Européens, ont pris peu à peu les idées et les usages de l'Europe. Ce sont les babous qui se placent à la tête du mouvement de rénovation et qui peut-être réussiront à changer complètement la face de l'Inde.

Mon père, de la caste des *vyasas* ou marchands, était un des plus opulents babous de la Ville Noire. Il possédait plusieurs vaisseaux, faisant le cabotage entre Calcutta et Madras; ses affaires le mettaient en relations fréquentes avec les négociants anglais, qui avaient pour lui beaucoup d'estime et d'égards. Nous habitions un bâtiment d'architecture toute britannique, situé sur le bord de l'Hougly, le bras du Gange qui baigne Calcutta, et ce bâtiment était meublé presque entièrement à l'européenne. Nous y recevions les correspondants de mon père, ainsi que leurs familles, et on peut croire que, dans ce contact journalier, les préjugés de nos nationaux étaient rudement battus en brèche.



Mon père était un des membres les plus actifs du parti, qui prend le nom d'*Young India* (la jeune Inde), et qui travaille à la régénération de la race hindoue. Ces idées, qu'il essayait de propager au dehors, il les avait d'abord appliquées dans son intérieur. Ma mère, mes jeunes sœurs et moi, en dépit des règlements

de notre caste, nous vivions à la manière anglaise. Il est vrai que nous n'avions pas encore abjuré ouvertement le brahmanisme, par suite de certaines considérations politiques du chef de la famille; mais, en secret, nous avions horreur des cérémonies abominables que ce culte impose. Nous nous cachions dès que l'image de la hideuse Kali, avec son cortège de fanatiques ensanglantés, parcourait la ville. Nous refusions d'assister aux *sutties*, qui avaient encore lieu quelquefois malgré la vigilance des Anglais, coutumes odieuses par suite desquelles la veuve était brûlée vive sur le corps du mari. Enfin, nous nous couvrions les yeux quand nous voyions de nos fenêtres le Gange emporter vers la mer les corps morts qu'y jetaient les Hindous de caste inférieure, avec la conviction que ces morts, ensevelis dans le fleuve sacré, iraient tout droit au ciel brahmanique.

Nous n'avions garde, comme je l'ai dit déjà, de montrer au dehors de pareils sentiments. Mon père était obligé à des ménagements infinis avec la population locale; tout en cédant, comme les autres babous, à l'influence des idées nouvelles, il ne voulait pas rompre trop brusquement avec les anciennes. Cependant, sur certains points, le parti de la jeune Inde n'admettait ni concessions, ni ajournements. L'un de ces points était le mariage des veuves, qui ne devaient plus ni être brûlées, ni être condamnées par le seul fait de leur veuvage à une vie de misère et d'infamie; l'autre était le droit pour le père de famille de faire donner à ses filles telle éducation qu'il voudrait.

Sur ces deux questions, la *Young India*, d'accord

avec le gouvernement anglais, crut devoir passer à une application immédiate. Des babous fort honorés et fort riches, dont plusieurs appartenaient à la première caste, c'est-à-dire celle des Brahmanes, épousèrent solennellement des veuves qu'ils jugeaient dignes de partager leur sort. De plus, on annonça dans Calcutta qu'une école pour les jeunes filles hindoues, école tenue par des institutrices anglaises, allait s'ouvrir sous la protection spéciale du vice-roi des Indes.

Rien ne saurait rendre la fermentation que ces faits excitèrent parmi la population de la Ville Noire. Si simples, si sages que puissent paraître de semblables innovations, elles étaient sacrilèges aux yeux des sectateurs de Brahma et de Kali. Les Brahmes, dans leurs pagodes, lançaient des anathèmes; les fanatiques imbéciles, qui pullulent dans tous les carrefours, excitaient les dévôts à la révolte. Aussi les babous, qui avaient épousé des veuves, s'étaient-ils trouvés bientôt dans la nécessité de se cacher, pour échapper au poignard des furieux, peut-être au cordon des *thugs* ou étrangleurs. Quant à l'école qui allait s'ouvrir, on disait hautement qu'on ne lui permettrait pas de fonctionner; on parlait de massacrer non seulement les jeunes filles qui s'y présenteraient, mais encore les familles assez audacieuses pour les y envoyer, contrairement à la loi religieuse et à la tradition.

Quoique de telles menaces effrayassent certains chefs de famille, mon père était trop avancé dans ses idées, trop convaincu de l'excellence de ses principes, pour partager ces alarmes. Il croyait devoir donner l'exemple

aux novateurs, et avait pour le bien le même fanatisme que d'autres avaient pour le mal. D'ailleurs, il savait que la population hindoue, malgré sa superstition, est timide, plus portée à la ruse qu'à l'attaque ouverte, et il ne doutait pas que les mesures énergiques du gouvernement anglais ne vainquissent les résistances du parti rétrograde. Il décida donc qu'en ma qualité d'aînée, je suivrais les cours de l'école des filles.

Je n'avais guère que douze ans, mais je me sentais fort disposée à seconder les intentions de ma famille. Élevée par une gouvernante anglaise, je parlais sa langue avec facilité, et je désirais ardemment recevoir une éducation européenne. J'étais prête à braver les avanies, les insultes de mes compatriotes; j'attendais avec impatience le jour où devait avoir lieu l'ouverture de l'école.

Ce jour arriva enfin, et bien que l'on parlât encore de projets sinistres contre les écolières et leurs parents, ni mon père, ni moi nous n'eûmes un instant d'hésitation. Mon père avait songé d'abord à m'accompagner lui-même jusqu'à la porte du superbe bungalow, destiné par le gouvernement à servir d'école dans la Ville Blanche. Mais il réfléchit qu'étant fort connu, sa présence exciterait l'attention, et que ce que l'on devait surtout désirer pour moi était de passer inaperçue. Il se borna donc à me placer sous la garde d'une vieille servante bengalie, qui s'appelait Fatma. Elle avait mission de me conduire au bungalow et de revenir me prendre après le cours. Je partis en compagnie de cette femme qui portait, dans un petit sac fermé, mes livres et mes ardoises.



JE PARTIS POUR L'ÉCOLE EN COMPAGNIE DE FATMA

J'avais fait une toilette simple, afin de ne pas attirer les regards. J'étais vêtue comme une *miss* anglaise, et je n'avais aucun signe distinctif de caste; seulement, je m'étais drapée dans un *sary,* grande pièce de gaze qui s'enroule autour de la taille et qu'on rejette sur l'épaule ou sur la tête, comme la chlamyde antique. Ainsi vêtue, je pouvais, grâce à mon teint clair, passer pour une européenne, ce qui devait me mettre à l'abri des insultes.

En traversant la Ville Noire où nous demeurions, nous pûmes, Fatma et moi, reconnaître que l'agitation populaire, dont on avait parlé, existait réellement. Les bazars étaient pleins de gens qui causaient avec chaleur; les marchands, sur le seuil de leurs boutiques, leur longue pipe à la main, paraissaient occupés de tout autre chose que de leur commerce. L'effervescence était telle que les adjudants, ou cigognes à sac, ces oiseaux, grands comme un homme, qui ont l'habitude de se promener sans peur sur les places et les marchés pour dévorer les immondices, en concevaient de l'inquiétude et s'envolaient sur les toits du voisinage. Cette foule bariolée, de toutes castes et de tous rangs, lançait sur nous des regards soupçonneux; mais une sorte d'hésitation arrêtait l'essor de sa haine, et elle n'osait nous outrager. En revanche, quelques babous, que l'on distinguait à leur redingote brodée et à leur haute toque de velours, semblaient nous mieux connaître et nous adressaient en passant des œillades encourageantes.

Fatma remarquait ces signes de l'émotion populaire et en était fort effrayée. Lorsque nous atteignîmes la Ville Blanche, où dominait l'élément européen, elle

parut se rassurer. Là, dans ces vastes rues, bordées de palais, encombrées de brillants palanquins et de voitures, au milieu de gens opulents appartenant à toutes les nations du monde, un acte de violence était beaucoup moins à redouter que dans le vieux quartier hindou. De plus, à mesure que nous avancions, nous pouvions nous assurer que le gouvernement anglais avait pris ses pré-



cautions en vue de désordres possibles. Outre des officiers de police épars dans la foule, on voyait, à l'angle des rues et particulièrement aux approches de l'école, des pelotons de ces soldats indigènes appelés *cipayes,* et même des soldats anglais en habit rouge, tous en bon ordre et le sabre au bout du fusil.

Il y avait là de quoi rendre courage à ma compagne, timide et superstitieuse à l'excès; néanmoins, le danger, que nous croyions évité, se manifesta au moment le plus inattendu.

Comme nous n'étions plus qu'à une courte distance de l'école, nous fûmes arrêtées au détour d'une rue par le cortége d'un Rajah qui, selon l'habitude, défilait en grande pompe avec ses nombreux cavaliers, sonnant de la trompette et agitant des bannières, avec ses palanquins, ses éléphants et tout le magnifique appareil qu'aiment les princes hindous. En attendant que le passage fût devenu libre, nous nous trouvâmes prises au milieu d'un groupe considérable de curieux, et nous ne pouvions plus ni avancer ni reculer.



Ce groupe se composait surtout de gens paisibles, abrités sous leurs parasols, et occupés à regarder le cortège du rajah ; mais il s'y trouvait aussi deux hommes qui ne tardèrent pas à réveiller nos inquiétudes.

Le premier était un de ces fakirs hindous, mendiants aussi féroces et aussi repoussants d'aspect que les fakirs musulmans. Grand, maigre, efflanqué, il n'avait que quelques lambeaux de vêtements. Sur son visage noir, sur son col et ses épaules, étaient peintes des raies blanches qui le rendaient hideux ; tout son corps était sillonné de cicatrices ou de meurtrissures encore sanglantes, provenant de ses accès de frénésie contre lui-même.

L'autre, qui manifestait une extrême vénération pour la sainteté du fakir, était assez avancé en âge ; il avait le

visage imberbe, les cheveux coupés court; sa tête, ses épaules et ses bras étaient enveloppés d'un immense chapelet à gros grains. A son misérable costume de toile, couleur d'ocre, on le reconnaissait pour un de ces pèlerins qui arrivent des provinces éloignées afin de se baigner dans les eaux sacrées du Gange. On ne pouvait douter que ce ne fût un fanatique comme l'autre; mais, tandis que les yeux caves et étincelants du fakir avaient une expression de colère et de menace, ceux du vieux pèlerin affectaient une douceur hypocrite. Ces deux hommes sortaient d'une pagode voisine, où ils venaient de faire leurs dévotions.

Je connaissais le fakir pour l'avoir rencontré plusieurs fois, et mon père, par crainte peut-être, lui donnait souvent l'aumône. Craignant d'en être reconnue à mon tour, je ramenai sur mon visage les plis de mon sary, et j'attendis avec impatience qu'il me fût possible de continuer ma route. Ces précautions furent inutiles. Le fakir se plaça devant nous, roula des yeux terribles, et me dit, d'une voix qui semblait sortir du fond de sa poitrine :

— N'essaye pas de te cacher, fille du babou Aladin. L'œil de Brahma te suit dans les ténèbres; Kali saura bien vous atteindre, ton père et toi, de son poignard ensanglanté. Vous appartenez l'un et l'autre à cette secte impie du Brahmo-jomàj, et tu te rends sans doute, en ce moment, à cette école perverse des Franguis pour y apprendre leur science abominable... Sois maudite! Sois maudite!

J'étais glacée d'effroi; ma gouvernante chancelait

comme si elle allait tomber à la renverse. En prononçant cette malédiction, le fakir avait insensiblement enflé sa voix; le regard de tous les gens qui nous entouraient s'attachait sur nous. Ils ne parlaient pas, mais on voyait bien qu'ils approuvaient les paroles du fanatique et qu'au besoin nous ne devions attendre d'eux



aucun secours. Le vieux pèlerin, les bras levés vers le ciel, tournait ses gros yeux blancs et disait d'un ton mielleux :

— Écoute-le, jeune fille; le fakir Saïb est un saint. Depuis deux jours aucune nourriture ne s'est approchée de sa bouche... Il s'est percé la langue avec un fer rouge, et il compte se faire écraser par le char de Djaghernaut à la prochaine fête... Écoute-le, car Brahma l'inspire!

Excité peut-être par ces éloges, le fakir reprit avec une véhémence croissante :

— Retourne en arrière, enfant, ou crains la vengeance des dieux!... Moi, Saïb, de la caste qui est sortie de la tête de Brahma, je te dis à toi, de la caste des *vyasas* qui est sortie de ses jambes : n'avance pas, va te purifier dans le Gange; offre des sacrifices à Kali..., sinon, toi et la femme qui t'accompagne, vous mourrez bientôt; et, après votre mort, votre âme passera dans le corps des animaux les plus immondes et les plus odieux, le porc, le serpent, le scorpion.

Quoique ne croyant plus guère à la métempsycose, je me sentais frissonner. Cependant, je gardais le silence, tandis que la vieille bengalie disait :

— Grâce, Brahma!... grâce, Kali!... un porc... un scorpion!

De son côté, le pèlerin répétait de sa voix doucereuse :

— Le fakir Saïb a dit vrai; son œil clairvoyant lit dans l'avenir... Femmes, faites des aumônes et allez vous purifier dans le fleuve sacré.

Pendant cette scène, le cortège du rajah était passé, la route semblait redevenue libre. Je m'en aperçus et je voulus entraîner ma compagne; mais il s'était formé autour de nous un cercle épais de curieux, dont l'attitude encourageait le fakir et le pèlerin à continuer leur persécution. Le sombre fanatique étendit vers nous son bras décharné.

— Honte et malédiction, s'écria-t-il, sur les filles de Brahma, qui renient leur caste et leurs dieux!... Honte et malédiction sur les franguis oppresseurs!...



LA DÉESSE KALI

Il n'acheva pas ; le cercle s'ouvrit brusquement, un coup de crosse de fusil, lancé dans la poitrine du fakir, le renversa par terre. C'était une escouade de soldats anglais qui, attirée par ce rassemblement, s'était approchée sans qu'on y prît garde, et réprimait à sa manière les propos séditieux du mendiant.

La foule se dispersa, nul n'osant s'exposer à la colère des puissants « franguis. » Le pèlerin lui-même, malgré l'admiration qu'il affectait pour Saïb, se retira un peu à l'écart, sans doute pour faire croire qu'il ne le connaissait pas. Le fakir se releva en adressant aux soldats des injures et des menaces, auxquelles on ne répondit que par des rires de mépris.

Nous n'en vîmes et n'en entendîmes pas davantage ; nous nous éloignâmes avec rapidité. Ce n'était plus Fatma qui me conduisait, mais moi qui conduisais Fatma. La pauvre femme était bouleversée et tout en marchant, elle murmurait, à moitié folle de terreur :

— Un pourceau !... un scorpion !... J'offrirai des fleurs de lotus à Brahma et un agneau noir à Kali !

II

La première leçon. — Une confiance mal placée. — Où allons-nous?

Nous arrivâmes sans accident à l'école, magnifique bâtiment en briques. Ce bâtiment était entouré d'une véranda où des stores, qu'on arrosait sans cesse, et des arbustes odoriférants entretenaient la fraîcheur si nécessaire sous notre climat de feu. Les institutrices s'y trou-

vaient déjà, ainsi que plusieurs dames anglaises patronnesses de l'œuvre; quant aux élèves, filles de babous comme moi, elles étaient peu nombreuses et j'appris plus tard que plusieurs avaient été également insultées par la populace.

Au seuil du bungalow, je congédiai Fatma, après lui avoir pris mes livres des mains, et je l'engageai à se



trouver exactement à l'heure de la sortie pour me reconduire chez mon père. La bengalie était tellement troublée par les malédictions du fakir qu'elle semblait à peine comprendre mes paroles ; pâle, l'œil hagard, elle put seulement me faire entendre par signes qu'elle serait fidèle au rendez-vous, et s'éloigna à pas précipités.

Connaissant son attachement pour ma famille et pour

Moi, je ne concevais aucune crainte de son côté; toute heureuse de ma situation nouvelle, je me hâtai de me rendre à la salle de classe.

Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui s'y passa. Les patronnesses et les institutrices firent beaucoup de caresses aux élèves, qui devaient immanquablement être bien plus nombreuses les jours suivants. Nous reçûmes notre première leçon ; la douceur, la patience, le zèle de nos maîtresses nous remplirent d'ardeur pour le travail. J'étais déjà assez intelligente, j'avais une idée assez nette des choses de la vie pour sentir que, de ce jour, datait une ère nouvelle, dont toute ma race devait tirer profit; et je me promettais, quoi qu'il pût arriver, quelque danger que je pusse courir, de continuer courageusement mes études.

La journée finit et, aux approches du soir, chacun se mit en devoir de se retirer. Les dames étrangères à la maison étaient parties depuis longtemps; les élèves s'éloignèrent successivement, les unes avec des personnes de leur famille, les autres avec des domestiques; d'après tous les rapports, la ville était calme, on n'avait plus à redouter aucune mauvaise rencontre. Je sortis une des dernières, en emportant mon petit sac de livres; je comptais trouver sous la véranda la vieille bengalie, chargée de me ramener à la Ville Noire, mais la bengalie n'y était pas.

Cette absence me surprit et m'inquiéta un peu; je fus sur le point de rentrer, d'inviter les dames de l'école à me faire reconduire; je ne sais quelle mauvaise honte me retint. D'ailleurs, je pensai que Fatma ne pouvait

être loin, qu'aussitôt que j'allais me montrer au dehors elle s'empresserait de me rejoindre. Je m'enveloppai donc dans mon sary, sous lequel je dissimulais mon sac de livres, et je m'éloignai à pas lents du bungalow, regardant à droite et à gauche pour chercher ma gouvernante.

Je ne l'apercevais toujours pas. Était-il possible que les menaces ridicules du fakir lui eussent fait oublier sa mission de confiance ? Je la savais simple d'esprit, fort attachée aux superstitions hindoues; cependant, je ne pouvais croire qu'elle m'abandonnât ainsi, et je continuais d'avancer, m'attendant à la voir paraître d'une minute à l'autre.

Comme on le disait, la ville avait repris son aspect ordinaire. Après la légère émotion du matin, les cipayes et les policemen étaient rentrés dans leurs quartiers; les passants allaient et venaient paisiblement. La nuit étant près de tomber, les promeneurs européens se rendaient au Strand, belle esplanade qui longe le Gange, les uns en voiture, les autres en palanquin ou à cheval, et une animation, plus grande encore qu'au cœur de la journée, régnait dans cette partie de la Ville Blanche.

Toutefois, je me sentais de moins en moins rassurée. Calcutta est une ville immense, et comme je n'étais pas habituée à sortir seule, je risquais de m'égarer en cherchant à regagner la demeure de ma famille. Je n'osais demander mon chemin aux passants, car les gens de caste pouvaient deviner d'où je venais et me manifester une énergique réprobation. D'autre part, je n'aurais pas osé questionner les *gentlemen* en habit noir

et les *ladies* qui allaient à la promenade; quant aux étrangers qui pullulent à Calcuta, je ne devais espérer d'eux aucune indication précise, à supposer qu'ils comprissent ma langue.

Je marchais donc un peu au hasard et mes appréhensions devenaient fort vives, quand je rencontrai une personne dont la figure ne m'était pas inconnue: c'était



le vieux pèlerin qui avait tant contribué à troubler Fatma. Bien qu'il eût approuvé les discours de son fanatique compagnon, il ne nous avait adressé lui-même aucune parole offensante, et j'étais trop jeune pour me défier de sa fausse douceur.

Je l'observai avec plus d'attention que la première fois, et cet examen lui fut encore moins défavorable. Vêtu de sa toge de toile jaune, il avait sur son épaule gauche le « cordon sacré à trois dzennars, » ce qui annonçait qu'il était de haute caste ; à sa ceinture pendait un vase

de cuivre, qui lui donnait une certaine prédominence parmi les mendiants, possesseurs seulement de vases en terre ou en bois. Appuyé sur son bâton de pèlerin, il avait vraiment un air vénérable ; si je ne m'étais souvenue de son ami le fakir, rien ne m'eût mise en garde contre lui.

Le pèlerin, après s'être assuré que personne ne pouvait nous épier, m'aborda et me salua avec humilité.

— Tu es, me dit-il d'une voix basse et traînante, la fille du babou Aladin, et tu cherches cette femme, bénie de Brahma et du Dieu Bleu, qui s'appelle Fatma, la bengalie.

En entendant nommer ma gouvernante, je me redressai toute joyeuse.

— Tu me reconnais, lui dis-je, et tu sais peut-être où est Fatma ?

Il fit un signe affirmatif.

— Que Ganésa, le dieu de la sagesse, te protège et t'éclaire, mon enfant ! répliqua-t-il ; Fatma, désespérée des impiétés que l'on commet chez ton père, est allée se purifier et offrir un sacrifice dans le temple de Kali, la puissante épouse de Civa. Le temple est près d'ici ; ne veux-tu pas venir la rejoindre ? Tu feras tes ablutions avec elle, puis elle te conduira chez toi à la Ville Noire.

Ce nom de Kali me donna le frisson. Le culte de cette idole est le plus féroce, le plus repoussant de tous les cultes brahmaniques. Ses prêtres passent pour se livrer, au fond de leurs temples, à de sinistres mystères où le meurtre et la torture ont souvent leur place. Ne se

pouvait-il pas qu'après avoir attiré Fatma dans un piège, on se servît de son nom pour m'y attirer à mon tour?

— Non, non! répondis-je, je n'irai pas au temple de Kali... Kali me fait peur!

Un sourire passa sur les lèvres du vieux pèlerin.

— Sans doute, enfant, reprit-il, parce que tu l'as offensée et que tu redoutes sa vengeance!... Je gémis de ton aveuglement; le saint fakir Saïb, que les franguis ont si cruellement traité ce matin, et moi, nous ferons des offrandes à la déesse pour obtenir...

— Ne me parle pas de ce fakir, interrompis-je avec impatience; si tu as vraiment du bon vouloir pour moi, consens à me conduire chez mon père, le babou Aladin, et tu recevras, je te l'affirme, une généreuse aumône.

Le pèlerin tardait à répondre; je sentais avec malaise son regard me pénétrer jusqu'à l'âme. Il dit enfin de sa voix traînante :

— Ne saurais-tu rentrer seule?

— Je craindrais de m'égarer, car voici la nuit.

En effet, la nuit venait de tomber tout à coup, comme il arrive dans nos climats sans crépuscule. Quelques becs de gaz commençaient à s'allumer çà et là dans le quartier européen, mais j'étais certaine que, dans le quartier hindou, j'allais trouver une obscurité à peu près complète.

— Soit, dit le pèlerin d'un ton de condescendance: je te ramènerai chez tes parents... J'ai reçu cette mission de la pénitente Fatma, qui est prosternée dans le

sanctuaire de Kali, pour le cas où tu refuserais de te rendre auprès d'elle.

— Quoi ! m'écriai-je, Fatma t'a envoyé ? Pourquoi ne vient-elle pas elle-même ?

Il ne répondit pas à cette question.

— Partons, reprit-il ; on assure que, dans la Ville Noire, les gens de caste, indignés des sacrilèges qui se sont commis aujourd'hui, éprouvent une irritation extrême. Si l'on savait qui tu es, d'où tu viens, il pourrait t'arriver malheur. Ma présence, à moi, fidèle adorateur de Kali, te protègera.

J'apprenais avec surprise qu'il y avait encore de l'agitation dans le quartier indigène ; et ainsi s'expliquait sans doute l'abandon où me laissait ma famille. Cependant, je n'éprouvais aucune inquiétude à prendre pour guide ce vieillard qui, malgré son attachement à la religion de Brahma, me témoignait tant de bonne volonté ; la conviction qu'il m'était envoyé par Fatma achevait de me tranquilliser.

— Je te suis, lui dis-je avec empressement ; et souviens-toi que mon père a « la main ouverte... » Il récompensera celui qui lui ramènera sa fille.

Le sourire dont j'ai parlé reparut sur les lèvres flétries du vieux pèlerin ; mais il se tut et nous nous mîmes en marche côte à côte, au bruit des gros chapelets de bois qui couvraient ses bras et sa tête.

III

Dans les rues. — Changement à vue. — Le bois de la pagode. Terrible vérité!

Nous marchions avec rapidité et, comme la ville n'avait pas encore eu le temps de s'éclairer, nous errions dans cette obscurité relative des belles nuits d'Orient. Je ne tardai pas à m'apercevoir que mon guide ne prenait pas le chemin de la Ville Noire, et que nous nous enfoncions dans les rues les plus désertes. J'en fis timidement l'observation.

— Il ne faut pas qu'on te voie avec les livres anglais que tu portes, répliqua le pèlerin en désignant mon sac de classe, ou ç'en serait fait de toi... D'ailleurs, ajouta-t-il en étendant la main vers un quartier d'où s'élevaient des clameurs confuses, n'entends-tu pas ces cris? Les gens de caste expriment leur indignation contre les franguis, les babous et tous les blasphémateurs de Brahma... S'ils te rencontraient, je serais peut-être impuissant à te défendre.

Les cris pouvaient très bien provenir de quelque ivrogne européen ou de quelque fumeur d'opium devenu furieux; mais j'avais toute la crédulité de l'enfance, et prenant au sérieux les raisons de mon guide, je continuai de le suivre avec docilité.

Nous longions le Gange, qui a près d'un quart de lieue de large devant Calcutta; ses eaux reflétaient en traînées rougeâtres les feux allumés nuit et jour sur ses

rives pour consumer la dépouille des morts. Parfois aussi, nous voyions des ombres s'agiter sur le bord du fleuve, et tout à coup un objet lourd tombait dans l'eau. C'étaient des hindous qui, trop pauvres pour payer la redevance aux *brûloirs* publics, donnaient, malgré la défense du gouvernement, aux corps de leurs parents défunts la sépulture du fleuve sacré.



Ces détails n'étaient pas, comme on peut croire, de nature à relever beaucoup mon courage; un brusque changement, opéré dans mon guide, m'occupa plus que tout le reste. A mesure que nous avancions, sa taille légèrement voûtée semblait se redresser, son sourire doucereux avait disparu. Ses yeux si caressants, à demi voilés sous de longs cils noirs, étincelaient comme deux escarboucles, et souvent il les attachait sur

moi avec une fixité dévorante. Le chat s'était fait tigre et je me sentais comme fascinée, incapable de résistance.

Le vieux pèlerin montrait une vive agitation. Il serrait les poings et tout son corps tressaillait; ses lèvres remuaient, sans qu'il s'en échappât aucun son. Tout à coup il me secoua le bras avec tant de force, que je fus sur le point de crier de douleur.

— Petite fille, me demanda-t-il, comptes-tu demain retourner à cette école de perdition que les franguis viennent d'ouvrir?

— Laissez-moi, répondis-je en cherchant à me dégager; je ne sais ce que m'ordonnera mon père.

— Et si ton père, que le Dieu Bleu l'inspire! te commande d'y aller?

— Je lui obéirai...N'est-ce pas la loi de Brahma, comme celle de toutes les autres religions du monde, d'obéir à son père?

Il me repoussa avec brutalité.

— Perdue et maudite! murmura-t-il; elle renie sa loi, et sa caste, et ses dieux!

Il me saisit de nouveau par la main et m'entraîna rapidement. Il gesticulait dans l'ombre, prononçant des paroles sans suite; on eût dit d'un maniaque, dont la frénésie venait d'être réveillée par une cause inconnue.

Je me voyais à la merci de cet homme et je ne pouvais presque plus douter qu'il n'eût contre moi de mauvais desseins. J'avais entendu parler de fanatiques sanguinaires, appelés *thugs* ou étrangleurs, qui attiraient des malheureux à l'écart pour les immoler à Kali, et, quoique le gouvernement anglais eût sévi avec sévérité

contre cette abominable secte, il y avait encore des thugs qui demeuraient insaisissables. Était-il impossible que je fusse tombée entre les mains de ces scélérats, et n'allaient-ils pas venger sur moi les offenses faites à leur affreuse idole par les institutions nouvelles? Ils ne reculaient pas devant le meurtre des femmes, des enfants, des vieillards, et mon extrême jeunesse ne pouvait être une sauvegarde pour moi.



Sitôt que cette pensée se fut emparée de mon esprit, elle l'absorba tout entier. Je devais être fort pâle; mes jambes fléchissaient. A chaque instant, je croyais sentir le fatal lacet s'enrouler autour de mou cou, et j'y portais instinctivement la main que j'avais libre. Je voulais appeler : la voix expirait dans ma gorge. D'ailleurs, qui eût pu entendre mon appel dans ce lieu désert, et n'était-il pas à craindre qu'une semblable tentative n'attirât sur moi la colère de mon guide?

Une fois, pourtant, je m'imaginai que mes cris de dé-

tresse avaient été entendus. Un bruit de voix et de pas, qui s'élevait derrière nous, finit par éveiller l'attention du vieux pèlerin. Sa fièvre parut se calmer; il s'arrêta et m'obligeant de m'arrêter, il prêta l'oreille; mais le bruit n'était plus qu'un faible murmure assez éloigné et il ne tarda pas à s'éteindre. Rassuré, l'homme qui s'était emparé de moi m'entraîna de nouveau; j'éprouvais une telle terreur que j'étais incapable de pousser une plainte.

Nous atteignîmes ainsi un endroit couvert d'arbres, comme il s'en trouve parfois autour des pagodes hindoues. Des figuiers sacrés ou banyans formaient de nombreux arceaux, et, au milieu de leurs monstrueuses racines, apparaissaient quelques huttes isolées, semblables à celles qu'occupent certains fanatiques, santons, fakirs, mendiants de toute couleur, dans le voisinage des sanctuaires renommés. J'aperçus bientôt la pagode elle-même, immense tour quadrangulaire à la base. Cette tour était surmontée d'une espèce de dôme, aux ornements bizarres, qui se dessinait sur le ciel étoilé. Pagode et huttes n'avaient aucune lumière; un silence morne régnait sous les portiques de feuillage.

Mon guide n'éprouvait aucun embarras au milieu de ce silence et de ces ténèbres. Le bocage de banyans paraissait lui être familier, et il en suivait sans hésitation tous les détours.

Dans ce lugubre endroit, je parvins à surmonter mon engourdissement et je m'écriai d'une voix éclatante :

— Où me conduis-tu ? Ce n'est pas ici la Ville Noire et la maison de mon père.

Une sorte de rire saccadé fut la réponse, et une main de fer me serra la gorge. A demi suffoquée, je me tus aussitôt. On me dit alors d'un ton menaçant :

— Chaque créature a sa destinée... Ton sort est fixé... attends ton heure!

Nous nous étions arrêtés de nouveau. Le pèlerin écoutait le bruit de voix qui l'avait frappé déjà; elles semblaient s'être rapprochées et s'élevaient maintenant sous les arbres de cette espèce de bois sacré. M'avait-on entendu? Quelqu'un venait-il à mon secours? Mon espoir fut vain, car les voix ne tardèrent pas à s'éteindre encore.

Mon sinistre compagnon voulut continuer son chemin; je n'avais plus la force de le suivre et je m'affaissai mourante. Sans s'émouvoir, il m'enleva dans ses bras, il m'emporta aussi facilement que le tigre emporte une gazelle.

Nous n'allâmes pas loin. Au bout de quelques pas, nous fîmes halte devant une de ces huttes dont j'ai parlé. Un faible rayon lumineux filtrait à travers les fentes de la porte, et le pèlerin ayant frappé d'une manière particulière, cette porte s'ouvrit; il entra, en me tenant toujours dans ses bras.

L'intérieur de la hutte était aussi pauvre que l'annonçait l'extérieur. Quoiqu'elle fût habitée, il n'y avait de meubles d'aucune sorte, pas même un peu de paille pour servir de lit. Seulement, sur un rebord de la muraille, on voyait quelques calebasses et des objets, de forme singulière, qui pouvaient être des instruments de mortification. Dans une niche, une lampe de terre, ali-

mentée avec de l'huile de coco, éclairait une effroyable petite idole, ayant à peine forme humaine, et toute barbouillée de noir, de rouge et de jaune ; cette idole était l'image de Kali.



Du premier coup d'œil, je reconnus le fakir Saïb dans l'habitant de cette hutte.

Quand nous entrâmes, il était en prières devant l'idole ; il s'empressa de se lever et vint à nous, en disant avec une joie méchante :

— Frère, tu as donc réussi ?

— Frère, la voilà... Que le nom de Kali soit glorifié !

Et il me laissa tomber presque inanimée sur la terre nue.

Quoique je ne pusse ni parler ni me mouvoir, je n'en conservais pas moins ma connaissance. Quelles intentions ces hommes odieux avaient-ils à mon égard? Ce ne pouvait être de voler, car, malgré la richesse de mes parents, malgré le goût bien connu des hindoues de tout âge pour les bijoux, je ne portais, comme les jeunes anglaises, aucun de ces ornements d'or, aucune de ces pierres précieuses, capables de tenter la cupidité. Je n'eus pas longtemps des doutes sur ce point.

Les deux adorateurs de Kali s'étaient mis à causer bas, et me jetaient des regards sombres. Contre mon attente, le fakir semblait le moins animé, et avait l'air de présenter à son compagnon des objections contre certains projets arrêtés d'avance. Le pèlerin, au contraire, laissait voir beaucoup d'exaltation; il grinçait des dents, fermait les poings et gesticulait comme un possédé.

— Frère, dit-il en me désignant avec une expression de haine indicible, cette fille de race dégénérée ne mérite aucune compassion. Elle est déchue de sa caste et tombée au rang des parias. Elle partage les erreurs de nos maîtres, ces exécrables franguis, et persiste à fréquenter leurs écoles... Et tiens, ajouta-t-il, en ouvrant d'un air de dégoût mon sac de classe qui avait roulé à mes pieds, vois les livres maudits dont elle se sert... Ils sont couverts avec le cuir d'un animal sacré!

Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que les hindous adorent la vache, et que le plus grand crime à leurs yeux est d'employer à un usage quelconque

le cuir de cet animal. Or, les livres anglais, que l'on mettait entre nos mains, étaient reliés en veau, et cela seul en devait faire un objet d'horreur pour les sectateurs rigides de Brahma.

Aussi rien ne saurait rendre la fureur qui s'empara du fakir. Ses yeux roulaient tout blancs dans leurs orbites; l'haleine s'échappait en sifflant de ses lèvres souillées d'écume.

— Frère, frère, tu as raison, s'écria-t-il à son tour; cette fille est indigne de pitié... Malédiction sur elle!... J'ai creusé une fosse entre les racines des banyans; sacrifions la coupable à Kali, et qu'elle disparaisse de ce monde!... Kali aime les sacrifices humains.

— Oui, mais le sang lui fait horreur... Frère, remplissons notre devoir, obéissons à notre serment.

En même temps, le pèlerin arracha de son épaule le cordon sacré et se précipita sur moi.

On le voit, le fakir et le pèlerin appartenaient à l'épouvantable secte des thugs!

Je poussai un cri de toute ma force; comme je sentais déjà le fatal cordon s'enrouler autour de mon cou, un grand bruit se fit au dehors.

IV

Le retour de Fatma. — Les alarmes de mon père. — L'idée de sir Adam. Il était temps!

Je dois dire maintenant ce qu'il était advenu de ma gouvernante.

En me quittant, Fatma, ainsi qu'elle l'avait annoncé, s'était rendue au temple de Kali; elle voulait offrir un sacrifice à l'idole, procéder aux purifications qu'elle jugeait nécessaires pour racheter mes prétendues impiétés et les siennes. Elle y fut bientôt rejointe par le fakir et le pèlerin, qui ne quittaient guère ce temple favori des gens de basse caste et qui, avec les prêtres de la



sanguinaire divinité, s'efforcèrent encore d'exalter son esprit malade. Elle ne put elle-même expliquer plus tard ce qu'elle avait fait et dit dans la pagode. Ses terreurs, les exhortations furibondes qu'on lui adressait, peut-être aussi l'effet de quelqu'une de ces boissons narcotiques que les brahmanes, assurait-on, administraient jadis aux veuves pour les décider à se brûler sur le corps de leur mari, l'avaient jetée dans un état d'hébétation voisin de la démence. Elle s'arrêta à la pagode, beaucoup plus longtemps qu'elle ne l'aurait dû; quand

elle en sortit enfin, les vêtements trempés d'eau lustrale, une guirlande de fleurs autour du col, elle semblait avoir complètement oublié que je fusse au monde. Au lieu d'aller m'attendre à la sortie de l'école, elle reprit le chemin de notre demeure, où elle arriva sans avoir conscience de ses actions.

Mon père, rassuré complètement sur l'agitation populaire qui n'avait eu aucune suite, ne s'en montrait pas moins impatient d'apprendre ce qui s'était passé à l'école pendant cette première journée. Aussi, dès que Fatma parut, courut-il au-devant d'elle et il demanda avec étonnement :

— Et Sita? où est ma fille?

— Sita! répéta la bengalie, comme si elle entendait ce nom pour la première fois.

— Oui; pourquoi ne l'as-tu pas ramenée de l'école ainsi que je te l'avais commandé?

— Sita! je ne sais... Les brahmes, et le pèlerin, et le fakir, me disaient bien que la vengeance de Kali saurait atteindre ta fille!... Reviens à toi, maître; offre, comme moi, un agneau noir à Kali, sinon ton âme passera dans le corps d'un pourceau, ou d'un scorpion, ou...

— Sotte créature, pourquoi as-tu abandonné Sita? Où est-elle?

— Je... je ne sais pas... Malheur à ceux qui offensent la puissante Kali!

Mon père écarta la vieille idiote avec violence, et, désespérant d'obtenir d'elle aucun éclaircissement, fit ses préparatifs pour sortir. Ma mère et mes sœurs poussèrent des cris d'effroi quand elles apprirent ma dispa-

rition. Le chef de la famille glissa un revolver dans sa ceinture, saisit son rotin; puis, suivi d'un de ces domestiques indigènes qui pullulent dans les riches maisons de Calcutta, il courut à ma recherche.

Il ne fallut pas longtemps au maître et au suivant pour atteindre l'école; là, mon père apprit que les élèves étaient parties depuis quelques instants déjà et que j'étais partie avec les autres.

Son inquiétude devint extrême. Quoique les hindous, comme du reste tous les Orientaux, affectent en public une grande indifférence pour leurs femmes et leurs filles, il m'aimait beaucoup, et mon absence inexplicable le mettait au supplice. Il renvoya le domestique à la maison pour s'informer si je n'y serais pas revenue depuis son départ, et, en attendant le retour du messager, il se promena fièvreusement dans les environs de l'école.

Au bout de quelques instants, il rencontra un babou de sa connaissance, qui appartenait aussi à la *Young India*. Le babou l'aborda avec la politesse cérémonieuse en usage dans l'Inde. Mon père répondait d'un air distrait, préoccupé; il finit par avouer qu'il attendait « quelqu'un » avec impatience.

— Ne serait-ce pas ta fille Sita? demanda le babou.

Ainsi que je l'ai dit, un hindou n'aime pas qu'on lui parle de sa femme et de ses filles; cependant, mon père s'écria :

— Oui, oui, c'est Sita que je cherche... Elle est allée à l'école anglaise et n'en est pas revenue... Aurais-tu des nouvelles de Sita?

— Je crois l'avoir rencontrée, il y a un quart d'heure

environ, avec un pèlerin ; ils se dirigeaient vers le faubourg de l'Hougly...

— Avec un pèlerin, c'est impossible ; elle ne connaît personne et ne se serait pas engagée de ce côté.

— Quoiqu'elle ait passée près de moi sans me voir, je suis sûr d'avoir reconnu son visage.

— Je te dis que c'est impossible... Et tiens, voici mon serviteur Omar qui va sans doute m'apprendre que Sita est rentrée chez nous.

Le domestique, en effet, venait rendre compte du résultat de sa mission ; il annonça que je n'avais pas reparu au logis.

L'anxiété de mon père devint mortelle. Les explications de son ami ne lui laissaient aucun doute que ce ne fût bien moi qu'on avait rencontrée dans le faubourg de l'Hougly.

— Frère Aladin, poursuivit le babou, il n'y a pas une minute à perdre ; il faut prévenir sir Adam, le chef de la police de Calcutta ; lui seul peut retrouver ta fille.

— Tu as raison, répliqua mon père ; je connais sir Adam, et son bungalow n'est heureusement qu'à quelques pas d'ici.

— Alors permets-moi de t'accompagner ; j'ai dans l'idée que ton affaire intéresse toute la *Young India.*

Et les deux amis, suivis d'Omar, se rendirent en grande hâte à la demeure du chef de la police.

C'était un magnifique palais, situé près de celui du vice-roi. Un poste nombreux de cipayes et de policemen appartenant à diverses nationalités, était installé

dans un angle du bâtiment, et se tenait prêt à exécuter les ordres de l'important fonctionnaire.

Sir Adam, gros anglais flegmatique, après avoir réglé les affaires courantes, se disposait à se débarrasser de son uniforme et à revêtir un habit noir pour aller à la promenade dans son palanquin doré. Il n'avait pourtant pas encore quitté son cabinet, où une main invisible agitait un de ces immenses châssis, appelés *punkas,* qui servent à rafraîchir l'appartement, et il fit la grimace quand on lui annonça les visiteurs. Ne pouvant se refuser à recevoir deux membres du haut commerce de Calcutta, il ordonna de les introduire et leur demanda, avec assez d'humeur, ce que « diable ! » ils voulaient.

Mon père, sans se formaliser, raconta en anglais au chef de la police comment j'avais disparu au sortir de l'école, comment ma gouvernante était rentrée presque folle à la maison après un sacrifice à Kali, comment enfin son ami, ici présent, venait de me rencontrer dans un quartier écarté, en compagnie d'un pèlerin inconnu.

Sir Adam, à mesure que mon père parlait, prenait une mine grave. Il fit plusieurs questions à son tour, puis il dit d'un air de réflexion :

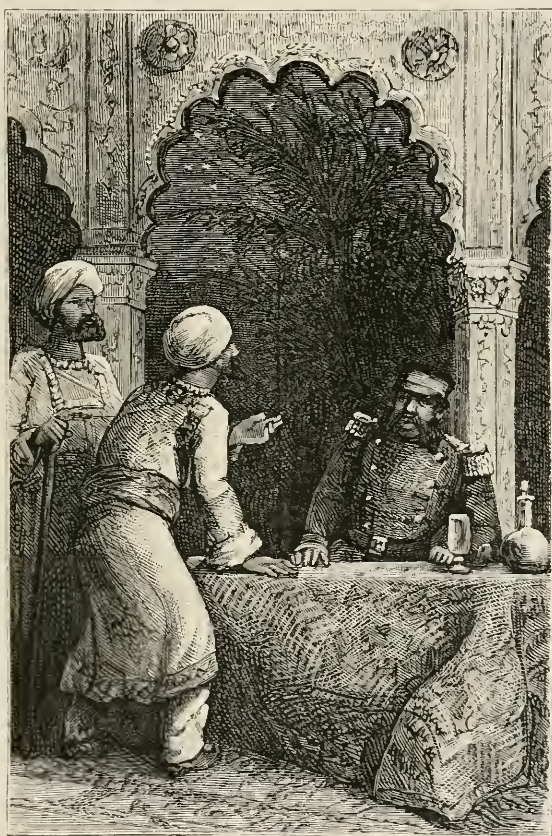
— Une jeune fille de l'école... une gouvernante dévote à Kali... un pèlerin qui avait l'air de se cacher !... Hum ! diable ! J'entrevois quelque chose de vilain là-dessous !

Il se leva brusquement.

— J'irai moi-même, poursuivit-il ; je crois connaître ce pèlerin, et il m'est très suspect, ainsi que son ami le

fakir!... Par bonheur, je sais où nichent ces coquins-là, et je ne leur laisserai pas le temps d'achever leur coup.

Il frappa sur un timbre; un secrétaire ayant paru, il lui donna précipitamment des ordres, et le subalterne



sortit aussitôt. Quant à lui, il reboutonna son uniforme, prit son chapeau et dit aux deux babous :

— Venez avec moi, messieurs; en chemin, vous me fournirez des indications... C'est que nous avons affaire à des gaillards expéditifs!

— Sir Adam, demanda mon père, que craignez-vous donc?

— On peut se tromper; cependant on soupçonne un certain pèlerin et un certain fakir, demeurant près du petit temple de Kali, dans le faubourg, d'être des thugs.

— Des thugs! répéta mon père qui faillit tomber à la renverse, en apprenant que j'étais peut-être à la merci de ces monstres.

— Des thugs! dit à son tour l'autre babou; je croyais qu'il n'y en avait plus?

— Il y en a toujours... ou bien il s'en fait, répliqua laconiquement le chef de la police.

Et on sortit.

Devant la porte, on trouva six policemen qui devaient suivre sir Adam. Deux étaient européens; les quatre autres étaient musulmans, comme on en jugeait à leurs turbans, le chef ne voulant pas employer des gens de caste dans une entreprise de ce genre. Il leur donna des instructions tout bas, et ils se partagèrent en deux bandes qui semblaient n'avoir aucun rapport entre elles; lui-même marcha derrière avec les babous et le domestique. Tout ce monde avait une destination commune, fixée d'avance, et il était convenu qu'on se réunirait à un signal du chef.

Il était nuit, comme nous savons, et la troupe ainsi fractionnée ne pouvait guère attirer l'attention des passants. En route, sir Adam demanda encore quelques détails et se confirma de plus en plus dans la pensée que j'étais au pouvoir de dangereux fanatiques. Mon

père, maintenant, partageait cette conviction, et se désolait que l'on n'avançât pas plus vite ; mais le chef de la police avait son plan, dont il ne se départait pas, et il fallait prendre patience.

En approchant du bois qui entourait la pagode de Kali, on s'arrêtait fréquemment pour écouter. On entendit l'exclamation que j'avais poussée en me voyant dans cet endroit sinistre; elle ne fit que redoubler les embarras de la troupe, car elle semblait partir d'une direction que, d'après les indications connues, je n'avais pu prendre. En réalité, le vieux pèlerin, pour dépister les soupçons, m'avait fait faire de longs détours avant de me conduire à la hutte qu'il habitait avec le fakir, et c'était ainsi que nous y avions précédé de quelques minutes seulement le chef de la police et ses compagnons.

Mon père croyait avoir reconnu ma voix et il fut très difficile de le décider au silence. On se glissa sous les arbres, où régnait, comme je l'ai dit, une épaisse obscurité; mais alors la difficulté augmenta. Parmi les misérables huttes, contre lesquelles on se heurtait dans les ténèbres et que l'on savait habitées par des fanatiques de la pagode, quelle était celle où j'avais été entraînée? Il importait de ne pas donner l'éveil; la moindre imprudence pouvait avoir pour moi des suites funestes. On errait donc au hasard, quand un murmure de voix, suivi bientôt du cri aigu que j'avais poussé, en sentant le fatal lacet autour de ma gorge, fixa l'attention sur la hutte du fakir.

Cette fois, mon père avait positivement reconnu ma voix. Il s'élança, son bâton à la main.

— Par ici ! s'écria-t-il ; c'est ma fille... ma chère Sita.

— Oui, en avant ! commanda sir Adam à ses hommes ; vite !... car il n'est que temps !

On se précipita vers la hutte, dont la frêle porte fut



enfoncée d'un coup d'épaule, et mon père y entra le premier.

On sait ce qu'il y vit : le pèlerin s'était emparé de moi et cherchait à m'étrangler avec son cordon sacré, pendant que le fakir marmottait certaines paroles mystérieuses dont les thugs accompagnent d'ordinaire leurs assassinats.

Mon père, exalté par la rage, asséna sur la tête du pèlerin un coup de canne qui le renversa presque assommé ; puis, il s'élança sur le fakir pour le traiter de même. Les gens de police s'étaient déjà précipités sur lui et l'avaient terrassé. En un instant, les deux scélérats furent garrottés et mis hors d'état de nuire.

Ni l'un ni l'autre n'essaya de résister, ne prononça un mot de protestation, ne fit entendre une plainte. Ils subissaient avec une farouche résignation les conséquences de leur crime et regrettaient seulement de ne l'avoir pas achevé.

Mon père, sans s'occuper d'eux davantage, me donna tous ses soins. J'étais évanouie et on pouvait croire que le secours arrivait trop tard pour moi. Il n'en était rien par bonheur; cet évanouissement n'avait d'autre cause que l'effroi et je ne tardai pas à reprendre mes esprits.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis mon père penché sur moi avec sollicitude, et je l'embrassai en pleurant.

Quelques instants plus tard, les deux thugs étaient conduits par les policemen à la prison de Calcutta, et je prenais place dans un palanquin, que l'on avait envoyé chercher pour me ramener au logis.

En sortant de la hutte, on vit près de la muraille une fosse creusée fraîchement. C'était à moi qu'elle était destinée; si les adorateurs de Kali avaient accompli leur crime, j'eusse été enterrée sur-le-champ, selon l'usage des thugs, avec tous mes habits, et nul n'aurait su jamais ce que j'étais devenue.

Dès le lendemain, je me sentis en état de retourner à l'école; mon père lui-même et deux domestiques

armés m'accompagnèrent jusqu'à la porte. Pendant les premiers temps, il fut nécessaire de prendre ces précautions, tant pour moi que pour mes compagnes; mais bientôt elles perdirent leur utilité et on s'habitua à voir les jeunes filles baboues fréquenter la classe, dont j'étais une des plus zélées écolières.

Huit jours après ces événements, les deux thugs furent pendus à Calcutta.



FIN



TABLE DES MATIÈRES

DAPHNÉ, LA PETITE GRECQUE

EMMA, LA PETITE HAVAÏENNE

DARINKA, LA PETITE MONTÉNÉGRINE

LORY, LA PETITE NOIRE

IZANAMI, LA PETITE JAPONAISE

JUANA, LA PETITE MEXICAINE

SITA, LA PETITE HINDOUE

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE MOTTEROZ, 54 BIS, RUE DU FOUR.